

CLAUDE FARRÈRE

Le
Dernier Dieu

ROMAN



ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, Rue Racine, Paris

Soixantième mille

2000
Bot 2021/2022

L 1436

~~181
181
181~~

Il a été tiré de cet ouvrage :
cinquante exemplaires sur papier de Chine
numérotés de 1 à 50,
deux cent cinquante exemplaires sur papier vergé d'Arches,
numérotés de 51 à 300,
cinq cents exemplaires sur vergé pur fil
des Papeteries Lafuma
numérotés de 301 à 800,
trente-cinq exemplaires sur papier de luxe,
hors numérotage,
imprimés spécialement pour l'auteur,
tous signés et parafés de sa main,
deux mille cinq cents exemplaires sur papier alfa
non numérotés, constituant l'édition originale.

Le Dernier Dieu

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

- FUMÉE D'OPIMUM. Nouvelle édition, illustrée.
— — Edition non illustrée.
LES CIVILISÉS, ROMAN. Nouvelle édition, illustrée.
— — Edition non illustrée.
L'HOMME QUI ASSASSINA, ROMAN. Nouvelle édition, illustrée.
— — Edition non illustrée.
MADEMOISELLE DAX, SEULE FILLE, ROMAN. Nouvelle édition, illustrée.
— — Edition non illustrée.
LA BATAILLE, ROMAN. Nouvelle édition, illustrée.
— — Edition non illustrée.
LES PETITES ALLIÉS, ROMAN. Nouvelle édition, illustrée.
— — Edition non illustrée.
LA MAISON DES BOMMES VIVANTS, ROMAN.
THOMAS L'ACHÈLET, ROMAN. Nouvelle édition, illustrée.
— — Edition non illustrée.
DIX-SEPT HISTOIRES DE MARINS. Nouvelle édition, illustrée.
— — Edition non illustrée.
QUATORZE HISTOIRES DE SOLDATS.
LA DERNIÈRE DÉESSE, ROMAN.
BÊTES ET GENS QUI S'AIMERAIENT.
LES CONDAMNÉS À MORT, ROMAN.
L'EXTRAORDINAIRE AVENTURE D'ACHMET PACHA D'ERMALEDDINE.
LES HOMMES NOUVEAUX, ROMAN.
HISTOIRES DE TRÈS LOIN OU D'ASSEZ PRÈS.
UNE JEUNE FILLE VOYAGEA... ROMAN.
COMBATS ET BATAILLES SUR MER (en collaboration avec P. Chack).
MES VOYAGES : * LA PROMENADE D'EXTRÊME-ORIENT.
** EN MÉDITERRANÉE.
UNE AVENTURE AMOUREUSE DE MONSIEUR DE TOURVILLE (Collection
« Leurs aïeux ».)

THÉÂTRE

- THOMAS L'ACHÈLET, ROMAN MUSICAL en 4 actes.
LA VILLE D'ARMES.

En préparation :

LA FORTE DÉROGÉE, ROMAN.

LA RÉSURRECTION FRANÇAISE,
ROMAN.

CLAUDE FARRÈRE

Le
Dernier Dieu

ROMAN



ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PARIS

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays.
Copyright 1926,
by ERNEST FLAMMARION.

AUX MILLE ET TROIS...

Moi seul ils ne peuvent me tuer, tant
que s'étreindront la vierge et l'adolescent,
tant que le printemps suivra les pluies...

RUDYARD KIPLING.

LIVRE PREMIER



SENTIMENTS

La femme de ton âme et de ton premier vœu.

ALFRED DE MUSSET.

s'adossa à la grille, quoiqu'elle fût bien rouillée et tout enlerrée. Évidemment, à contempler cette si vieille demeure enfouie sous ses arbres de haute futaie, l'homme qui venait avait soudain oublié bien des choses. Cependant le ciel de novembre épandait sa bruine, et les marronniers l'égouttaient du bout de leurs feuilles rousses, et les mousses gourmandes et gonflées la buvaient.

L'attente, tout de même, dura tant et tant que le visiteur jura ; — oh ! sans colère ; voire, avec une sorte de joie imprévue :

— Saint-André ! — dit-il, — dirait-on pas que me voilà revenu dans ma vieille Écosse ? — Alors, c'est cela, — cela ! — la capitale mondiale de l'esprit... et de l'amour ?...

Or, dans le même instant, la porte s'ouvrit. Au fait, le lierre semblait si bien lier les deux vantaux qu'on eût pu croire qu'ils ne se pouvaient plus détacher l'un de l'autre. En ce hameau, — qui devait tant et tant changer d'apparence, cinq ou six ans plus tard, — l'automne ouatoit de silence et d'immobilité jusqu'aux portes et jusqu'aux serrures. Tout de même, la porte du jardin s'ouvrit, et le minois qui parut dans l'entre-bâillement n'avait rien d'automnal : c'était la frimousse gentiment poudrée, carminée, parfumée d'une fillette de vingt ans, dont l'aplomb dédaigneux posait en axiome qu'elle ne jouait pas seulement, céans, les rôles de servante. Le visiteur, qui avait sans doute beaucoup appris, ès science mondaine, à moins qu'il ne sût tout d'instinct, héréditairement, — car il était jeune : trente ans, au plus, — salua comme il fallait.

— Mademoiselle...

Il continua d'abord à *parler*, mais assez haut pour qu'elle pût entendre ;

— Est-elle jolie, cette enfant-là !

Après quoi, reprenant le ton normal :

— Mademoiselle, M. le duc de L'Isle Rhodes est-il chez lui ? Je suis son ami, le prince Charles-Edouard... Charles-Edouard Stuart, oui...

La jeune fille, qui souriait, déjà conquise, plongeait brusquement, en un salut de cour. Cela fut pittoresque, sur le gazon de cette pelouse qui jamais n'avait été tondue. — Evidemment, Charles-Edouard II, roi de *jure* d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande, valait beaucoup de révérences ; et la plus anarchiste des soubrettes ne les lui eût pas comptées. Mais il y a fagot et fagot. La chambrière de M. de L'Isle Rhodes saluait plus bas qu'une jolie fille n'a coutume de saluer, saluait-elle un roi. Et pourtant Charles-Edouard Stuart n'avait rien d'un bel homme : ses traits étaient trop forts, son nez trop busqué, sa mâchoire trop lourde et son teint trop basané... sans parler de ses yeux, tellement durs qu'on les eût dits cruels. Mais, sur tant d'évidentes disgrâces, Charles-Edouard mettait mystérieusement un sortilège indescriptible et lumineux. Quoi ? On ne savait pas. On subissait. Les femmes surtout, toutes. La jeune personne qui avait ouvert la grille commençait déjà de regarder éperdument le visiteur, avec des yeux candides et fascinés...

Il est ainsi quelques hommes, heureusement rares. — Don Juan de Marafia fut l'un d'eux. Don Juan Tenorio de même, — don Juan Tenorio, le Burlador de Séville, d'infamale mémoire. — Ces hommes-là n'ont jamais rien connu qui leur résistât. Et toujours, ils ont traîné celles qui les aimaient, — après dix mille dévouements, dix mille adorations, dix mille démentes, puis dix mille abandons mortels, — où ils voulaient, voire même où ils ne voulaient pas : à la mort, au déshonneur, à l'enfer, ou plus bas...

En juste revanche, celles qui les aimaient les ont eux-mêmes entraînés ailleurs, plus bas encore, peut-être !... On ne sait pas où. — Il faut chercher, si on veut savoir. — C'est l'excuse de ce livre, qui sait ? — Ailleurs. On ne sait pas où. *Some where down*, a dit Kipling, qui ne se trompe guère. — C'est évidemment tellement, tellement au-dessous de tout !... Seigneur, Seigneur ! si profondément que Vous ayez enfoui ce lieu terrible, pardonnez tout de même à ceux qui y sont... et tout de même, donnez-leur, quand il Vous plaira, le *déant* éternel...

De la grille au perron, c'étaient dix pas parmi des herbes folles. Deux sycomores, quatre tilleuls, six marronniers, deux trembles, du lierre, des rosiers grimpants, du buis en haies, — une jungle ; — et trois chats y rôdaient, formidables et peureux, tels trois tigres. Charles-Edouard n'eut pas le temps de tout admirer : un vieil homme, alerte encore, et magnifique sous son poil dru, couleur de neige, — le duc de L'Isle Rhodes, — avait jailli de sa maison et s'élançait au-devant de son hôte :

— Monseigneur ! — criait-il, tremblant d'émotion et de joie : — ainsi, Votre Altesse Royale a *zai-gné* ?...

Mais le prince, très vite, levait un doigt, avant même de se jeter dans les bras larges ouverts :

— Chut ! L'Isle Rhodes... Plus d'Altesse, au nom du ciel !... Il ne faut pas, il ne faut plus jamais ! — Je vous expliquerai... Je ne suis désormais roi ni prince : je suis le comte de Thursø, sans plus... Mais, d'abord, que je vous embrasse : je suis si heureux de vous retrouver le même, toujours !... et toujours tellement jeune, ô cher, cher L'Isle Rhodes !...

Ils s'étreignirent alors, comme s'étreignent un vieil oncle qui n'a pas de fils et un jeune neveu qui

n'a pas de père, quand tous deux s'aiment très tendrement.

Tellement jeune ?... Mais oui, c'était vrai...

Louis-Christophe Bertault de Varades, duc de L'Isle Rhodes et Ville-Parisis, portait bien joliment ses soixante-douze ans. C'était assurément que le bon seigneur en avait consacré tout ce qu'il avait pu à l'amour. L'amour seul sait préparer les vieillesses souriantes. Et M. de L'Isle Rhodes avait tant et tant aimé, de sa prime puberté à sa suprême défaillance, qu'après avoir été Chérubin, Roméo, Lauzun, Richelieu et le reste, il s'était résigné sans amertume, l'heure inévitable sonnée, à n'être plus qu'un beau vieil homme, qui se rappelait sa jeunesse. — Car il avait gardé très bonne mémoire. Septuagénaire, M. de L'Isle Rhodes n'avait rien oublié du temps jadis, quoique le total de ses souvenirs, lesquels erraient de beaucoup de princesses à bien des chambrières, excédât considérablement le fameux *mille e tre*, prétendu fabuleux. « Mille et trois ? — Voyons ! Au demeurant, qu'est-ce ? — Pas même une nouveauté par semaine, vingt pauvres petites années durant ! Moi, qui parle, j'ai commencé plus tôt et j'ai fini plus tard. J'ai donc fait plus de chemin. » Ainsi disait parfois M. de L'Isle Rhodes, qui ajoutait alors, très dédaigneusement : « Don Juan s'est contenté de peu... »

Car, si vieux qu'il fût, L'Isle Rhodes n'avait nullement abdiqué.

Sa présente médiocrité ne lui déplaisait même nullement. Il avait été riche. Mais, s'il ne l'était plus, c'est seulement qu'il avait

... trop donné,

A ses divinités de soupers et d'aubades...

Il n'en regrettait rien, d'ailleurs.

D'autant que le destin lui avait été clément. Il achevait de vivre dans une bicoque, soit ! Mais cette bicoque était sienne, jolie par surcroît, historique enfin, en sa charmante vétusté. Beaucoup de délicats fantômes hantaient sûrement ce logis, et le vieux duc aimait cette compagnie, au cours de ses veillées désormais solitaires. Davantage : il aimait les vieux livres, et s'occupait de blason... Dame ! on n'a pas trente-deux quartiers, comme les meilleurs barons saxons, sans éprouver parfois la démangeaison de vérifier telles ou telles preuves... Voilà bien pourquoi, d'ailleurs, le seul nom du prince Charles-Edouard avait suffi pour jeter M. de L'Isle Rhodes de son fauteuil à son perron : les Stuarts ne sont-ils pas, sinon la plus antique, du moins la plus légendaire des races royales qui survivent encore, — celle qui remonte à Fleance, fils de ce Banquo dont le spectre poursuit Macheth ?

Et, très réellement, ce Charles-Edouard-ci, deuxième du nom, était bel et bien le dernier descendant de cette téméraire lignée. — Les historiens officiels se sont trompés en affirmant que Charles-Edouard I^{er} (le Prétendant, le vainqueur de Preston et de Falkirk, le vaincu de Culloden) était mort à Florence, en 1788, *sans postérité*. Un fils lui était né six mois auparavant. Mais, la dynastie hanovrienne étant alors affermie sur le trône britannique, l'exilé de Florence n'avait pas voulu exposer son unique enfant aux mirages des ambitions vaines. Il l'avait donc confié à des serviteurs sûrs, pour qu'on l'élevât en secret. L'enfant, — Jacques-Edouard, 1788-1832, — avait vécu très obscurément, quoique il n'ignorât rien de ses droits, et que la plupart des gouvernements européens fussent au courant de son existence. Mais l'époque était peu favorable aux revendications de trônes.

Jacques-Edouard mourut sans même avoir plaidé telles et telles restitutions de biens patrimoniaux que la dynastie hanovrienne avait jadis mis sous séquestre, sans les confisquer. Son fils à lui, Charles Stuart, troisième du nom, — et père de Charles-Edouard II, — imita scrupuleusement toutes les abstentions paternelles. A sa mort, l'an 1899, l'Europe entière avait oublié jusqu'au nom qu'il portait. Mais Charles-Edouard II, au contraire, dès sa majorité, survenue en 1910, avait hardiment pris position judiciaire et réclamé, devant les tribunaux d'Angleterre, non certes une couronne à laquelle le plus simple bon sens lui interdisait de prétendre, mais le patrimoine jadis séquestré, et les noms, titres et qualités qui s'y attachaient. Les ministres britanniques d'alors avaient dû ne rien épargner pour qu'un tel procès, et qui touchait à la légitimité même du monarque régnant *de facto*, n'éclaboussât personne et fût strictement maintenu sur le seul terrain du droit.

... Le droit, d'ailleurs, n'est pas en Angleterre chose dont on puisse se gausser... Et la grandeur anglaise n'a peut-être pas de base plus robuste que ce respect de toutes les lois ou coutumes, et surtout des plus vieilles, que tout Anglais porte au plus profond de soi...

Mais la procédure à peine engagée tout de bon, la guerre était venue. Et cela fut mauvais pour tous les princes exilés de leurs anciens royaumes. Roi *de jure* d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande, Charles-Edouard n'était en effet pas citoyen britannique. Force princes, Bourbons, Bragances ou Bonapartes se trouvaient dans des cas analogues. Que faire en pareille occurrence ? Beaucoup ne firent rien, et c'était peut-être la sagesse. Charles-Edouard II fit quelque chose dont il ne tira d'ailleurs aucun profit : il s'en-

gages dans la Légion étrangère de France. Et il y risqua si dédaigneusement sa vie que, la paix revenue, il eût pu épinglez très légalement à ses vestons plusieurs rubans, tous bien gagnés sous le feu prussien, en première ligne. Charles-Édouard II, bien entendu, n'épinglait rien. En fait d'Ordres, ceux qui ont le droit de donner, ou devraient l'avoir, ne reçoivent pas...

Tout justement, Charles-Édouard venait d'énoncer cet axiome à M. de L'Isle Rhodes.

— L'essentiel, — fit le vieux duc, — est que Votre Altesse Royale soit sortie intacte d'une bagarre où rien ne l'appelait. Monseigneur, vous êtes le dernier de votre nom ! si vous aviez été tué ?

Le prince secoua la tête, avec quelque mélancolie.

— L'Isle Rhodes, les rois s'en vont, et le grand Pan est mort. Je serais donc mort moi-même que le mal eût été petit. Le passé est passé, et l'avenir n'est pas à nous. Tant pis pour ceux de mes anciens confrères qui règnent encore ! je leur prévois des heures grises... Au fait, je vous ai déjà dit et je répète : plus d'Altesse, plus de Seigneur ! Et ne protestez pas, vous allez comprendre : j'ai perdu mon procès, L'Isle Rhodes.

— Oh !

— Perdu, oui. Eh bien ? cher vieil ami, que vous prend-il ? ou pour qui me prenez-vous ? C'est entendu, voilà cinq ou six millions sterling, — deux cent, trois cent millions de vos pauvres francs (1), — dont je continuerai de me passer, comme ont fait avant moi mon père, mon aïeul et nos aïeux, depuis au moins deux siècles... Mais vous n'espérez pas,

(1) Novembre 1910 ; la livre sterling était à quelque 50 francs de France.

j'imagine, que ces millions-là m'allaient mettre en mesure de faire figure de Prétendant, à la manière de mon bisafeul ? On ne fait plus de ces choses... et les monarques ne se mangent plus entre eux. — Non, non ! Seulement, mon procès gagné, je redevais quelqu'un là-bas, de l'autre côté du Canal. Et, mon procès perdu, il n'en est plus question. Vous ne voyez pas un prince Stuart réduit à six mille livres de revenu, n'est-ce pas ? c'est ce qui me reste...

— Six mille livres, — trois cent mille francs ?

— A peu près. Vous voyez que je n'ai plus qu'à me laisser vivre, mais incognito, et sur le continent. J'y suis habitué, d'ailleurs. Et puis, le moyen de faire autrement ? Les Fils de Rois ne peuvent pas gagner leur pain à la sueur de leur front, comme les autres hommes ; les autres hommes s'y opposeraient ! — Il a fallu la guerre, L'Isle Rhodes, pour que je puisse frauder la loi, et vivre tout de bon, quatre belles années... Ah ! ce fut une vie ! Songez-y : j'ai été soldat, dans le rang ! Je me suis aligné, j'ai obéi, j'ai servi ! j'ai été utile ! j'ai tutoyé, j'ai été tutoyé ! — je m'appelais Thursō, dans ce temps-là... Et c'est bien pourquoi je vais continuer... C'est un nom à moi, d'ailleurs : nous sommes comtes de Thursō, vous savez cela, vous... Je garderai ce seul titre, faute de pouvoir porter les autres. Un comte de Thursō, cela n'a guère besoin que de sa liberté. Mais plus de couronne fermée ! cas de force majeure, cher vieil ami : personne au monde n'a le droit d'être ridicule, et les Fils de Rois moins que quiconque...

Lentement, le vieux duc acquiesça de la tête. Puis, ayant songé :

— Monseigneur... c'est-à-dire monsieur de Thursō, — dit-il avec gravité, — je comprends, et je prends l'extrême liberté d'approuver. Toutefois, dans tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, il y a

deux ou trois mots qui m'ont surpris, et que je comprends mal, même après les avoir pesés... Vous avez parlé de « vous laisser vivre... » Je sais que bien des princes l'ont fait, s'étant vus, comme vous, contraints d'abdiquer leurs prétentions royales. Mais ces princes-là n'étaient pas vous. Je vous écoutais tout à l'heure rappeler vos souvenirs de guerre... L'homme que vous étiez là-bas, l'homme que vous êtes toujours, car on ne change pas, supportera-t-il l'inaction, l'immobilité ?.. et pourrez-vous jamais végéter seulement, au lieu de vivre ?

— Végéter ? — répéta Charles-Edouard, comme surpris : — végéter ?....

Puis, tout à coup, s'exclamant :

— C'est vrai, pardon ! je ne vous ai pas dit... Je ne végéterai pas, cher L'Isle Rhodes, au contraire. Figurez-vous que j'ai tout un programme d'avenir : j'aime et je crois être aimé ! Et vous-même n'avez dit bien souvent que le secret de la vie la plus intense tient précisément dans l'amour...

II

— L'amour ?...

M. de L'Isle Rhodes, stupéfait, avait sursauté. Et M. de Thursö. — puisque Thursö il y avait, — s'en était fort bien aperçu. Si bien qu'il s'interrompit un instant, et sourit, avant de poursuivre :

— L'amour, oui. Cher vieux L'Isle Rhodes, je vois que vous vous souvenez peut-être trop exclusivement du temps que le prince Charles, mon père, m'avait confié à vous, pour que vous m'appriessiez à monter, à chasser, à saluer les dames, à n'être pas un rustaud, enfin... Et vous m'avez eu trois saisons... J'avais cinq ans, six ans, sept ans... Et je conçois que l'image du bambin que j'étais vous gêne aujourd'hui quand je parle d'aimer et d'être aimé. Tout de même j'ai eu trente-trois ans voilà bientôt dix mois ! Alors...

Au temps jadis, en effet, M. de L'Isle Rhodes avait contribué à l'éducation du fils de Charles III. Les princes envoient volontiers leurs enfants, pour les mieux former, à quelqu'un de ces rares très grands seigneurs qui fixent la mode et guident le goût européen. Charles III avait envoyé par trois fois Charles-Édouard au duc de L'Isle Rhodes, qui menait toujours grand train, tant que durèrent ses écus. Ç'avait été,

alors, du quadragénaire à l'enfant, comme de par-rain à filleul. L'homme et le petit d'homme, botte à botte, avaient chevauché et couru, par toutes les nobles forêts du Valois et de l'Isle de France, sur deux grands pur-sang pareils. Charles-Edouard, un brin haut perché, faisait l'admiration de son mentor, tant il se prouvait fier cavalier, sans peur ni fatigue. Le temps avait coulé depuis, mais n'avait point emporté la mutuelle tendresse.

Tendresse si forte que, tout à coup, le vieux duc comprit :

— Bon ! — dit-il tout à coup : — vous avez trente-trois ans, Monseig... pardon ! monsieur de Thursø ? — C'est à merveille, et vous êtes bien libre, en effet, d'aimer et d'être aimé. Seulement, je sais l'éducation qu'on donne aux Fils de Rois, pour dire comme vous dites... Trop complète, trop poussée, trop isolée !... En outre, une telle éducation a besoin d'être complétée, comme fut la vôtre, par un tour du monde détaillé, et deux explorations au moins, l'une au Centre Australien, l'autre au Pôle Antarctique. La guerre tombant là-dessus, vos trente-trois ans n'en valent pas vingt-quatre, en ce qui touche à l'expérience. Et le comte de Thursø, qui l'a senti, s'est souvenu de son vieux professeur de cheval, de danse et de maintien pour lui venir faire une confidence, et, qui sait ? demander un conseil...

— Exactement cela, duc !

— Bon ! — fit le duc. — Mais me permettez-vous d'être brutal, si c'est utile ?

— Je vous en prie ! et, pour commencer, ne m'appelez pas monsieur de Thursø : je suis pour vous Thursø tout court, ou votre ami.

— Soit. Je commence donc. Quand je vous ai dit naguères que quiconque n'a pas aimé, n'a pas vécu, j'entendais de me placer que du point de vue d'un

homme tout court : un prince pourrait vivre avec plus d'intensité encore, en ne faisant que son métier de prince. Mais puisque vous n'êtes plus, désormais, que le comte de Thursö, mon ami, — et quelque orgueil que j'en aie, j'en suis triste, tout en vous approuvant, — puis donc que vous n'êtes plus qu'un homme comme j'en fus un, vous avez pleinement raison de vouloir aimer, de vouloir être aimé, et de mettre là toute votre énergie et toute votre ardeur. Ne craignez pas d'être déçu. J'ai fait jadis comme vous allez faire. Et je ne m'en suis jamais repenti, ni ne m'en repens aujourd'hui. Prenez cependant bien garde. On n'aime pas à soi seul. C'est le plus beau des jeux. Mais il exige un partenaire. Qui aimez-vous, puisque vous aimez ? — Oh ! sans doute vous ai-je moi-même appris, dès le temps que vous étiez enfant, qu'un honnête homme garde pour soi seul le secret de sa maîtresse. Mais d'abord, votre maîtresse n'est pas encore à vous, j'en suis très sûr. Et puis, moi, suis-je quelqu'un ? Non, n'est-ce pas ! — Par dessus tout, comment pourrais-je vous aider dans votre problème, si je n'en connaissais d'abord toutes les données ?

Charles-Edouard de Thursö, qui regardait L'Isle Rhodes, acquiesça d'un signe de tête, puis s'accouda, et posa son menton dans sa main, avant de répondre, à voix très basse, cette fois :

— L'Isle Rhodes, vous la connaissez à coup sûr : elle s'appelle Stella, elle est baronne de Spanheim. C'est la femme de ce fossile encore vivant, mais que personne n'a jamais vu, et qui s'entête à se terrer là-bas, en Moravie, dans sa mesure héréditaire, près Slavkov, entre Blazovice et Jirikovice, deux villages dont j'ignore le gisement... Spanheim, vous voyez cela ? — Il faut que je vous raconte... Le commencement de tout, ce fut un soir de mai, l'an 1917 : je

venais d'être blessé au Chemin des Dames, et l'on m'avait évacué sur Compiègne... vous vous rappelez? Vous m'avez écrit là-bas, à l'hôpital Mathilde... La baronne de Spanheim y était infirmière bénévole. — Oh ! je n'oublierais de ma vie notre première rencontre... Il y avait, sur une civière, une loque humaine, sanglante, souillée, sale : moi... et tout d'un coup, au-dessus d'une blouse blanche qui venait d'apparaître, je vis l'ovale très pur d'un visage où resplendissaient un sourire de ciel, avec deux yeux d'or bruni, deux yeux immenses...

— Diantre ! — songea le vieux duc, bouche close : — ses trente-trois ans n'en valent pas même dix-huit !

Et il se prit à réfléchir, sans plus écouter l' amoureux, qui maintenant s'épanchait d'abondance...

Madame de Spanheim?... Oui, L'Isle Rhodes la connaissait fort bien, et tout Paris aussi. — Voire, on s'occupait d'elle. Au cercle, un soir, quelqu'un même avait dit : « Il n'y a rien au monde de plus irréprochable que cette baronne-là, mais rien de plus capricieux par-dessus le marché. C'est la dame chèvre. Cela vient de Bohême, cela n'aime pas les chemins battus, et cela danse au bord des précipices, sans y tomber jamais. Celui qui aimera madame de Spanheim, et qui l'aimera tout de bon, je le plains. » — Diantre ! L'affaire était flatteuse, mais risquée. Un tout petit Charles-Edouard, s'éprenant à dix-huit ans... (pas plus de dix-huit, décidément, non !...) d'une capricieuse Spanheim, et vertueuse, qui pis était?... Inquiétant...

Inquiétant ? — Au fait, sait-on jamais ? Don Juan n'a-t-il pas débuté par doña Elvire ? — Or, don Juan...

Au temps de sa jeunesse, M. de L'Isle Rhodes avait

un jour examiné, dans le couvent espagnol qui en est dépositaire, le célèbre moulage des traits du Buralador. Il tâchait maintenant de se les rappeler, et d'en confronter la vieille image avec la face vivante et ardente de ce Charles-Édouard, qui continuait de parler, sans même s'être aperçu qu'on ne l'entendait plus...

Don Juan Tenorio avait été laid, nul n'en ignore. Charles-Édouard de Thursö était laid tout autant, quoique d'une autre laideur. Mais, sur l'un et l'autre visage, L'Isle Rhodes trouvait ou retrouvait le même rayonnement secret, impérieux, et le même magnétisme brutal. C'est autour de tels hommes que les femmes gravitent, comme planètes autour de soleils. Là-dessus, nul doute. Et L'Isle Rhodes, se souvenant de tout ce que l'amour lui avait, tant d'années durant, prodigué de joies, n'aperçut tout d'un coup plus d'obstacle à ce que le comte de Thursö, son ami, suivit comme lui-même avait fait l'immense carrière amoureuse...

— ... L'Isle Rhodes, — achevait M. de Thursö, — nous avons ce jour-là décidé de ne plus nous revoir avant que le temps écoulé ne nous ait fourni la preuve...

Mais, M. de Thursö ayant abdicqué, M. de L'Isle Rhodes, qui n'eût point interrompu un Fils de Roi, osa manquer à l'étiquette :

— Tout cela, Thursö, mon ami, est bien entendu. Et je crois vous avoir compris. Mais c'est un conseil que vous avez bien voulu venir me demander, n'est-ce pas ?...

— Oui, — fit le prince, qui avait relevé la tête.

— Eh bien ! — repartit le vieux duc, — vous plâtiez d'entendre ce conseil ? J'ai pris mon temps, j'ai pesé le pour et le contre, et je crois pouvoir vous

résumer clairement la somme de mes réflexions. — Vous voulez aimer, vous voulez être aimé. Rien de plus sage. Et vous serez heureux... C'est-à-dire, à moins que je ne me sois trompé du commencement à la fin...

— Impossible ! — affirma Thursö. — Vous avez toute votre vie derrière vous ! Vous n'avez donc pas pu vous tromper... Non ! Mais, j'y songe : vous me disiez tout à l'heure, que madame de Spanheim n'était pas à moi, et que vous en étiez très sûr... C'est vrai. — Mais comment le saviez-vous ?

L'Isle Rhodes avec mélancolie sourit :

— Parce que je suis vieux...

Et Thursö, déconcerté, remit son menton sur son poing.

— Parce que je suis vieux, — répétait L'Isle Rhodes, et parce que je sais mille choses que vous ignorez encore. Mais laissons cela. Il s'agit de bien mieux. Vous voulez aimer, vous voulez être aimé ! Et vous aimez déjà, et vous vous croyez aimé, et la femme à qui vous avez affaire est une femme réellement digne de vous... car je connais, comme vous aviez raison de le croire, la baronne de Spanheim. Eh bien ! monsieur de Thursö... pardon : mon ami Thursö... je ne puis que vous approuver. Et vous entrez le mieux du monde dans ce chemin périlleux, le chemin d'amour. — Tout de même, ce n'est pas un jeu d'enfant que vous allez jouer là, il s'en faut ! — Jouez donc prudemment, voilà tout mon conseil. — Oh ! sans doute, je suis le dernier qui aie le droit de parler ainsi : car j'ai suivi le chemin d'amour avant vous, et je n'y ai pas rencontré grandes traverses... Beaucoup de comédies, très peu de tragédies, tel a été mon lot. Mais je sais pourquoi, et vais vous le dire : si j'ai souvent, souvent aimé, on ne m'aime que rarement, rarement. Or, je vous souhaite le

contraire... quoique ce contraire soit peut-être plus redoutable que n'a jamais été mon très médiocre lot. — Eh bien ! le dieu Amour n'est pas une simple fiction. Il existe, quoi que nous en disions. Les Grecs l'appelaient Éros, et les Hindous l'appellent Krichna. Et tous lui ont mis aux mains un arc formidable armé de flèches avec lesquelles il sied de ne pas faire joujou. Marchez dans le chemin du dieu. Mais prenez garde à l'arc et aux flèches. D'autant que ces flèches sont innombrables, et que vous en serez souvent blessé. Je le fus avant vous, et je ne le regrette pas. Un amant, Monsieur, doit multiplier ses amours. Foin des fidélités inutiles ! — D'autant que...

— D'autant que ?...

— D'autant que, pour souffrir beaucoup, il faut aimer souvent, et souvent trahir, après avoir été souvent trahi. — J'ai subi tout cela, moi. — Or, croyez-m'en sur parole : on ne devient vraiment grand qu'à force d'être torturé.

Charles-Édouard, qui méditait, ne cilla pas. L'Isle Rhodes, après un temps, conclut :

— Évidemment, quand les historiens du XXI^e siècle étudieront la fin de la dynastie Stuart, ils s'étonneront que Charles-Édouard II se soit choisi, pour finir la plus illustre des grand'routes, un tout petit sentier fleuri de roses, de jasmins, de tubéreuses et de gingembre... Et pas un d'entre eux n'imaginera que ce sentier-là, que je connais bien, réserve à quiconque s'y jette plus d'épines que de fleurs...

— Plus d'épines que de fleurs ? — répéta Charles-Édouard, soudain pensif. — Plus d'épines que de fleurs ? Cher L'Isle Rhodes, ainsi soit-il !...

Il prit congé sur ce souhait-là.

III

— Évidemment, — m'annonçait L'Isle Rhodes, précédant Thursö, dans l'ascenseur de l'énorme maison, — nous entrons ici dans un anachronisme raisonnablement inattendu. Les salons littéraires de Paris sont morts dès 1914. Et voici venir 1931, et j'ose vous conduire vers un salon qui se prétend littéraire... Que voulez-vous, Thursö, mon ami ! faute de grives, on mange des merles ; et après les vivants viennent les revenants. Au fait, une musée archéologique n'est pas sans intérêt. Ce nonobstant je ne vous aurais pas amené ici, si je ne savais, comme je vous ai dit avant-hier, que madame de Spanheim fréquente chez madame de Roncefeu. — Le salon Roncefeu, j'en conviens, n'est pas de ceux que vous auriez pu fréquenter avant la guerre. Mais, cette année-ci, qui s'inquiète d'aller chez le maréchal Foch plutôt que chez tel échappé des récents conseils de guerre ? — Et puis, tout bien pesé, le salon Roncefeu a beau n'être qu'un fantôme de salon, on ne s'y rue pas moins. Quel meilleur endroit pour rencontrer la femme qu'on veut ? pour lui dire ce qu'il faut, et convenir avec elle des suites que comporte l'affaire ? C'est-à-dire que je ne sais pas comment feront nos

jeunes gens pour nouer des intrigues à peu près honorables, quand madame de Roncefeu sera morte. Mais n'en parlons même pas, puisque madame de Roncefeu vit encore. A telles enseignes qu'elle s'entête à chausser les pantoufles de feu madame de Rambouillet, grand'mère de toutes les précieuses. Et chez elle nous trouverons ce que vous cherchez...

Charles-Edouard, qui avait eu le temps d'étudier les commutateurs de la cabine, allongea un doigt et pressa le bouton d'arrêt. L'ascenseur stoppa entre le troisième et le quatrième étage :

— Mes excuses, L'Isle Rhodes ! Mais, avant d'entrer chez cette Roncefeu, j'ai envie de savoir qui elle est... Voyons ?...

L'Isle Rhodes sourit :

— Qui elle est ?... Mon Dieu, j'aurais dû vous dire cela plus tôt... Mais je n'y ai pas songé, puisque, il y a trois jours, vous m'avez demandé de vous faire rencontrer madame de Spanheim tout de suite et n'importe où, en public... Eh bien ! madame de Roncefeu est une femme chez qui va madame de Spanheim... Voilà le principal, n'est-ce pas ?

— Oui, — fit Thursö, souriant à son tour.

— Pour le surplus, madame de Roncefeu est d'une noblesse plus ancienne que la mienne, et même que la vôtre... Vous connaissez cette noblesse-là, qui d'aucuns nomment bretonne... c'est façon de parler...

— Ah ! bon...

— Oui. Elle s'est appelée mademoiselle Rosenberg. Elle épousa, je crois, un M. Lévy...

— Mais alors ? ce nom de Roncefeu ?

— Le pseudonyme du mari, qui fut écrivain de talent. Sa femme, jadis, fit tout ce qu'elle put pour que ce talent passât pour du génie. Elle y aurait réussi, s'il n'était pas mort trop tôt...

— Et vous allez là, vous, L'Isle Rhodes ?

— Pourquoi pas ? Vous ferez d'ailleurs comme moi, d'ici peu ! — Et je répète : pourquoi pas ? — C'est entendu, les Juifs sont des Juifs. Mais j'en sais qui valent mieux que les meilleurs de tous les chrétiens... Madame de Roncefeu est en somme une fort brave femme, qui a su livrer sa bataille, et la gagner honorablement. Car je ne vous ai pas encore dit le principal : madame de Roncefeu, qui avait commencé jadis un salon, — un salon littéraire, l'avant-dernier des salons littéraires, — du vivant de son mari, a continué, son mari mort. — Et le plus extravagant, c'est que ce salon-là a pu durer, mieux, triompher. Les gens les plus délicats fréquentent chez madame de Roncefeu.

— Je vois bien ce qu'il faut que je fasse, — fit Charles-Édouard en riant...

Et il allongea encore un doigt, toucha le bouton de montée, et l'ascenseur repartit.

Comme la cabine atteignait le cinquième étage, le prince, ayant songé, revint à la charge :

— Votre dame de Roncefeu, — dit-il tout à coup, — telle que vous me la dépeignez, a dû connaître des heures brillantes?...

— Des heures brillantes, j'ai peur que non ! — répliqua L'Isle Rhodes. — Mais des gens extraordinaires, j'espère que oui. Songez, monsieur de Thursø, que cette bonne Roncefeu débute, il y a je ne sais combien d'années !... bref, au temps qu'elle était jeune... Or, depuis, peu de vrais grands hommes ont pris leur vol, n'importe vers quel sommet, littéraire, politique ou autre, sans qu'ils aient d'abord un peu battu des ailes dans le vieux salon où nous allons entrer... Le plus comique, c'est que par la suite, les fiers ténors dont je parle, dès qu'ils ont eu les plus vastes scènes du monde pour y chanter leur grand air, n'ont jamais songé à revenir vers le tout

humble théâtre qui leur a servi de tremplin : ce théâtre-ci, le salon de madame de Roncefeu... Pardon, monsieur de Thursö, il me semble que nous sommes au sixième, et que quelqu'un, au rez-de-chaussée, réclame la cabine...

Rien n'était plus réel.

IV

— Comment ? — fit Charles-Edouard, — nous n'y sommes pas encore ?

— Non, certes ! — répondit le vieux duc, — madame de Roncefeu habite bien plus haut qu'un simple sixième.

— Bah ?

— Je vous l'ai dit : nous entrons ici en plein anachronisme...

L'ascenseur ne dépassait pas le sixième étage. Les grands appartements s'arrêtaient là, en effet. Mais l'immeuble était une bâtisse géante, que couronnaient deux terrasses superposées, dont chacune portait des logis supplémentaires, ateliers, garçonnières. — Des escaliers corrects, aux larges rampes de chêne sculpté, y accédaient. Les pires nouveaux riches n'avaient pas le droit de mépriser ces escaliers-là. L'Isle Rhodes en fit la remarque :

— Et voilà qui n'était pas négligeable pour le succès de notre Roncefeu. — Comment vivre, de nos jours, sans les écus des nouveaux riches ?

— Brocantage, alors ?

— Non : commission...

Ils arrivaient à la terrasse inférieure. Sans s'y arrêter, L'Isle Rhodes continua l'ascension.

— Vous ne regretterez pas ces vingt dernières marches, monsieur de Thursö...

Charles-Edouard, qui suivait son guide, le retint par le coude :

— L'Isle Rhodes, écoutez ! Finissons-en pour toujours, et dans cet escalier même, avec les dernières formules à quoi vous vous cramponnez. Je veux, — *je veux*, — mon cher vieil ami, que vous jetiez aux orties votre « monsieur », comme vous avez déjà fait des autres choses. « Thursö » tout court, faites-moi cette grâce ! Vous avez quarante ans de plus que moi...

— Quarante-quatre, si je sais compter...

— ... Et vous m'avez campé sur mon premier cheval ou peu s'en faut. Est-ce dit ?

— Soit, soit !

Ils arrivaient à la plus haute terrasse. Tout de suite, — comme pour plus tôt s'habituer, — L'Isle Rhodes élargit les deux bras :

— Eh bien ! Thursö... que pensez-vous du paysage ?

Le paysage était Paris. L'immeuble avait été bâti peu avant la guerre, presque au bout de cette presqu'île de pierres, d'ardoises et de briques que la ville a poussée entre ces deux lacs de verdure, le parc de la Muette et le Bois de Boulogne. Le rempart de Louis-Philippe existait encore en 1920. Mais la terrasse de l'énorme maison dominait d'une bonne trentaine de mètres la chaussée. Et l'architecte en avait fait un jardin suffisamment vaste, au milieu duquel il avait même poussé la fantaisie jusqu'à percher une chaumière quasi villageoise. On pouvait se promener tout autour de ce logis, et jouir du nord au sud et de l'est à l'ouest d'un prodigieux panorama. Face à l'avenue

Rafaël, c'étaient trois, quatre ou cinq arrondissements, — le XVI^e, le XV^e, le VII^e, le VIII^e, le XVII^e, Neuilly... une mer de maisons, de palais, d'églises; une mer grise, poussant ses vagues jusqu'aux dernières brumes de l'horizon. Cela déferlait parfois en écumes vertes, — des jardins, des avenues, des squares. Des îles surnageaient, portant leurs phares ou leurs clochers : l'Arc de Triomphe, le Trocadéro, les Invalides, et Montmartre tout au loin, comme un fantôme blanc. — Face au boulevard Suchet, c'étaient dix lieues carrées de hautes futaies, que dominaient Meudon, Bellevue et le Mont-Valérien. A travers le ciel pommelé, des rayons indécis, qui blêmes, qui rougeâtres, se faufilaient parfois jusqu'au sol, nuançant d'émeraude ou d'aigue-marine le vert profond des bois, et touchant çà et là d'un or vif telle coupole ou tel dôme. Et rien au monde n'était, ni ne pouvait être à la fois si grandiose et si mélancolique.

Charles-Édouard, muet, fit lentement le tour de la terrasse, s'appuyant par intervalles à la main-courante du garde-fou, lequel était assez écarté du bord extrême pour épargner aux promeneurs tout vertige. Une fois, L'Isle Rhodes l'arrêta :

— C'est par là qu'est Saint-Germain; — derrière cette colline-ci. Votre trisaïeul y habita, vous savez...

Et, s'excusant comme d'une indiscretion :

— On remue tant de siècles d'histoire, tout alentour...

— C'est vrai, — fit Thursø. — Et voilà le secret de cette espèce d'immensité, d'infini, qu'on sent rayonner, visible, tangible. Londres est plus grand, New-York plus haut, Pékin plus mystérieux, Constantinople plus émouvant. Mais, ici, il y a le génie français, cette chose si subtile, si humaine, si sur-humaine... et si fragile aussi...

— Fragile, oui ! — confirma L'Isle Rhodes, qui

hocha la tête. — Regardez bien, Thursö, regardez de tous vos yeux ! Nous autres, Parisiens, vivons nos derniers jours. Nous avons notre volcan, comme jadis les gens de Pompéi ; nous avons même nos deux volcans, modernes d'ailleurs l'un et l'autre : notre esprit chimérique et notre stérilité. — Hommes sans bon sens, femmes sans enfans, voilà ce qu'est devenue la France...

— Oul, — dit Charles-Édouard. — Mais si j'avais eu besoin de vivre au temps du vieux Pline la vie que j'ai besoin de vivre aujourd'hui, il ne m'eût pas déplu de la vivre à Pompéi. — Et d'ailleurs, Paris durera bien autant que moi.

— Peut-être pas, Thursö !

Souriant, Charles-Édouard pencha la tête à droite, du vieux geste héréditaire qu'éternisa Van Dyck :

— Vous insistez beaucoup, cher vieil ami ! — Mais je sais pourquoi : vous voulez que je réfléchisse encore, même au seuil final, à ce seuil-ci ?

— Il n'est jamais trop tard.

— Si ! il est trop tard quand les dés sont jetés.

— Sont-ils vraiment jetés ? Le comte de Thursö n'a pas revu madame de Spanheim depuis... depuis...

— Depuis un peu plus de deux ans. J'avais quitté l'hôpital en août 1917 ; mais, par la suite, nous avons eu deux rencontres, l'une en janvier 1918, l'autre en octobre de la même année...

— Et nous sommes en novembre... en novembre 1920 !

— Sans doute. Eh bien ?

— Eh bien ! vingt-cinq mois de séparation ? Vous pouvez ne plus aimer la baronne et la baronne peut ne plus vous aimer.

— L'Isle Rhodes, L'Isle Rhodes ! c'est exactement le contraire, voyons ! Ah ! si nous avions été vingt-cinq mois des amants, je ne dis pas L., c'est-à-dire

que je ne sais pas !... Mais il y a vingt-cinq mois que j'attends, L'Isle Rhodes ! et qu'elle attend aussi...

— Vous pourriez continuer. — Les dés ne sont pas jetés, je vous assure.

— Là, vous avez raison, vieil ami. Nous pourrions continuer. La preuve, c'est qu'au lieu de venir frapper à votre porte au lendemain de la paix signée, je ne suis venu qu'avant-hier. Et cela, parce qu'elle avait insisté pour que, d'abord, j'en eusse fini avec les juges anglais. Vous le voyez, nous ne sommes encore fous ni l'un ni l'autre. Mais je sais — et elle sait — que nous le serons demain. Et elle le veut. Et je le veux.

— Demain... heu ?

— Vous croyez qu'il faudra peut-être plus d'un jour ?... Possible ! je n'ai pas votre expérience... Je suis encore un innocent très innocent... Et elle-même...

Il scruta le vieil homme d'un regard précis. Et L'Isle Rhodes eut envie de sourire. Mais il savait être impassible. Charles-Edouard, du bout de sa canne, fouetta ses bottines :

— En tout cas, le temps ne fait rien à l'affaire. Donc, c'est tout réfléchi. Et, si vous voulez bien... C'est là ?

D'un coup de menton, il désignait la chaumière de fantaisie. L'Isle Rhodes, avant d'opiner du chef, assujettit son monocle, et considéra l'objet, joujou plutôt que logis ; vrai bibelot d'étagère, absurdement campé sur le couronnement d'une énorme armoire à linge.

— C'est là, — dit-il goguenard. — Un anachronisme de plus : habiter cette bergerie, qu'on croirait dater de Marie-Antoinette ! Mais, tout à l'heure, vous ne les compterez plus, les anachronismes. Tenez, *ab limine principium* : ce pied de biche, en guise de

timbre l... Et cela n'est encore rien : attendez, attendez...

Il sonna. Ils entrèrent...

Le vestiaire était minuscule, mais incroyablement encombré. Une femme de chambre, moins attrayante à coup sûr que la soubrette de L'Isle Rhodes, mais aussi mieux au fait du service, sut caser dans un coin précis, — sans vain numérotage, — les pardessus des deux arrivants.

Puis elle se glissa, prompte, le long d'un corridor plus étroit qu'un couloir, et précéda L'Isle Rhodes et Thursō vers un salon dont la porte était large ouverte. Un bourdonnement de voix nombreuses, très nombreuses, emplissait jusqu'au corridor...

— Tant, tant et tant de gens ? — questionna Thursō étonné. — Mais, voyons ?... elle reçoit souvent, votre Roncefeu ?

— Tous les jours que Dieu fait ! — affirma L'Isle Rhodes. — Et vous voyez que les amateurs ne manquent pas. Et nous sommes pourtant en 1920 ! Or, depuis la guerre, les trois quarts des jeunes hommes se refusent aux courtoisies de jadis, aux visites tout spécialement... Mais, je vous l'ai déjà dit et redit, cette maison est le dernier refuge des époques périmées et révolues...

C'était vrai, très exactement.

La porte à peine passée, L'Isle Rhodes et Thursō, cherchant la maîtresse du lieu, durent se frayer un chemin difficile au travers d'une cohue : nul autre mot n'eût dépeint cette masse agglomérée d'hommes et de femmes dont les trois salons Roncefeu regorgeaient. Ces trois salons, dont une salle à manger et une chambre à coucher travesties en fumoir et boudoir, étaient plutôt lilliputiens qu'autre chose. Il sem-

blait qu'à l'extrême rigueur il y eut là-dedans place pour vingt-cinq personnes. Or, pour l'instant, cinquante ou soixante causeurs s'y coudoyaient, littéralement encastrés les uns dans les autres. Et il y avait là des gens de toutes les sortes et de tous les mondes, qui peut-être s'ignoraient les uns les autres, et, dans la rue, ne se seraient ni salvés, ni même aperçus. Ils n'en bavardaient pas moins familièrement chez madame de Roncefeu, au hasard des voisinages. Et telle était l'espèce d'égalité provisoire qui semblait de rigueur et de règle que Charles-Édouard ne fut pas surpris et approuva d'un signe quand L'Isle Rhodes, se penchant, lui dit à l'oreille :

— Ai-je raison de vous dire qu'en pareil lieu j'aurais pu, au besoin, vous nommer de votre vrai nom, — de votre nom d'autrefois, — sans risquer d'émeute ?

Ils avançaient peu à peu. Les trois pièces enfilade étaient également bondées. Et, quoique dans la seconde des trois, (la ci-devant salle à manger), un buffet assez appétissant fût dressé, c'est à peine si, parfois, un bras s'allongeait vers une coupe ou vers un petit-four. Les réunions nombreuses sont à l'ordinaire moins discrètes. Mais cette réunion-ci n'avait évidemment envie de boire ni de manger...

L'Isle Rhodes se pencha de nouveau :

— Et comprenez-vous, à présent, pourquoi j'ai choisi ce même lieu-ci, pour... pour ce que vous m'avez demandé ?

Charles-Édouard, cette fois, sourit seulement d'un seul coin de sa bouche...

Ce qu'il avait demandé à L'Isle Rhodes, trois jours plus tôt, lors de sa première visite au petit hôtel du hameau de Boulainvilliers, ce n'était en effet pas seulement que lui, L'Isle Rhodes, voulût bien s'employer

à ménager une immédiate rencontre, très publique, entre la baronne de Spanheim et le comte de Thursø, c'était encore qu'il fit en sorte que la dite rencontre ne risquât pas d'avoir des inconvénients pour l'avenir.

L'Isle Rhodes n'avait posé qu'une question :

— Madame de Spanheim le veut ainsi ?

— Oui...

— Bon ! Je ferai ce qu'il faut...

Et il avait fait, sans question superflue, — comprenant bien qu'il ne s'agissait pas d'un simple caprice. — C'était mieux en effet : le jour de son arrivée à Paris, Charles-Edouard avait trouvé, l'attendant, une lettre, — très courte, quoique madame de Spanheim eût l'habitude d'écrire longuement ; — et, dans cette lettre, quelques lignes avaient été soulignées, d'une plume ferme :

« ... Je veux vous revoir ici, dans ce Paris qui va devenir nôtre, comme je vous ai vu pour la première fois, là-bas, dans notre Compiègne, autrefois : à l'improviste, et parmi toute une foule indifférente. Vous m'avez dit trop souvent que, ce jour-là, tout blessé et tout épuisé que vous étiez, vous aviez tressailli dans toutes vos fibres en rencontrant mon regard. Je veux savoir si, aujourd'hui, après cette séparation que nous nous sommes imposée... »

Tout au fond du dernier salon, (la ci-devant chambre à coucher), Charles-Edouard aperçut d'assez loin, assise parmi trois ou quatre amies sur un divan qui devait, chaque soir, se changer en lit, une femme très menue, dont personne n'aurait su dire au juste si elle avait soixante ans, ou quarante. Et ce fut devant cette femme que L'Isle Rhodes, finalement, vint s'incliner :

— Chère madame...

Madame de Roncefeu se leva ; et, debout, dans une robe grise d'une simplicité qui allait jusqu'à l'effacement, elle parut encore plus petite et plus mince qu'assise :

— Ah ! monsieur de L'Isle Rhodes ! que je suis contente !... et que c'est gentil à vous, qui sortez si peu, de faire ce plaisir à une vieillerie comme moi...

L'Isle Rhodes démasqua Charles-Édouard :

— Ma visite, un plaisir ? — dit-il riant, — ah ! non... ne vous moquez pas de moi... Je vous apporte, heureusement pour vous, mieux que ma barbe blanche... Laissez-moi vous présenter mon meilleur ami, qui ne fait que d'arriver à Paris : le comte de Thursō, des Thursō d'Écosse... Charles-Édouard, je vous présente à madame de Roncefeu...

Un peu de silence s'était fait. Charles-Édouard, qui saluait à son tour, entendait un faible cri, et fut assurément seul à ne pas prendre ce cri-là pour un quelconque ah ! de surprise. Et personne ne vit qu'il « tressaillait soudain de toutes ses fibres », comme on avait voulu qu'il tressaillît... personne, sauf...

Il acheva cependant son compliment à madame de Roncefeu. Il échangea quelques propos avec elle et avec L'Isle Rhodes. Puis, enfin, il se détourna, comme pour céder aux nouveaux arrivants sa place près de la maîtresse de maison ; et tous ceux qui étaient là virent son geste d'étonnement, d'étonnement très respectueux, quand il se trouva, comme par hasard, en face d'une femme debout, qui le regardait fixement depuis déjà toute une minute, et dont on remarquait d'abord les yeux, d'immenses yeux couleur d'or bruni...

Ils étaient, elle et lui, si près l'un de l'autre, et si étroitement assiégés par cette foule opaque qui était autour d'eux que pas une parole ne leur était permise, hors les propos que tout le monde aurait tenus, et que tout le monde aurait pu répéter. Il dit donc seulement, lui, Charles-Édouard :

— Madame, c'est vraiment vous ? je suis tout foudroyé ! Oh ! savez-vous depuis combien de jours je ne vous ai vue ?

Et elle répondit, elle, Stella de Spanheim, comme négligemment :

— Mon Dieu !... c'est en 1918, en septembre, que je vous ai vu, moi, pour la dernière fois... Il y a... huit cents jours ?...

Il y avait huit cents jours exactement. Il comprit qu'elle était sûre du compte, tant et tant de fois calculé et recalculé ; — mille fois sûre ; — aussi sûre que lui-même. — Et Dieu sait qu'il avait dénombré ces huit cents jours-là, un par un ! Il pâlit un peu et se tut.

On les regardait. Oh ! sans exagération de curiosité, ni de malveillance. — Ce Thursö, évidemment

neuf à Paris, puisque inconnu, quoique de bonne race, — L'Isle Rhodes s'en portait garant, — ce Thursö était donc en ancienne amitié avec la toute belle Spanheim ? — C'était curieux, — sans plus.

On les regardait, tout en continuant de causer. Il y avait là, d'ailleurs, des causeurs qui valaient qu'on les écoutât, même à Paris, où tout chacun, — c'est parole d'évangile, — est expert en causerie ; tout chacun, du plombier zingueur à l'académicien et du chansonnier de Montmartre au cul-terreux du carreau des Halles...

Une très belle créature, haute et large, mais selon le canon de Phidias, et dont les grands yeux gris regardaient droit les hommes, d'un tranquille regard impudique et sain : madame de Sartène, avait d'abord demandé, un rien trop fort, peut-être, tant d'oreilles étaient si proches de sa bouche :

— Thursö ? le comte de Thursö ?... C'est suédois, c'est norvégien, c'est finlandais, ce nom-là ?...

Et une robuste fille de vingt ans, Elsa de Sartène, qu'on eût prise pour la sœur à peine cadette de sa mère, tant elle en était le portrait vivant, avait protesté avec un éclat de rire, au nom de la géographie :

— Ida ! voyons ! (madame de Sartène et sa fille s'entr'appelaient par leurs prénoms, histoire, pour celle-là, de se rajeunir un peu, et pour celle-ci, de se mûrir à point... bref, d'apparaître plus tentantes et plus savoureuses, l'une et l'autre...) Ida ! n'embrouille pas les Esquimaux avec les Normands ! Nous avons ici M. de Chaumont...

Un homme, petit, brun, maigre, aux gestes mimiques et aux yeux trop mobiles sous des sourcils trop touffus, sembla surgir :

— Chaumont ? — répéta-t-il, — lequel ? moi ou mon frère ?

La grande Elsa redoubla ses rires garçonnières :
 — Comment voulez-vous qu'on sache ? vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau ! C'est maman qui confond la Terre de Feu et la Sicile... Alors, j'ai réclamé le géographe...

— Le géographe ? pas le poète ? Michel ? pas Louis ?

Du seuil de l'autre salon, une interruption partit :
 — Mademoiselle de Sartène ! n'excitez pas ce pauvre être, affligé par Dieu d'une folle circulaire, à se moquer d'un jumeau qui vaut mieux que lui...

Mademoiselle de Sartène pouffa. Elle montrait volontiers ses dents, qu'elle avait larges, mais pures :

— Je n'exciterai pas, je vous promets... Mais voyons, vous, puisque c'est vous... monsieur Michel Chaumont, — il venait, elle baissa la voix, — voici maman qui crie à tue-tête pour qu'on lui dise ce qu'est Thursö...

— Thursö ?

— Oui... Le monsieur qui est là... le monsieur qui cause avec madame de Spanheim... il s'appelle Thursö... et il est comte...

— Tout le monde est comte ! Moi-même...

— Oui ; mais, lui, c'est tout de vrai : M. de L'Isle Rhodes l'a dit.

Madame de Sartène fit semblant de se fâcher :

— Elsa ! tu deviens impossible ! Chaumont, excusez-la ? c'est une telle enfant...

Mais, Chaumont, géographe tout de bon, ne songeait qu'à la question posée :

— Thursö, — dit-il enfin, — m'a l'air danois ; mais cela peut être aussi écossais. Et vous dites que c'est le nom du monsieur qui est là-bas ?... Il est laid, ce monsieur, c'est indiscutable... mais il n'a pas l'air de tout le monde l...

Une dame d'un âge certain, mais d'une race non

moins certaine, — longs pieds, longues mains, long visage, et, sur toute sa longue personne, une nonchalance indéfinissable, qu'on sentait héréditaire, et vieille d'au moins dix générations, leva d'un geste las son face-à-main jusqu'à ses yeux :

— Laid, vous dites ? je ne trouve pas.

— Moi non plus.

— Moi non plus.

— Moi non plus, certes ! encore que tous les hommes, sans nulle exception, soient effrayants et hideux !

Coup sur coup, avaient protesté, après la duchesse d'Antia, madame de Sartène, mademoiselle de Sartène, puis en échos successifs, mademoiselle Scévola, une dadaïste connue pour ses tableaux marron et bleu, totalement fous, mais d'une folie à froid, qui attirait le public et qui amusait les maîtres ; miss Catherine Bryan, la seule Américaine qui osât se vanter d'abominer l'Amérique, qu'elle nommait hardiment la Terre de tous les Esclavages ; et, enfin, la poétesse Daïmoné Ocean, née à Londres, trois fois mariée, trois fois divorcée, — à Berlin, à Moscou, à Stockholm, — et vierge tout de même, infrangiblement... elle l'affirmait du moins. — Paris, qui de tout temps poussa l'hospitalité au delà des limites les plus écossaises, serait fort probablement la moins frivole et la mieux équilibrée des capitales du monde, n'étaient ces ahurissantes étrangères qui, gênées aux entournures par leurs compatriotes, ont choisi pour asile d'aliénées notre place Vendôme et nos grandes avenues. — Comme juste, Daïmoné Ocean avait, avec énergie, commenté son vote.

Mais, philosophie à part, il n'y en avait pas moins unanimité féminine contre cette laideur, pourtant hors conteste, que Michel de Chaumont, — Chaumont le géographe, — s'était permis d'attribuer à M. de

Thursö. Or Chaumont le géographe avait voyagé tout de bon, voire, considérablement. Il savait donc, pour l'avoir éprouvé dans les cinq parties du monde, que l'esthétique des femmes, en fait de visages masculins, n'est pas l'esthétique des hommes, — et inversement. — Chaumont le géographe n'insista donc pas. Mais il contre-attaqua, ayant fait quatre années de guerre, et sachant comment on mate un adversaire :

— Au fait, — dit-il, ingénieusement, — c'est bien vrai ! il n'est pas laid du tout, ce M. de Thursö... c'est seulement son vis-à-vis qui lui fait tort : la baronne de Spanheim est si belle !

Trois « Vous trouvez ? » firent chorus. La seule Scévola, qui se connaissait en modèles, n'osa pas protester ; n'approuva pas non plus. Et Chaumont, enchanté, fit donner la garde :

— Voyons, messieurs... Louis, d'abord, puisque tu es là... et vous, Fontenoy... et vous, Saint Genis Laval... et vous deux, messieurs d'Orthez... je vous prends tous à témoin...

— De quoi donc ?

Saint Genis Laval, qui commandait en chef le plus formidable des trois ou quatre tout-puissants quotidiens de Paris, traînait ses mots un à un, comme des fardeaux. — Habitude acquise au cours de tant et tant de marchandages financiers et politiques : cet homme, probe lui-même comme Caton, faisait métier de corrompre ; et Walpole avait peut-être acheté moins de consciences. — Courtoisement, pour répondre à l'appel de Chaumont, il avait interrompu l'anecdote qu'il contait à Bertrand Fontenoy, le troisième secrétaire de France à Londres. Et ce fut Fontenoy qui renseigna Saint Genis Laval ; car Fontenoy avait, comme tout vrai diplomate doit avoir, des oreilles autour de la tête :

— Monsieur de Chaumont. — dit-il. *sotto voce.* —

nous demande notre avis, je crois, sur les beaux yeux de la belle dame qui est là...

Saint Genis Laval ajusta son monocle, regarda du côté opposé, et vit, — par réflexion :

— Eh bien ? — dit-il traînant ses mots plus pesamment que jamais ; — ils sont très beaux, ces beaux yeux-là ! Ce n'est pas votre avis ?

Bertrand Fontenoy regarda de cola le vieux journaliste :

— Si fait, — dit-il, — c'est mon avis à moi... et c'est aussi celui de M. de Chaumont... Mais je crois que la plupart de ces dames pensent différemment...

— *Of course !* — fit Saint Genis Laval.

Il ricana, tout doucement. Et il allait en dire plus long, quand MM. d'Orthez intervinrent. MM. d'Orthez, comme MM. de Chaumont, étaient frères. Mais là se bornait l'analogie. Paul d'Orthez, l'aîné, splendide et joyeux garçon d'à peine vingt-sept ans, avait accaparé toute la beauté, toute la force et tout l'esprit dont la nature avait strictement privé Pierre d'Orthez. Et ce néanmoins, c'était le cadet, médiocre en tout, sauf en sournoiserie, qui commandait et régimentait l'autre, trop simple de cœur pour régimber. — Les âmes tendres ne sont pas plus rares en pleine civilisation qu'en pleine brousse. — Ce fut donc, naturellement, Pierre d'Orthez qui s'enquit, le premier, du cas :

— De quoi parlez-vous si mystérieusement ? — dit-il.

On le lui chuchota. Paul d'Orthez alors, comme Pierre d'Orthez n'en disait pas plus long, donna son sentiment :

— Madame de Spanheim est mieux que belle. Vous avez tous, — et toutes aussi, mesdames, — remarqué l'accent espagnol de ses sourcils. Et quand elle sourit, il y a je ne sais quoi...

— Il y a, — expliqua lentement Saint Genis Laval, — il y a un diable de sourcil gauche qui remonte un rien plus haut que ne remonte le sourcil droit. Et ça donne je ne sais quoi de poignant, de tragique, de sacrifié... Je comprends très bien que ces dames ne comprennent pas. Mais tenez tout de même pour certain que la personne dont nous parlons n'est pas faite d'une étoffe moderne et commerciale. Et, voyez plutôt : m'est avis qu'en cet instant même quelqu'un partage mon opinion...

Tous et toutes regardèrent : Charles-Edouard, sautant pour prendre congé, venait de baiser la main de la baronne. Baiser d'ailleurs irréprochable : même parmi les spectateurs avertis, même parmi les spectatrices attentives, Saint Genis Laval fut seul à remarquer que, peut-être, cette bouche et cette main qui se disaient adieu avaient fait l'une et l'autre un peu plus que le code mondain n'exige. Il n'en regarda d'ailleurs que plus curieusement Charles-Edouard, qui rejoignait L'Isle Rhodes auprès de madame de Roncefeu.

— Au fait, — dit-il, alors, et chaque syllabe suivait l'autre comme à grand'peine, — au fait, c'est vrai que la dame dont nous parlons est belle et d'une beauté terrible, mortelle presque... Ainsi celles qui disaient le contraire ont sûrement tort... Mais le monsieur qui lui a baisé la main, s'il n'est pas beau réglementairement, est beaucoup mieux que cela... Ainsi celles qui n'ont pas trouvé qu'il était laid ont raison, — même contre l'évidence.

— Il s'appelle Thursö, — dit Chaumont le géographe. — Ce nom-là m'a l'air de venir des Highlands.

Saint Genis Laval regarda Fontenoy :

— Vous devez savoir, vous ?

Et le jeune secrétaire sourit :

— Je devrais, oui ! Je connais assez bien mon Gotha. Mais ce nom-là n'y est pas. Tout de même, du moment que L'Isle Rhodes patronne ce comte inconnu, c'est un vrai comte, ou mieux.

— Intéressant, — prononça mademoiselle Scévola.

— Mystérieux et magnifique ! — affirma Daïmone Ocean, du ton savamment inspiré qu'elle avait adopté pour toutes paroles issues de sa bouche, y compris les plus prosaïques. Daïmone Ocean, dînant seule à sa propre table, demandait du sel ou de l'eau comme elle eût déclamé la Légende des Siècles.

Plus simple et plus sincère, madame de Sartène se ralliait à l'opinion générale. Et, dans le même temps, miss Bryan et la duchesse d'Antin, qui toutes deux avaient d'abord ouvert la bouche pour approuver, retenaient leur approbation et continuaient de se taire, s'épiaient l'une l'autre, à la dérobée. Ce n'était point un secret que ces deux dames, liées ensemble par une tendre amitié, y trouvaient de quoi se consoler des amertumes de la vie. Mais amitié implique jalousie. Et la duchesse d'Antin n'eût pas toléré que miss Bryan, non plus que miss Bryan n'eût pas toléré que la duchesse d'Antin marquât, pour n'importe quel tiers, homme ou femme, une admiration pareille à une infidélité.

Toutefois, parler est une chose, et penser une autre chose. Tout en ne soufflant mot, miss Bryan, et la duchesse son amie, comme mademoiselle Scévola, comme Daïmone Ocean, comme beaucoup d'autres femmes qui n'avaient rien dit, qui regardaient tout de même, suivirent des yeux, longtemps, l'homme qui n'avait parlé qu'à madame de Spanheim, et qui maintenant s'en allait, toujours accompagné de ce grand seigneur authentique, Louis-Christophe de Varrades, duc de L'Isle Rhodes et Ville-Paris...

Les apartés, dans un salon trop plein, sont chose difficile. Saint Genis Laval, expert dans l'art de manœuvrer parmi les foules, sut tout de même entreprendre discrètement son jeune ami Fontenoy, qu'il prisait fort, sans doute parce que Fontenoy promettait d'être plus tard aussi versé qu'était actuellement Saint Genis Laval dans le trafic des consciences humaines :

— Mon petit Bertrand, — susurra-t-il, narquois, — une devinette, voulez-vous ?... Donnez un coup d'œil attentif à toutes les chastes beautés ici présentes qui, pour l'heure, ont oublié votre existence comme la mienne à seule fin de guetter la sortie de ce comte de Thursö, que son cornac emmène... Après quoi, vous tâcherez de deviner combien d'entre elles parviendront à se rencontrer avec lui, un soir pas trop lointain... oh ! tout à fait par hasard... entre deux draps ?... Combien, oui ? — Parions-nous pair ou impair ?... Croyez-moi, le chiffre en tout cas sera coquet, et madame de Spanheim n'a qu'à bien se tenir...

— Ah ? — fit l'autre, intéressé, — alors madame de Spanheim, déjà ?... vous savez quelque chose ?

— Oh ! rien... Si je savais, d'abord, je ne parierais pas ! Et puis, à l'âge que j'ai, je ne donnerais pas six sous-papier pour rien savoir de tout ce que j'ignore !... — Le vieil homme, tout d'un coup mélancolique, avait levé ses lourdes épaules et regardait la terre ; mais il rendossa sa livrée coutumière, mi-partie gouaille et mi-partie cynisme, avant d'achever : — Par exemple, dans le cas qui nous allèche, les aveugles seuls sont excusables de ne pas voir clair. Bertrand, allons ? nous devenons si myope que ça ?

A toucher la cheminée, dont ses doigts gantés seraient fort la tablette de marbre, madame de Spanheim, elle aussi, regardait s'en aller MM. de

L'Isle Rhodes et de Thursō. Et les grands yeux d'or à reflets noirs témoignaient de toute l'impassibilité de rigueur. Mais les sourcils en accent espagnol remontaient un peu l'un et l'autre, eux ; remontaient nerveusement, l'un d'une ligne plus haut que l'autre. — Saint Genis Laval se connaissait en visages. Sous ce masque mondain, quoique bien attaché, une angoisse perceait, d'autant plus émouvante que mieux cachée ; l'angoisse d'une créature que le destin poursuit comme la meute une biche, et qui d'avance défaille en pressentant l'ballali.

VI

Ils n'avaient l'un ni l'autre consenti délai ni retard. — Huit cents jours d'attente, c'était assez. Huit cent un jours, c'eût été trop. Chez madame de Roncefeu, sous les regards attentifs sinon malveillants, ils n'avaient certes pas eu le loisir d'échanger des propos confidentiels. Mais, à qui sait entendre comme à qui sait parler, un mot suffit. Hors le grand, immense qui servait de perchoir au logis Roncefeu, Charles-Édouard marcha jusqu'au coin de l'avenue Rafaël et du boulevard Suchet, y prit congé du duc de L'Isle Rhodes, qui rentrait chez lui ; et, tournant à main gauche, entra dans le Bois, et marcha vers les lacs. Le soleil se couchait. Une dernière flèche d'un cuivre rose un peu terni toucha la cime du grand sapin qui domine toute la jeune futaie avoisinante. Il fit alors moins clair. Une brume mi-transparente monta du sol, tandis que le changeant ciel de Paris mouillait d'une brève ondée les dernières feuilles d'automne. A cent pas au delà du carrefour le chauffeur d'un taxi stoppé au ras du trottoir allumait ses lanternes. Et Charles-Édouard rejoignit Stella de Spanheim, qui allait et venait le long de la voiture, et que le plus indiscret des passants aurait eu peine à reconnaître sous

le col relevé de sa grande fourrure, qu'elle pressait à deux mains contre sa bouche.

Elle le vit venir, s'arrêta comme paralysée, et fendit une main. Il prit cette main, la déganta à demi, appuya longuement sa bouche au creux de la paume. Puis, comme elle se taisait, il dit :

— Ah ! j'ai très longtemps rêvé cette heure-ci...

Mais il se souvint soudain qu'un poète avait consacré ces mots-là, exactement les mêmes, et une tristesse rapide passa sur sa joie, en même temps qu'une anxiété : quoi donc ? tout à l'heure, en retrouvant celle qu'il aimait, nulle déception, nulle désenchantement ; il avait été heureux pleinement, enivré... et voilà que son amour, si radieux, si vibrant, si neuf, ne trouvait pour sa première expression que des paroles déjà dites, usées, vieilles ; — des paroles que d'autres hommes, parlant à d'autres femmes, avaient prononcées déjà, souvent peut-être, et naguère comme autrefois... Quelle misère ! Pire d'ailleurs, en y mieux songeant : car, mêmes paroles, mêmes pensées, c'est l'évidence. — D'autres hommes donc, aimant d'autres femmes, avaient senti, leur cœur se gonfler, leurs poumons s'élargir, et la moelle de tous leurs os se fondre et se ligier tour à tour... oui, d'autres hommes avaient senti cela identiquement. Et alors, à quoi bon vivre, si vivre n'est que réitérer, du berceau au cercueil, la même série *variatur* des mêmes sempiternelles pirouettes, et si les pantins que nous sommes sont strictement calqués sur les pantins que furent nos pères ?

Il n'avait donc pas achevé, et elle ne sut pas pourquoi. Elle crut que l'émotion l'étranglait, lui, comme l'émotion venait de l'étrangler, elle. Ce fut entre eux la première incompréhension. Toute petite incompréhension : car, en vérité, ils étaient ensemble émus ; très. Et, peu à peu, ils osèrent se le dire, à courtes

phrases entrecoupées, tandis qu'ils marchaient épaule à épaule dans le sentier latéral à la grande allée où l'auto avançait par intervalles, pour les suivre de loin.

Mais, tout à coup, comme le trépuscule devenait nocturne, Charles-Edouard arrêta Stella, d'une main sur le bras :

— Écoutez ! — il parlait bas, mais avec fièvre. — Je m'en voudrais et vous m'en voudriez si, dès ce soir même, je ne vous disais pas ce qu'il faut... Et ce qu'il faut, c'est que nous ayons, au plus tôt, un logis à nous deux, et rien qu'à nous deux... n'est-ce pas ?

Elle dégagea doucement son bras, puis hésita, les yeux vers la terre :

— Il faut ? — murmura-t-elle... et c'était comme si elle eût prié. Mais il la reprit, par le bras encore :

— Oui, — dit-il, — il faut. Oh ! ne croyez pas que je sois comme sont les amoureux vulgaires, toujours impatients de posséder celle qu'ils croient aimer, et qu'ils veulent seulement... Mais voilà plus de trois ans que je vous ai vue pour la première fois. Vous ne pouvez donc pas supposer, même un seul instant, que c'est un caprice que j'ai pour vous, et pas davantage une de ces ardeurs qui brûlent et s'éteignent. Voilà pour moi. Maintenant voici pour vous : vous m'avez dit trois fois que vous m'aimiez : à Compiègne, le jour de mon départ ; à Paris, il y a huit cents jours ; et tout à l'heure, dans la maison d'où nous venons... Oui : vous n'avez parlé que des yeux, mais j'ai compris néanmoins. — Alors, il me semble que cela suffit. Et il faut donc que nous puissions vivre, vous et moi, au moins quelques heures tous les jours qu'il nous plaira, comme si nous n'étions qu'un seul être, et parler, chacun, comme on ne parle qu'à soi-même. N'est-ce pas ? Et je vous redis que je ne vais rien vous jurer, parce qu'il faut que vous ayez,

sans serment aucun, toute confiance en moi, et aussi parce que cela va naturellement que jamais ma volonté ne forcera votre volonté, que jamais je ne vous demanderai rien que vous ne m'ayez d'abord offert, et qu'enfin ce ne sera pas vous qui exigerez de moi des preuves d'amour, mais moi qui exigerai de vous que vous receviez ces preuves. — Des preuves plus terribles que vous n'imaginez. Parce que c'est ainsi que je vous aime. — A présent, comprenez-vous qu'il faut ce que je vous ai dit tout à l'heure ?

Elle inclina la tête et murmura encore, comme elle avait déjà murmuré :

— Il faut ! — mais c'était maintenant comme si elle eût commandé. Et il lâcha le bras qu'il tenait. Et ils se reprirent à marcher doucement, côte à côte.

Il lui demanda, au bout d'un temps :

— Y a-t-il un quartier de Paris où vous risquez moins qu'ailleurs d'être reconnue ou suivie ?

Elle haussa les épaules, indifférente :

— Je suis très angoissée quand je songe à nous deux, à vous et à moi. Mais très peu quand je songe à tout le reste du monde.

Lui hocha la tête :

— Vous avez raison. Mais c'est à moi de prendre toutes les précautions que vous dédaigneriez. Je sais d'ailleurs à qui demander conseil...

Elle tressaillit, et ses sourcils s'arquèrent davantage, tandis qu'elle le regardait au fond des yeux :

— Ah ! non... je vous en supplie ! — Que nos secrets ne soient qu'à nous, rien qu'à nous ! Je sais ; vous avez pensé à votre ami, M. de L'Isle Rhodes... et je sais l'homme parfait qu'il est... Mais personne, et pas même lui, ne doit rien, rien, rien savoir. Je mourrais de honte, si quelqu'un savait. Oh ! Charlie, je vous supplie !

Il hésita, deux secondes à peine. Ce qu'elle de-

mandait là, c'était l'impossibilité absolue : comment parviendrait-il jamais, dans ce Paris qui lui était à peu près inconnu, et dont le mystère éclatant et tumultueux l'effarait plus que les pires ténèbres, comment parviendrait-il, sans un guide averti, à éviter les embûches sans nombre semées sous leurs pas, sous ses pas à elle surtout ? — Ce qu'elle demandait, c'était une folie pure, et dangereuse. Il fallait impérieusement qu'il refusât. Mais elle demandait en suppliant, et jamais encore il ne lui avait dit « non », et, pour comble, elle n'était pas encore à lui ; alors il tremblait de peur à la pensée qu'un refus de lui risquât d'entraîner un refus d'elle...

Il n'hésita donc pas même deux secondes. Et, comme il était homme, il fit ce qu'auraient fait à sa place tous les hommes... il dit :

— Soit fait comme vous voulez ! Nos secrets ne seront qu'à nous, et personne ne saura rien, je m'y engage ! — il dit cela, sachant qu'il mentait. Et, sans doute, n'était-ce pas très grave. Mais, de même que, tout à l'heure, la première incompréhension s'était glissée entre eux, le premier mensonge, maintenant, y succédait. Et il se sentit triste, triste au point de ne plus goûter l'heure présente et l'infinie douceur de cette promesse tacite qu'ils venaient d'échanger, presque à leur insu...

Ils étaient arrivés jusqu'au bord d'un des lacs... Et plus tard, cherchant avec piété à retrouver l'endroit exact, Charles-Edouard n'y réussit jamais, ni jamais ne sut même découvrir si ç'avait été près du lac inférieur ou du lac supérieur que Stella de Spanheim pour la première fois lui avait tout à coup et d'un élan, tendu sa bouche...

Pourtant, il se souvint toujours, avec une incroyable précision, qu'il foulait à ce moment-là une pelouse

doucement inclinée vers l'eau et que son pied à lui avait trébuché contre une grosse pierre blanche qui émergeait du gazon ; — pas un caillou quelconque apposé de main d'homme ! non ! un rocher, naturellement enraciné dans le sol. — Tout près, deux grands peupliers d'Italie mêlaient dans le ciel déjà brun leurs hautes branches. Par-dessus la nappe d'eau polie, le couchant échevelait des nuages couleur de braise. Le lac reflétait tout cet incendie mal éteint et trois cygnes attardés rayaient l'onde lisse d'un triple sillage...

Il sentit sur ses lèvres le choc brusque et précis des lèvres qui se jetaient à lui et il les sentit mollir et s'écraser. Il sentit contre ses dents le heurt des dents très froides qui venaient derrière les lèvres. Puis il sentit davantage, car sa langue, atteinte, frémit toute, puis céda, puis se raidit...

Il chancela, crut tomber, et se retint à elle, étreignant les deux épaules demi-nues qui s'appuyaient elles-mêmes à lui. Ils tournèrent alors sur eux-mêmes et seraient tombés si l'un des grands peupliers n'avait été si proche. Elle s'y adossa. Il la pressa violemment contre l'écorce rude. Elle gémit bas, d'une voix sourde et rauque. Et il crut qu'il lui avait fait mal. Alors il recula d'un sursaut. Et, séparés, ils restèrent toute une minute, plus longue que l'éternité, à se regarder fixement, face à face. Puis, à pas lents, la main dans la main, ils retournèrent vers la voiture qui attendait à quelque cent pas. Et, comme le chauffeur ouvrait sa portière, ils montèrent.

Tout le temps du retour, ils se turent. Leurs deux mains ne s'étaient pas quittées. Mais aucune des deux ne serra l'autre, jusqu'à l'instant qu'ils se quittèrent, avenue d'Iéna, devant la maison qu'elle habitait.

VII

— Le problème, — énonça L'Isle Rhodes après avoir médité, — admet deux solutions, l'une et l'autre acceptables : car chacune comporte ses avantages et ses inconvénients. A vous de tout peser et de faire la balance. — Voyons : madame de Spanheim habite avenue d'Iéna... Oui, je le sais ! et je le savais même longtemps avant que vous ne l'ayez su vous-même... Avenue d'Iéna, bien !... Impossible, par conséquent, d'installer le nid secret que vous voulez nulle part alentour... Et voilà prohibés ces quartiers si commodes et si plaisants à la fois qui vont de l'Étoile à la Seine et de l'Alma au Trocadéro. — Vous comprenez : domestiques, fournisseurs : toutes les indiscretions possibles ! Mais n'importe : vous trouverez tout de même très bien (1) des logis agréables dans

(1) En 1910, la crise des logements parisiens n'était encore qu'à ses débuts, car les pittoresques lois qu'imagina par la suite le Parlement français, dans sa candeur, à dessein de remède au mal, n'avaient pas eu le temps de compliquer inextricablement et définitivement la situation, en paralysant les constructions de maisons neuves, en déclenchant mille et une spéculations clandestines, et en jetant la panique parmi

le Paris silencieux qui avoisine le Bois... et beaucoup de ces logis jouissent d'une double entrée. — Tenez ! j'en sais un qui conviendrait à merveille... et qui plairait sûrement à votre amie : avenue de Montespan... Vous ne voyez pas ? l'avenue de Montespan est une allée quasi campagnarde, qui zigzague entre la rue de la Pompe et l'avenue Victor-Hugo... Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent une femme entrera là et en sortira sans qu'une âme qui vive l'aperçoive, ou du moins se soucie de deviner qui elle est. — Il est juste d'ajouter que, la centième fois, l'olibrius qu'un hasard paradoxal amènera sur le trottoir d'en face pourra très bien être le meilleur ami du baron de Spanheim ou le pire ennemi de votre amie. Auquel cas il y aura du vilain. Car l'olibrius en question supposera tout et davantage. Il n'y a, avenue de Montespan, ni couturier, ni antiquaire, ni lingère, ni modiste, ni manucure, ni prophétesse : que voulez-vous donc qu'une femme du monde aille faire dans cette venelle perdue, qui ne mène nulle part ? — Toutefois, cela ne fait qu'une chance sur cent, ou plutôt sur mille. Et voilà pour la première solution. Examinons maintenant la seconde : — Il ne manque pas non plus de petits appartements au centre même de la ville, par exemple à toucher le Louvre ou l'Opéra. Et, là, personne jamais ne pourra s'étonner de rencontrer n'importe quelle femme, ni même de la voir entrer dans n'importe quelle maison : car toutes les maisons du centre de Paris ont leur prophétesse, leur manucure, leur couturier, leur modiste, leur lingère ou leur antiquaire ! Si vous vous installez rue de Castiglione ou rue de Sèze, dix mille Parisiens verront tous les jours madame de

tous les propriétaires et parmi tous les locataires des vingt arrondissements et de la banlieue. — (1916.)

Spanheim passer votre porte ; mais, pour peu que vous ayez simplement loué sous un faux nom, personne ne saura jamais rien, quand même quelqu'un chercherait à savoir !

— Saint André ! — jura Charles-Edouard, — la deuxième solution vaut vingt fois la première. — Mais, dites-moi, cher vieux L'Isle Rhodes, vous aviez un logis tout prêt avenue de Montespan : en avez-vous un autre rue de Sèze ou rue de Castiglione ?

— Non pas ce matin, — répliqua le duc ; — mais, j'espère bien, ce soir...

Il avait bien fallu que Charles-Edouard recourût à L'Isle Rhodes. — Et pourquoi non, d'ailleurs ? L'Isle Rhodes n'était-il pas plus sûr et plus silencieux que Charles-Edouard lui-même et que Stella, ensemble ? A soixante-dix ans et plus, on sait se taire, on sait tout de bon. — Sans doute, Charles-Edouard avait promis à Stella... Mais tenir était impossible ; et ne pas promettre avait été impossible aussi...

Qui donc a dit qu'en amour nul serment n'engageait jamais ? — Quelqu'un, hélas ! qui a lu l'Écriture... sondé la faiblesse des reins et des cœurs... la promptitude de l'esprit... et les défaillances de la chair...

Au soir, Charles-Edouard put écrire à madame de Spanheim :

« Stella, ma Stella, j'ai trouvé. C'est rue de Rohan, entre l'avenue de l'Opéra et la rue de Rivoli, rue de Rohan, 24, au dernier étage. L'ascenseur est à main droite en entrant, et la cabine toute vitrée de petits carreaux de couleur. Impossible d'être même devinée dans cette cabine-là. Montez jusqu'en haut, et poussez la porte palière qui fait exactement face à

la porte de l'ascenseur : cette porte-là ne sera pas fermée : elle cédera tout de suite, — et je serai derrière, — demain toute la journée, de midi à minuit... Vous viendrez, vous viendrez ?... »

Elle vint...

VIII

... L'horloge de Saint-Roch n'avait pas encore sonné le douzième coup de midi...

La porte palière qui faisait exactement face à la porte de l'ascenseur céda soudain et s'ouvrit grand sous la poussée d'une main qui tenait un petit sac à mailles d'or. Le sac, brutalisé par la main qui tremblait, cogna le battant de chêne. Il faisait soleil dans la rue, et le palier recevait le plein jour d'une immense fenêtre d'escalier. Au contraire, sitôt franchie cette porte qui venait de s'ouvrir, c'était la nuit, car l'antichambre du logis n'avait pas même une lucarne. Stella de Spanheim entra tout de même, referma d'une saccade. Cela fit une manière de détonation, à quoi répondit un cri et le fracas d'un siège repoussé qui tombait. Les trois bruits se mêlèrent, énormes dans le silence. Et pourtant Stella maintenant ne bougeait plus, debout dans le noir, et, le souffle arrêté, n'entendit rien, — rien, sauf les coups terribles de son cœur qui battait sa poitrine comme une bête prisonnière bat du front les barreaux de sa cage. Cela dura, dura, dura...

Une femme, surtout très jeune, qui attend pour la

première fois l'étreinte de l'homme qu'elle aime, perd toute notion du temps. Et certains hommes aussi, les plus rares, oublient même la vie et la mort quand ils vont aimer pour la première fois celle qu'ils aiment. Madame de Spanheim avait trente-six ans, quoiqu'elle n'en parût pas vingt-sept ; et elle était mariée, et elle avait eu même un fils, et l'avait perdu et pleuré désespérément. Mais elle était de ces femmes rares entre les plus rares qui gardent à travers toutes les désillusions et tous les désenchantements de la vie une foi intacte et une espérance que rien ne détruit. Venant au premier rendez-vous qu'elle eût accordé jamais, elle y venait toute prête à confondre les secondes avec les siècles.

Enfin, quand trois de ces siècles-là eurent coulé, la lumière vint dans les ténèbres. Car quelqu'un, qui accourait, tourna un commutateur. Stella, paralysée toujours, vit Charles-Edouard ; et elle eut peur, peur affreusement ; peur comme une vierge antique devant le Minotaure. Mais, en cette aventure, les dieux avaient tout disposé, comme ils ont accoutumé de faire, quoique souvent nous ne nous en doutions pas, aveugles que nous sommes. Et le Minotaure était probablement plus épouvanté que sa proie.

Deux jours plus tôt, sur la pelouse au bord du lac, Charles-Edouard et Stella s'étaient étreints, bouche à bouche et lèvres confondues. Dans le petit logis de la rue de Roban, Charles-Edouard prit seulement du bout de ses doigts le bout des doigts de Stella, n'en baisa que les ongles, la conduisit vers le fauteuil préparé pour elle, puis s'assit à ses pieds, sans effleurer le bas de sa robe. Et ce fut entre eux le silence. Mais un silence que Charles-Edouard n'eut garde de laisser s'appesantir. A défaut d'expérience, l'instinct le guidait. Sans doute, venue ce jour-là chez lui, madame

de Spanheim y était-elle prête à tout. Mais, si fort qu'elle aimât, peut-être était-elle aimée, en cette heure, plus fort qu'elle n'aimait elle-même. C'est le suprême secret des grands amants : aimer, — aimer davantage. — Charles-Édouard aimait Stella, et l'aimait tant que, pour rien au monde, il ne lui eût baisé seulement un poignet, cette première après-midi qu'il la tenait à sa merci, toute molle et toute désirante.

Il parla. Il interrogea. Il voulut qu'on lui répondît. Il exigea des confidences. Il en prodigua lui-même...

— Vous avez trouvé tout de suite, vous n'avez pas eu besoin de demander ? Cette rue de Rohan, tout le monde sait où c'est... Mais j'avais peur tout de même... Et, j'aime mieux vous dire tout de suite la vérité : jamais, jamais, jamais, je n'ai reçu de femmes chez moi... ni ici, — naturellement, puisque je n'y suis que d'hier, — ni ailleurs...

Cette fois, il ne mentait pas. Tout de même, la veille au soir, alors qu'il avait déjà en poche la clé de son logis, donnée deux heures plus tôt par L'Isle Rhodes, il avait avenue de l'Opéra, rencontré l'une de ces filles des rues dont la séduction nocturne est un des mystères sexuels les plus obscurs. Et si cette fille-là n'avait pas suivi Charles-Édouard jusque rue de Rohan, c'est parce qu'elle avait préféré que Charles-Édouard la suivît chez elle, rue d'Argenteuil...

N'importe : jurant que jamais, jamais, jamais femme n'avait été reçue chez lui, avant Stella, Charles-Édouard ne mentait pas, à la lettre. Et Stella, se fiant à lui, n'avait pas tout à fait tort, ni n'avait tort de croire en lui, même tout à fait...

Et maintenant, ils parlaient sans fièvre, l'un après

l'autre. Il avait parlé le premier, pour la mettre à son aise, car elle continuait de trembler, d'un tremblement continu.

— Mais oui ! — répétait-il, insistant : — jamais aucune femme chez moi, de toute ma vie. — Ma Stella, il faudra beaucoup, beaucoup me pardonner, et prendre en pitié mes enfantillages : je suis très neuf, malgré mon âge, et je ne connais rien, ce qui s'appelle rien, de la vie. Songez-y, vous qui savez mon vrai nom : que voulez-vous que puisse devenir un homme qu'on s'est entêté, contre vents et marées, à élever comme doivent être élevés les princes, — les princes tout de bon ; je veux dire ceux qu'un trône attend ? — J'ai reçu, moi, cette éducation-là, la plus saugrenue de toutes. — C'est à peine si, « pour m'apprendre à connaître mes futurs sujets », on a souffert que je passe quatre semestres à l'*United Service College* (1), et plus tard, douze mois, rien que douze ! à *Christ Church* (2)... Toutes mes autres années, — enfance, adolescence, jeunesse, — des lycées, des bourrelats ; et le système « abrité » dans toute son horreur. — Précepteurs, professeurs, gouverneurs... Ah ! mon père a fait de moi ce qu'il a voulu, et même fort au delà de sa mort : car je n'avais que dix ans quand je l'ai perdu, en 99... Je vous ai déjà dit tout cela... Mais je n'en ai pas moins été gardé, si j'ose dire, sous cloche ; et je n'ai jamais pu faire un pas sans qu'on me tint par la main... Oui ! et même dans le temps que je faisais les trois extravagants voyages que mon père m'avait impo-

(1) L'*United Service College* est un lycée anglais d'enseignement secondaire, — celui-là même où fut élevé Rudyard Kipling.

(2) *Christ Church* est l'un des collèges de l'Université d'Oxford, et le plus aristocratique. Les collèges d'Oxford sont tous, bien entendu, des collèges d'enseignement supérieur.

rés par testament... Quand la guerre est survenue, c'est à peine si je débarquais de mon dernier paquebot, au bras de mon dernier mentor ! — Non, je ne plaisante pas, je vous la jure ! Tenez, c'est quand j'ai signé mon engagement dans la Légion, que, sans mentir, j'ai fait mon premier geste d'homme libre ; d'homme libre, qui s'engageait pour la durée de la guerre... et vous savez ce que la guerre a duré. De bonne foi, que voulez-vous que je sache de la vie ?... Ma Stella, vous êtes la première femme qui croisiez mon chemin, — la toute première... Et il va falloir que vous m'appreniez tout, et que vous m'ouvriez le livre sacré où tous les amants lisent tôt ou tard leur destin... Je ne sais pas encore épeler, moi ! Et pourtant je vous aime...

— Taisez-vous ! — cria-t-elle, debout.

Elle avait tout écouté, d'abord sans rien entendre, le sang de son cœur bruissant trop fort à ses oreilles. Mais peu à peu, il avait élevé la voix. Et alors, elle avait compris tout d'un coup. Et elle s'épouvantait de se sentir elle-même si naïve et si neuve, en face de cet homme-enfant qui avouait avec tant de candeur qu'il était neuf et naïf autant qu'elle.

Il la regardait, inquiet, craignant de l'avoir offensée. Mais elle répétait éperdument, avec une sorte de violence :

— Taisez-vous ! oh ! taisez-vous ! vous ne pouvez pas comprendre, vous ne pouvez pas deviner... Mais, moi non plus, je n'ai jamais ouvert le livre, je ne sais pas épeler... Et je suis cependant plus vieille que vous, beaucoup plus vieille... j'ai — elle se reprit alors, avec cette navrante coquetterie des femmes qui tremblent en comptant leurs années qui s'enfuient, et qui donneraient tout ce qu'elles ont et tout ce qu'elles sont pour arrêter l'horloge du temps... elle se reprit donc hardiment : — j'ai cent ans, moi !

j'ai tant et si durement vécu !... Tout de même je n'ai jamais aimé, je n'ai jamais été aimée, et il y a beaucoup, beaucoup de vierges qui étaient hier de toutes petites filles, qui sont mille fois moins ignorantes que moi de l'amour. — Je ne veux pas vous raconter ma vie : elle est trop triste... Ce n'est pas pour vous rien cacher, et vous saurez tout de moi, si cela vous intéresse. Mais pas aujourd'hui : je ne veux pas me gâter ce cher jour. Mon ami, vous m'aimez ? Je vous aime ! Je vous aime depuis très longtemps ; depuis que je vous ai vu pour la première fois, ou à peu près ; oui : depuis qu'on vous a apporté là-bas, à l'hôpital Mathilde... Vous étiez une pauvre chose déchirée et saignante, vous ne gémissiez même pas, et quelqu'un près de moi a dit : « Il est évanoui. » Alors vous avez ouvert les yeux, et j'ai vu dans votre regard tant de farouche, tant de sauvage, tant de terrible douceur... Oh ! oui... C'est ce jour-là que je vous ai aimé, tout de suite... Mais sans m'en rendre compte, vous comprenez ! sans savoir, sans même me douter. Parce que, d'abord, — je vous ai déjà dit : — je n'avais jamais aimé, je n'avais jamais été aimée. — Mariée ? oui, sans doute ! je le fus, je le suis encore, je le serai toujours... A moins que vous ne vouliez plus, que vous ne me permettiez pas ?... Naturellement, je ferai désormais tout ce que vous déciderez, tout ce que vous commanderez. — Ne dites pas non ! Il faut que je vous obéisse en tout, toujours. C'est mon bonheur, c'est ma nécessité, c'est ma raison d'être. — Et, bien entendu aussi, je suis à vous de tout mon corps comme de tout mon cœur. — Je serai donc votre maîtresse quand vous voudrez... Voulez-vous maintenant, tout de suite ?

Il trembla violemment, et cacha ses yeux derrière son coude levé :

— Non ! oh ! non, cria-t-il. — Mon amour, mon amour... pas encore !... Je ne suis pas digne...

Il était maintenant debout comme elle. Elle sourit, avec une infinie détente de tous ses nerfs. Car, s'offrant courageusement, elle avait eu tout de même une peur de vierge qu'il acceptât et qu'il la prit. Sûre maintenant que rien n'arriverait entre eux jusqu'à l'heure qu'elle-même aurait choisie, elle vint jusqu'à lui, découvrit les yeux qu'il cachait, y plongea profondément son regard, et posa sur les lèvres qu'il ne tendait pas un baiser grave et doux, un baiser qui était toute tendresse, toute gratitude et toute pureté. Et, si l'autre baiser échangé l'avant-veille avait été l'élan irrésistible de leur désir, celui-ci scellait irrévocablement leurs fiançailles.

IX

Ce furent tout de même des fiançailles longues. Elles succédaient pourtant déjà à la plus interminable des attentes. Et l'occasion nuptiale était légion, car ils se voyaient presque tous les jours, seule à seul, et prolongeaient leurs rendez-vous tant qu'ils pouvaient, chaque séparation leur étant un arrachement. — Or, le désir grondait et brâmait dans leurs moelles, dans les siennes à elle aussi bien que dans les siennes à lui. Mais ils luttèrent contre le désir, — ils luttèrent d'instinct, — entêtés, peureux.

Pourquoi ? — Ils ne savaient pas. Mais c'était en eux comme une grande certitude : il fallait gagner le bonheur, il fallait lutter pour le gagner ; et il fallait refréner durement le dur désir. Il fallait...

Ainsi luttèrent-ils, ainsi refrénèrent-ils, des heures et des heures, assis côte à côte, sur l'immense divan du petit logis de la rue de Rohan.

C'était le plus baroque logis qu'on eût jamais imaginé. La porte d'entrée, — cette porte palière qui faisait exactement face à la porte de l'ascenseur, quand il s'arrêtait au plus haut de sa course, — donnait dans une manière d'antichambre qui avait

à peu près les dimensions d'un boyau de mine, et aussi son obscurité totale. Au delà, c'étaient, à droite, une pièce à tout faire : salle de bains, cuisine, cabinet de toilette, office, débarras... une pièce très vaste, au demeurant, et qui donnait sur une cour grande comme la grand'place d'un village... puis, à gauche, deux portes jumelles dont l'une donnait dans le salon, et l'autre dans la chambre à coucher...

Et cette chambre à coucher, d'ailleurs, Stella ne la connut pas de très longtemps.

Le salon, par contre, fit d'abord et dès le premier jour ses délices. Il était vaste, carré, deux de ses angles abattus en pans coupés, et deux fenêtres l'éclairant, toutes deux ayant vue sur un balcon qui surplombait le pavé. Quand on se penchait sur la main-courante de fer, on apercevait, à gauche, le tumulte de l'avenue de l'Opéra débouchant dans le décor archaïque des platanes et des fontaines du Théâtre Français, et, à droite, le torrent qu'est la rue de Rivoli, mal dégorgé dans ces canaux autédiluviens, les guichets du Louvre. Verticalement, à vingt mètres sous le balcon, des autos sans nombre grondaient. Et le tremblement de terre ininterrompu des taxis, des bus, des cars, des camions et de l'invisible métro secouait des fondations aux toits l'immeuble infortuné, construit sous un règne qui ne comprit pas tout à fait à quel point l'humanité tombe, à l'instar des astres, dans un gouffre trépidant.

Mais, une fois fermées les deux fenêtres, une fois tirés et épinglés les lourds rideaux de tapisserie qui excluaient le jour extérieur, le salon, magiquement, devenait silencieux ; et deux grandes lampes de Daum y tamaisaient une lumière feutrée. Face à l'entre-croisée des fenêtres, un divan très bas, large et long comme deux lits, s'encombrait de coussins amoncelés, tous du même velours pourpre qui tapissait les quatre

murs. Et le reste de l'ameublement se distinguait à peine dans la pénombre : bibliothèques d'ébène, vitrines chinoises laquées ou incrustées, et longs kakemonos anciens dont le vieil or scintillait à peine çà et là, aux côtés du divan. Cela créait une grande paix. Et il semblait que la vie quotidienne n'aurait jamais le droit d'envahir ce lieu, dont Charles-Édouard avait voulu qu'il ressemblât à un sanctuaire...

Sanctuaire, recueillement. Recueillement, confidences. Confidences, confession...

Un soir, Stella de Spanheim se confessa :

— Tu n'es pas encore mon amant. Et tu seras mon premier amant. Que dis-je ! tu seras mon amant, tout court ; le premier et le dernier ; le seul... oui : le seul homme de ma vie. — Comprends-moi : je m'appelle Stella Ortrude Loredane, comtesse Elseringheu par ma mère, qui mourut sans héritier mâle, et baronne de Spanheim par mon mari, qui était, qui est encore châtelain de beaucoup de lieux, dont cette terre féodale dont je t'ai parlé, et où il habite, au fond de la Moravie, près de Brunn. Idée de fou... Le baron de Spanheim est d'ailleurs fou tout de bon, et sans doute l'aurait-on interné, n'étaient son nom et sa fortune. Mais, tel quel, il vit là-bas, sans jamais en bouger... Figure-toi cette énorme demeure, où l'on gèle en hiver, qui se dresse toute seule au milieu d'un désert de bois et de prés... Par les fenêtres, on découvre tout le champ de bataille de Slavkov. — Slavkov, c'est Austerlitz, tu sais ? — A la longue, cela hypnotise... C'est peut-être d'avoir trop regardé Austerlitz que le baron s'est enlisé tout à fait... Car, d'abord, il n'était que bizarre, et mélancolique surtout... — C'est même parce qu'il était mélanco-

lique qu'il m'a épousée. — Je te dis cela, parce qu'il faut bien que je te dise tout, et que tu me connaisses entière. — Alors, écoute : tu seras le seul homme de ma vie... mais il aurait pu y en avoir un autre... Oh ! un que je n'ai jamais vu, un qui est mort avant que je le voie... Tout de même ma mère m'avait destinée à cet homme, qui s'appelait Elseringhen comme elle, qui était prince, et, m'avait-on dit, Prince Charmant. J'avais quinze ans. Je crus d'avance être amoureuse. Et, là-dessus, mon fiancé, — tout le monde l'appelait ainsi, déjà ! — mon fiancé, dans je ne sais quelle abominable aventure, se déshonora et se tua. — Oui. — J'en fus malade, non précisément de chagrin, mais de peur et d'horreur. Pendant plus d'un an je ne voulus voir personne, ni sortir dans la rue. Ma mère, d'ailleurs, m'approuvait. Elle était romanesque infiniment, et, quand mon père était mort, — je ne me le rappelle pas, j'étais trop enfant, — elle-même avait porté un deuil extravagant : quatre ans de crêpe ! — Nous habitions Prague, en ce temps. Prague n'est pas Paris. On parla beaucoup de la mort d'Elseringhen, et de moi davantage. Toutes ces paroles vinrent aux oreilles de M. de Spanheim, qui habitait déjà son château perdu, mais qui en sortait alors quelquefois. Il en sortit en mon honneur, et ce fut pour venir tout droit chez ma mère, à qui, sans préambule, il demanda ma main. Il ne m'avait jamais vue, non plus qu'avant lui le prince Elseringhen. C'était comme un sort qu'on m'avait jeté, et mon mariage devait de toutes façons ressembler aux vieux mariages de ces filles de rois, dont on négociait l'établissement par ambassadeurs, et sans qu'elles fussent consultées jamais. Car, bien entendu, ma mère accepta pour moi, d'emblée : M. de Spanheim avait été séduit par la tristesse sans égale de mon cas : j'étais, lui semblait-il, une vierge-veuve ; rien

au monde de plus émouvant ; et ma mère fut séduite à son tour par le romantique d'une telle demande. Moi, d'ailleurs, si on m'avait consultée, je n'aurais jamais osé dire non. Mais on ne me consulta pas...

« Charlie, j'avais dix-sept ans... et même, pas encore : il s'en fallait de deux mois... Je me suis laissé prendre comme un tout petit oiseau, qu'on encage avant qu'il ait encore des plumes à ses ailes. — Alors, quand, au bout de huit jours, ou de quinze, je ne sais plus au juste... quand la vérité, enfin m'eût apparue... quand j'eus compris que j'étais ce petit oiseau que je viens de vous dire... quand j'eus regardé les grilles et les murs de ma prison... et quand, enfin, M. de Spanheim m'eût montré le champ de bataille de Slavkov, et m'eût incidemment bien fait comprendre que cette vision-là devait désormais suffire à combler ma vie, puisqu'elle suffisait, ou à peu près, à combler la sienne... oh ! Charlie, j'eus très froid au cœur ; — beaucoup plus froid que le jour où l'on m'avait révélé, sans formes, que mon Prince Charmant, le pauvre Elseringhen, était quelqu'un de tellement vil que le suicide seul avait pu le sauver du bagne ou de la prison...

Il y eut un long silence que Charles-Édouard n'osa pas rompre. Car les lampes de Daum avaient beau tempérer la claire lueur de leurs ampoules, les joues de Stella, même au plus obscur de la pénombre, se révélaient blanches et mates comme cierges de cire.

Et ce fut encore elle, Stella, qui, le front dans ses mains, fit l'effort d'achever :

— A présent, tu sais tout, toi à qui je vais me donner. — Tu sais tout ce que je suis, tout ce que j'ai été. C'est si simple, mon Dieu ! quand on y songe : j'ai été une pauvre petite qui a eu froid, froid toute sa vie... froid tellement qu'en fin de compte, après dix... ou douze... ou huit ans — je ne sais plus !

— de ce mariage glacé, les médecins ont décrété que c'était pour moi question de vie ou de mort : quitter la Moravie ou y être enterrée ; du soleil, ou un cercueil. — Toutes ces années-là durant, mon mari était devenu, de lunatique, fou. Mais non méchant. On lui expliqua le cas. Il souscrivit à tout, avec indifférence. Un curateur lui avait été donné, d'ailleurs, qui souscrivit de même, et d'autant plus volontiers que ma présence le gênait sans doute pour beaucoup de choses... Je partis, j'allai où l'on voulut. Hyères, Cannes, San-Remo. D'ailleurs, sitôt partie, j'eus la bride sur le cou. Nul ne s'inquiéta de moi, curateur ni famille. Ma mère était morte peu après mon mariage. Elle m'avait aimée à sa manière, mais jamais n'avait même imaginé que je pusse n'être pas très heureuse, une fois baronne et riche. Moi, j'avais eu tout de même beaucoup de chagrin quand elle était morte... et personne ne s'était même aperçu que j'en avais. Pas davantage ne s'aperçut-on que je n'étais plus là, après mon départ. Deux fois par an, un notaire m'envoie la somme qu'on doit m'envoyer... je n'en ai pas besoin d'ailleurs : ma mère m'a laissé plus qu'il ne m'est indispensable... et, deux fois par an, le même notaire me donne des nouvelles de mon mari, sans me demander jamais des miennes. C'est fini : tu sais tout. — Et mon histoire est tellement simple que jamais Paris n'y a cru, et que tout le monde a colporté sur moi d'imbéciles et d'avilissantes légendes. Tu les connais peut-être. Sûrement tu n'y crois pas. C'est tout ce qu'il me faut.

Elle se tut encore, un très long temps. Lui se taisait aussi. Tout ce qu'il aurait pu dire n'eût fait que gâter l'heure. Et il le savait. Quand le silence fut devenu trop lourd, elle parla encore :

— Je suis à toi, — dit-elle une fois de plus, — je suis à toi, quand tu voudras : j'attends ton ordre.

Mais, écoute... tu sais ce que je t'ai dit, et tu vois donc que je n'ai eu, de toute ma vie, que tristesse et froid, froid à me glacer l'âme... Auprès de toi, il me semble me réchauffer. Alors, ne sois pas dur avec moi, veux-tu ? évite-moi les coups inutiles...

Il se leva, d'un élan :

— O mon amour, — dit-il, — ô ma vie, ô ma voie et mon but, je vous aime ! et ce n'est pas par caprice, et ce n'est pas par sensualité, et ce n'est pas par inexplicable folie...

Elle balbutia quelque chose à voix très basse. Il n'entendit d'ailleurs pas. Mais, ce qu'elle murmurait, c'était qu'elle eût bien accepté de n'être aimée que pour toutes ces choses-là : inexplicable folie, caprice, sensualité, et tout ce qui s'en suivait. Lui, n'ayant même rien deviné, poursuivait :

— Je vous aime parce que vous êtes vous : la plus pure, la plus noble, la plus haute, — et celle qui a le plus souffert et celle qui a le plus de droit au juste bonheur...

Elle balbutia encore, toujours inintelligiblement, qu'elle eût mieux aimé n'avoir droit à rien, et n'être aimée que malgré tout, et injustement. Il continuait de ne pas entendre ses soupirs :

— Je vous aime, — dit-il enfin, — parce que nulle femme au monde n'est digne de dénouer les cordons de vos petits souliers...

Cette fois elle osa penser tout haut :

— Hélas ! Saint Jean-Baptiste aussi a dit cela, en parlant du Christ... Seulement, très peu de jours plus tard, le Christ était tout de même crucifié...

Et puis, l'heure venue, ils se donnèrent l'un à l'autre. Et nul don ne semblait pouvoir être plus beau, ni plus égal, ni plus divin...

Car ils étaient, tout de bon, vierges ; — mieux que vierges, puisqu'ils n'avaient jamais aimé, elle ni lui, et puisque, des mois et des années, ils s'étaient attendus l'un l'autre, anxieusement, sévèrement. Leurs deux horizons s'étaient résumés dans leurs deux regards enfoncés l'un dans l'autre. Et nul rêve ne les avait même effleurés, hormis ce rêve-ci : s'appartenir ; être amants...

Ils furent amants.

Oh ! cela leur arriva le plus simplement du monde. Un poète romantique n'eût pas trouvé dans cette étreinte-là, — leur première étreinte, — la matière d'une ode ; un poète libertin n'y eût pas trouvé le prétexte d'un conte. Cela fut tout uni, du premier soupir au dernier cri. Et pourtant elle ni lui, par la suite, ne devaient jamais, jamais, jamais oublier la plus insignifiante de toutes ces secondes dont le total fit leur après-midi nuptiale.

Il était d'abord sorti de la chambre à coucher, après l'y avoir fait entrer, elle. L'après-midi était très froide, au point que le radiateur n'avait pas suffi, et que, longtemps d'avance, Charles-Edouard avait fait allumer dans la cheminée un feu de boulets qui rougeoyait comme un incendie. Stella, seule dans cette chambre qu'elle ne connaissait pas, puisque tous leurs précédents rendez-vous s'étaient confinés dans le salon de velours pourpre, commença par ne rien dire et ne pas bouger, comme nous faisons toujours quand nous avons peur. Elle fut obligée de dompter tous ses nerfs avant d'oser seulement regarder autour d'elle. La chambre était toute nue, tendue de grandes toiles persanes modernes, avec beaucoup d'oiseaux, tous bleus, les uns branchés, les autres planant, d'autres encore battant de l'aile. Et c'était comme une volière prise mystérieusement dans l'étoffe, entre trame et chaîne. — Nul ornement, sauf une glace murale contre laquelle trois vernis mous de Rassenfosse étaient suspendus, en triangle. — Et puis, il y avait le lit...

Stella le regarda très longtemps...

Elle ne remuait toujours pas. Elle restait au seuil, debout, et si près de la porte qu'en reculant d'un quart de pas elle eût pu s'adosser au vantail fermé. Mais elle ne reculait point. Elle se tenait droite, toute raide et toute pâle...

Le lit, pourtant, était un lit très rassurant, un honnête lit : cuivre poli, piliers carrés, et fourrure blanche pour couverture. Les draps de toile écrue n'avaient qu'un jour de fils tirés, et l'unique oreiller n'était brodé que d'une couronne. Certes, dans ce lit-là, nulle femme n'était entrée : c'était écrit partout, et jusque sur les deux tapis de prières qui faisaient descentes de lit. Le reste du parquet n'était que ciré. — Stella, tout d'un coup, avança, comme on se jette

à l'eau, et se dévêtit, et laissa tomber pâle-mêle ce qu'elle ôtait, et de ses mains ouvrit la couche, et s'y enfonça, en serrant fort les dents pour ne pas crier d'angoisse quand elle sentit, au creux de ses reins et de ses épaules, le froid de la toile, une toile strictement masculine, trop rude...

Certes, au fond de son château de Spanheim, près Bruun, le demi-fou, son mari, se souciait moins que peu de l'épouse qu'il avait, depuis tant d'années, oubliée. Certes, l'amour irrésistible tordait Stella, du cœur à l'âme. Et, ce qu'elle faisait là, nulle force au monde n'eût pu l'empêcher de le faire. Tout de même, ces quelques gestes désespérés qu'elle venait de bâcler, entre la porte refermée et le lit à peine ouvert, cela représentait un effort de courage atroce, et l'abnégation totale de tout ce qu'un beau cœur de femme peut enfermer de dignité, de délicatesse, de pudeur... Et le tout-puissant désir n'avait pas encore fouetté cette pauvre chair frissonnante, pour l'enlever par-dessus tant d'énormes, de fabuleux obstacles...

Lui, cependant, Charles-Edouard, dans le salon voisin, plus obscur que la chambre aux rideaux de toile persane à peine doublée, s'était dévêtu aussi, très lentement. Il avait peur et gêne, comme elle ; quoique ce ne fussent ni la même gêne, ni la même peur. Et l'inévitable et mortel malentendu allait donc s'épaississant encore, même dans cette minute d'attentes et de fièvres jumelles, entre la prochaine maîtresse et le prochain amant. Il n'y a sûrement pas deux êtres humains qui se soient jamais compris l'un l'autre, sur toute la terre ronde. Mais les couples sexuels sont, par-dessus toutes les autres paires, de réciproques énigmes pour lesquelles jamais un Œdipe ne surgira. C'est pourquoi, s'épouvantant de cette nuit mentale au fond de laquelle il se débattait, lui, au fond de laquelle il

la sentait se débattre, elle, Charles-Édouard faisait des gestes si lents que, quand il entendit, dans la chambre close une voix affolée qui murmurait : « Venez », la ceinture de son mince pyjama de soie noire n'était pas encore agrafée.

Il vint tout de même, il vint d'un bond...

Alors, dans le silence terrible qui suivit, une voix haleta :

— Pas encore ! il faut attendre... attendre qu'on désire...

Puis, plus tard, un autre cri vint, qui fut une sorte de râle. Le premier cri avait été comme un gémissement tout pâle ; le second fut comme une grande clameur pourpre :

— Oh ! Cela... cela !... je n'avais jamais senti cela...

Après, il n'y eut plus rien.

LIVRE DEUXIÈME

SENSATIONS

*Il n'y a, en Amour, ni Shiah, ni Sunni,
ni interdit, ni idolâtre. Et les Neuf Com-
mandements ne sont que neuf petits fagots
dont la flamme de l'Amour fait neuf petits
tas de cendre...*

RUDYARD KIPLING.

Ce jour-là, qui était le second mardi du mois de mai, l'an 1921, la duchesse d'Antin recevait, de cinq à huit, dans son hôtel historique de la rue Saint-Dominique. Et c'était en l'honneur de Sa Majesté la Reine Noire de Hohenstaufen, naguère encore souveraine héréditaire et presque absolue de Lusace, de Bohême et de Moravie. Signe des temps : la Reine était détrônée et la duchesse séparée du duc, — séparée tout à fait, de corps et de biens ; on n'attendait plus que l'annulation en Cour de Rome pour proclamer le divorce ; auquel cas la duchesse d'Antin, née Xaintrailles, eût tôt repris son premier nom, qui valait bien son deuxième.

Paris, ville philosophique, et qui, faute de grives, croque avec bonne humeur les merles, n'en faisait pas moins tous ses sourires tant à la Reine sans couronne qu'à la duchesse sans mari.

Il est vrai de constater que l'une et l'autre noble dame y avait mis du sien. La Reine Noire, qui était très belle et qui n'avait pas trente ans, arrivait à Paris précédée d'une légende d'héroïsme. Et quant à la duchesse, si elle avait, un beau matin, prié son

mari de s'en aller pour ne plus revenir, c'était parce que ce mari, réellement maladroit, s'était mis dans son tort avec exagération : archéologue officiellement, — c'est-à-dire homme du monde dévoyé dans l'archéologie, — il avait avec candeur marqué sa préférence pour ces bibelots trop modernes qu'on nomme rue de Hanovre de petits Saxe... La duchesse d'Antin n'était pas de ces femmes qui ont toujours, toujours et toujours raison. Elle avait même eu parfois tort. Des gens malveillants associaient son nom, trop intimement, au nom de miss Bryan. Et force choses qui ne sont pas prouvées sont possibles. Mais le duc d'Antin avait, lui, trop apprécié les petits Saxe. Et le duc était pauvre, — gueux, — prolétaire, — la fortune du ménage entière étant à la duchesse. Alors le monde avait honni l'un et approuvé l'autre. Tant et tant que c'était la duchesse, toute seule, qui recevait, ce jour de la mi-mai 1921, dans son hôtel historique de la rue Saint-Dominique, la Reine Noire de Hohenstaufen, naguère souveraine de Lusace, de Bohême et de Moravie.

Tout Paris donc avait été convié ; d'autant que tout Paris ne demandait qu'à venir. La Reine Noire, au surplus, était sans contredit le plus souverain pavillon pour couvrir toutes imaginables marchandises. Par ailleurs la Reine Noire était blanche comme lait, avec les plus beaux yeux verts qui fussent au monde. Et ses trente ans durement vécus la laissaient encore aussi séduisante qu'imposante. Pour achever le portrait, il ne faut qu'un seul mot : la Reine Noire, quoique racée de la pointe des cheveux à la pointe des orteils, avait accepté du jour au lendemain sa « déchéance » comme une bourgeoise de France accepte un revers de fortune, et s'était sans fracas mise à vivre, non plus en Majesté de droit divin, mais en très simple femme ; — tout comme Charles-Edouard Stuart

avait lui-même accepté, six mois plus tôt, de vivre en homme tout court.

Il était naturellement là, Charles-Edouard, comte de Thursø ; comme était là, forcément, la baronne de Spanheim ; comme étaient là la poétesse Dalmone Ocean, et mademoiselle Scévola, la dadaïste, et madame et mademoiselle de Sartène, et MM. de Chaumont, et MM. d'Orthez, et Bertrand Fontenoy, et Saint Genis Laval, et trois cents autres célébrités, mâles et femelles, et tout particulièrement la principale amie de la duchesse : Catherine Bryan.

Au juste, il y avait six mois que Charles-Edouard et Stella étaient amants. Et, quoiqu'ils eussent pris tout le soin le plus vigilant de ne jamais s'afficher l'un l'autre, — question de pudeur pour elle, question d'honneur pour lui... question pour tous deux de dignité, — tout de même une liaison comme la leur n'avait naturellement pas pu, dans Paris, demeurer secrète. Nul scandale n'était intervenu. Mais il était notoire que madame de Spanheim et que M. de Thursø étaient « bien ensemble ». — Suffit-il d'ailleurs pas, dans le monde d'à-présent, qu'une seule personne, même très discrète, ait soupçonné lundi quelque mystère galant pour que, mardi, tout le monde en clabarde ? — En foi de quoi Charles-Edouard et Stella, se rencontrant chez madame d'Antin, sous le feu croisé des regards de tout Paris, ne pouvaient naturellement se rien dire que de strictement indifférent. On n'en glosa pas moins sur leur compte : deux amants heureux attirent la haine comme le fer attire l'aimant, et le génie la critique. En l'occurrence, et c'était le pis, ces amants-là, on le savait trop, se suffisaient l'un à l'autre, méprisaient les envieux et s'isolaient dans un bonheur profond, sans souci de tout ce qui n'était pas

eux-mêmes et leur amour. Le monde n'a jamais pardonné à ceux qui se passent de lui. Et c'était le cas.

Deux femmes, précisément, échangeaient là-dessus des propos acerbés ; — deux femmes que la duchesse aimait peu et ne connaissait guère, quoiqu'elle eût cru les devoir inviter, force gens le lui ayant demandé très fort. C'était une Suédoise qui s'appelait Frédérique Fœrmund, et qu'on prétendait comtesse, encore que le comte Fœrmund fût ignoré ; et c'était une Juive cosmopolite, que ses amies, très nombreuses, nommaient Simone et surnommaient Zibeline, laquelle avait épousé, peu de mois avant la grande guerre, et dans d'assez pittoresques conditions, M. de Jarnac, par la suite tué à l'ennemi. Mesdames de Jarnac et Fœrmund étaient l'une et l'autre fort jolies, et d'une joliesse mieux que provocante : agressive... — l'une très brune, la Juive ; l'autre très blonde, la Scandinave ; celle-ci blanche comme lait ; celle-là dorée comme topaze. Et leurs goûts différaient, s'il se peut, plus résolument que leurs couleurs : la comtesse Fœrmund avait beaucoup, beaucoup, beaucoup, d'amis et, ne s'en cachait guère ; au rebours de Simone Zibeline, qui n'avait jamais, jamais, jamais eu que des amies, et qui s'en vantait, plutôt orgueilleusement.

Catherine Bryan avait été de celles-là, disait-on. Mais sans doute madame d'Antin n'en savait-elle rien, ou jugeait-elle diplomatique de l'ignorer.

Pour l'instant, mesdames de Jarnac et Fœrmund talsaient à voix discrète, dans l'embrasement d'une fenêtre, cependant que la duchesse s'efforçait d'aligner tant bien que mal ses hôtes sur tout le chemin que la Reine allait parcourir, d'un bout à l'autre des trois salons en enfilade du vieil hôtel. Huit jours plus tôt, l'un des présidents du parlement français avait reçu,

en cinq à huit, aussi, l'une des dernières reines qui règnent encore en Europe. Et la réception avait tellement eu l'air d'une réunion électorale, autrement dit de la plus brutale des foires d'empoigne, que madame d'Antin, bonne patriote dans le sens honnête du mot, tenait à honneur de prouver à l'univers qu'il est encore en France des gens d'éducation correcte capables d'accueillir dignement une souveraine étrangère, même et surtout quand cette souveraine est détrônée.

On se rangeait donc en hâte : il était tout près de cinq heures, et la Reine Noire passait pour être exacte.

Madame Fœrmund, cependant, écarquillait ses yeux qui étaient d'un fort beau bleu pervenche, et qu'elle savait agrandir le plus naïvement du monde :

— Vraiment, ma chère, vous direz tout ce que vous voudrez... mais je n'arrive pas à comprendre comment ce Thursö qui est, dit-on, quelqu'un de bien, une manière de prince, a jamais pu s'enflammer pour cette femme d'on ne sait quel âge, la Spanheim ! Car elle est vieille, voyons ! regardez-la... Et point de vraie beauté ! que dis-je ? point de beauté du tout ! — Simone, darling, je vous dis, tout cru, que je n'arrive pas à comprendre. — Cet homme pouvait choisir, ne me dites pas non ! En lui est une beauté, une beauté vraie, quoique singulière. Voici d'ailleurs un critérium : beaucoup de femmes se complairaient dans la pensée d'une intimité physique avec ce Thursö. — Songez-y vous-même, imaginez vos bras noués autour de ce corps sûrement agile et musclé ; imaginez vos ongles dans cette peau lisse, chaude, et vos jambes...

Les narines élargies, comme pour mieux goûter les moindres effluves d'une odeur lointaine mais captivante, madame de Jarnac avait écouté la Suédoise jusqu'au bout. Après quoi elle sourit et secoua ses

boucles, d'un gentil geste puéril — si savamment étudié que les vieux juges pourvoyeurs de guillotine en pleuraient toujours de tendresse. — Ainsi montra-t-elle tout son front, un front net et poli comme un parfait mensonge. Et elle parla, d'une voix qui était comme un gazouillis, mi-fauvette et mi-serpent :

— Ma Fredda, ma Fredda toute blanche et or, voyons ! les coccinelles vont vous manger si vous êtes si candide que ça !... Alors, vous le prenez au sérieux, votre Thursö, — « manière de prince » ? — Moi, je l'estimerais plutôt aventurier, ou rasta ! — Et puis, qu'il soit ceci, cela ou autre chose, il n'est jamais qu'un homme, c'est-à-dire ce que je connais au monde de plus répugnant ! Et vous parlez d'« intimité physique », en songeant à un tel être ? Fi, fi ! Tenez, cette Spanheim, vieille ou jeune, (je ne l'ai jamais regardée), est encore un trop friand morceau pour un Thursö, même réellement honorable... Et le vôtre n'est qu'un vagabond quelconque, j'en jurerais !... Oh ! vous pouvez hocher la tête tant qu'il vous plaira...

— Ach ! — fit la Foermund, très vite : — ne parlez plus ! voici la Reine...

La Reine Noire de Hobenstaufen, respectueusement précédée par la duchesse, entra en effet.

Il y eut des révérences sans nombre, toutes grotesques ; car, exception faite des danseuses d'Opéra et de quelques grandes actrices, plus une femme de France ne sait saluer. Il y eut beaucoup de présentations, — pas assez, au goût de la ribambelle des conviés de seconde classe, que la duchesse ne nomma pas ; — mais trop, pour la patience de Sa Majesté qui, toutefois, avec l'infailible mémoire des vrais souverains et des vraies souveraines, sut reconnaître sans défaut tout ce qui avait eu déjà l'honneur d'être

une fois présenté, fût-ce dix ans plus tôt. Pour telles connaissances de jadis, dont le visage retrouvé évoquait soudain mille souvenirs précieux pour le cœur d'une souveraine exilée, la Reine ne cacha pas son émotion, immédiatement contagieuse. Et quand elle vit la baronne de Spanheim, il s'en fallut de peu que de part et d'autre on ne pleurât.

— Quoi ! — s'écria Noire de Hohenstaufen, sans même laisser la duchesse d'Antin achever la présentation, — quoi ! baronne, c'est vous ! Mon Dieu, mon Dieu ! qui nous eût dit, à toutes deux, que nous nous reverrions ici, et ainsi, quand vous me receviez si gracieusement, à Spanheim ! Le vieux cher château n'est pas encore écroulé, dites-moi ? et le baron n'en bouge toujours pas plus que le lierre des tourelles ?... Oh ! et puis encore : la grande pelouse du nord, la pelouse toute en velours, qui descend vers le ruisseau... est-elle toujours tant et tant fleurie de ces belles violettes dont vous me faisiez de si beaux bouquets ?

Madame de Spanheim répéta sa révérence — la seule de toutes celles qu'on avait faites qui l'eût été correctement :

— Toujours, Madame, je pense, — répondit-elle, — et Votre Majesté est trop bonne de s'en souvenir. En tout cas, il n'y a pas si loin d'ici à Spanheim, et dans trois jours, pour peu que la Reine daigne l'ordonner ou seulement le permettre, les violettes de chez nous viendront par corbeilles solliciter une audience...

— Ah ! que dites-vous là ! — fit la Reine Noire, hochant la tête avec mélancolie : — espérez-vous donc me faire croire qu'il y ait encore, dans notre pauvre Moravie, même une seule violette pour se soucier des ordres ou des permissions de cette exilée-ci, qui fut autrefois reine ?...

Elle regardait avec affection madame de Spanheim.

Et, tout d'un coup, comme elle allait passer outre, elle s'arrêta un instant de plus, comme frappée d'une évidence inattendue :

— J'y songe, — dit-elle, avec une sorte d'anxiété mystérieuse, — comme vous êtes jeune, baronne ! comme vous êtes plus jeune que moi !... Et pourtant...

Très simplement, Stella de Spanheim se prit à rire, avant de répondre :

— Oh ! Madame !... Votre Majesté n'avait pas encore dix ans quand le baron me conduisit, pour ma présentation, au grand bal de la Cour !...

Mais la Reine continuait de la regarder, profondément :

— Oui, — murmura-t-elle, comme se répondant à soi-même, — c'est bien cela... Et tellement plus jeune que moi, malgré tout !... C'est cette joie douce qui rayonne dans vos yeux !... Ah ! comme je vous souhaite d'être heureuse ainsi, très longtemps !... Mais j'ai tort, j'ai tort : mes souhaits portent malheur...

alentour on chuchotait, quoique très bas, — A personne, la Reine n'avait daigné parler si longtemps et sur un ton si familier, autant dire affectueux ! — Dans l'embrasure de leur fenêtre, la Fœrmund et la Jarnac affectèrent de se regarder l'une l'autre avec de tout petits haussements d'épaules. Mais l'une riait jaune et l'autre ne riait pas du tout. Encore n'avaient-elles l'une ni l'autre bu le calice jusqu'à la lie.

Au bout du deuxième salon, la Reine Noire, en effet, vit tout à coup Charles-Édouard. Et, quoiqu'il eût salué d'assez loin, et très cérémonieusement, comme n'importe lequel des hommes qui étaient là, Noire de Hohenstaufen n'eut aucune hésitation, s'arrêta net et tendit les deux mains. Après tout, les incognito pouvaient bien aller aux orties !

— Charlie ! — cria-t-elle, — Charlie ! Oh ! je suis trop contente ! Le vieux maréchal Furstenberg avait bien raison, quand il rabâchait que la mise en non-activité comporte aussi ses avantages ! On peut se tutoyer, nous deux, aujourd'hui ! On a le droit ! et les diplomates n'ont plus rien à y voir... Duchesse, quelle bonne surprise je vous dois ! C'est que, vous ne savez pas, mais, tels que nous voilà, nous avons joué à cache-cache ensemble, quand nous avions sept ans chacun.. Oui, oui ! en Bohême, et à Paris ! Oh ! Charlie, j'étais si jalouse de toi, quand je te voyais monter au Bois avec le bon duc de l'Isle Rhodes ! A moi, c'était défendu, excepté à la campagne : « Les princesses ne se donnent pas en spectacle... » Les princes sont moins torturés, avoue ! Ainsi, toi, pendant la guerre, tu as pu te battre !

Il répondit assez brièvement :

— Tout le monde pouvait : la France a une Légion Etrangère !... Ailleurs, bien entendu, on m'aurait tout refusé...

— Mais tu as été blessé, blessé deux fois ! Non, trois fois !

— Égratigné.

— Oh ! menteur !... Duchesse, qu'il soit encore vivant, c'est un miracle ! En 1917, principalement, quand on l'a évacué sur Compiègne, après l'offensive française du mois de mai, il n'était plus qu'un débris, et le menuisier lui a pris mesure. Ne dis pas non ! j'avais une police, en ce temps-là !...

Malgré lui, il s'était mis à rire :

— Parlons-en, de ta police ! C'était du joli !...

Elle rit comme il riait :

— Malhonnête ! C'est parce que les révolutionnaires m'ont renversée, que tu dis cela ? Mais sais-tu seulement si nous n'avions pas tout arrangé d'avance,

eux et moi ? — Allons ! embrasse-moi, cousin, et à bientôt...

Comme juste, le dialogue du cousin et de la cousine avait attiré, irrésistiblement, tout ce qu'il y avait, chez madame d'Antin, d'oreilles à portée d'entendre. Comme juste aussi, pas une bouche ne souffla, jusqu'à la dernière syllabe de la dernière réplique. Après quoi, et comme juste toujours, un léger brouhaha, — oh ! très, très léger ! — succéda. Or, tous, tant que nous sommes, nous ne sommes que faiblesses, tant pour nous-mêmes que pour ceux que nous aimons. Approcher les grands de la terre est une des menues vanités humaines, — l'une des plus innocentes ; l'une des plus impérieuses aussi. — J'ai connu un matelot, fort brave homme, et fort bon révolutionnaire par surcroît, qui du soir au matin devint légitimiste, parce qu'une des filles de Louis-Philippe, excellente vicille dame, sourde à n'entendre pas les salves d'artillerie tirées en son honneur, avait, avec un bon sourire, offert une montre d'or blasonnée de France à ce matelot, après qu'il eût à pleins poumons chanté pour la princesse la plus belle chanson qu'il savait, — *l'Internationale*. — Oui-dà. — Les choses allant de cette sorte, qui ne sentira bien tout ce que purent mâcher d'amertume, dans l'embrasure de leur fenêtre, mesdames de Jarnac et Foermund, tandis que la Reine Noire, à qui elles n'avaient été nommées ni l'une ni l'autre, bavardait presque coup sur coup, et longuement, amicalement, fraternellement, d'abord avec cette baronne de Spanheim, puis avec ce Thursø que la Reine tutoyait et nommait son cousin ! — Moins endurcies aux coups, et quasi *knocked out*, ni Frédérique Foermund ni Simone de Jarnac n'eussent rien démêlé de ce qui vint après. Mais, sachant ce qu'est le monde, et pressentant les revanches, justes ou injustes, qu'il ménage

à tout ce qui se bat à outrance, elles surent écouter et regarder.

Faible aussi, — d'une jolie et fière faiblesse, — madame de Spanheim, voyant l'homme qu'elle aimait distingué par une Reine, n'avait pu se retenir d'avancer de deux pas, pour mieux entendre. Une tendre jalousie était en elle, à fleur de cœur : « Que ne suis-je » Reine aussi pour lui donner moi-même, pour lui » prodiguer ces petites joies-là, qui, même à ce grand » dédaigneux qu'il est, doivent être douces !... » Et, à sa jalousie contre le sort, qui distribue les naissances inégales, une chaude gratitude se mêlait pour la souveraine détrônée, bonne malgré tout. — Madame de Spanheim croyait au bien, quoique la vie lui eût été souvent mauvaise...

Or, dans ce moment même, la Reine Noire, toujours précédée par la duchesse d'Antin, passait du second salon dans le dernier. Ce salon donnait de plain-pied dans le grand jardin, demeuré tel que Lenôtre l'avait dessiné, deux siècles et demi plus tôt. Paris n'avait rien qui fût plus réellement royal. Et, comme les parterres de tulipes étaient tous fleuris, la duchesse avait fait dresser un buffet dans le jardin même. Il faisait d'ailleurs chaud ; car beaucoup des six ou sept premières années qui suivirent la grande guerre furent des années sans été mais qui connurent, en avril ou mai, quinze ou vingt journées torrides.

Déjà les grands laquais à la livrée d'Antin, bleu sur bleu galonné d'argent, ouvraient les portes-fenêtres. La Reine, sans y songer, fit deux pas vers le jardin. Et le hasard voulut qu'une invitée, arrivée fort en retard, et qui, pour ne rien troubler des présentations, avait cru meilleur de se faufiler hors des salons, et d'attendre que tout le monde vint finalement aux tulipes, se trouvât de la sorte, tout à coup, nez à nez avec la souveraine. Madame d'Antin,

prise au dépourvu, hésita, le temps d'une révérence. L'invitée en retard, qui était étrangère et bien née, n'hésita pas, et fit cette révérence, qu'il fallait bien faire n'importe comment. Tout le monde vit cela, parce que tout le monde regardait, depuis les Zibeline et les Fernund jusqu'à la baronne de Spanheim et jusqu'à M. de Thursö.

La duchesse, à la fin, sut nommer la retardataire :

— Madame, Votre Majesté daignera-t-elle permettre que je lui présente la princesse Voghera, la plus parisienne des dames de Venise ?

La princesse Voghera était mieux que belle : splendide ; — et de la plus étrange splendeur. C'était à ce point que nulle épithète d'ordre matériel ne venait jamais à l'esprit de ceux qui la regardaient. Et personne n'avait encore songé à se demander si sa bouche était petite ou charnue, si ses cheveux étaient blonds ou noirs, fins ou lourds, et quelle était la forme de son nez, ou de ses yeux. Non : la traduction de cause à effet s'imposait trop vite. On songeait directement que cette bouche aux coins bas était ironique à la fois et amère ; que ces yeux trop longs enfermaient un rêve indéfini ; que ce nez, délicat quoique aquilin, évoquait des curiosités mystérieuses, et que la masse triomphale de ces cheveux aux nuances sans nombre décelait l'orgueil tragique en même temps que la fantaisie anarchiste de celle qui était là, saluant très bas, mais tout de même avec quelque désinvolture, une Reine détronée... laquelle, peut-être, n'eût pas obtenu révérence si profonde, au temps que la Lusace, la Bohême et la Moravie n'étaient pas en république (1). Car la prin-

(1) L'auteur précise ici que la Bohême, la Lusace et la Moravie ne sont dans son livre que trois noms magnifiques de la vieille Europe, oubliés en 1919 par les découpeurs de nations.

cesse Voghera n'avait pas seulement l'air d'être révolutionnaire et dédaigneuse : elle était tout cela, — ou pour le moins, se figurait l'être, — d'assez bonne foi...

Quand elle eut salué la Reine Noire, la princesse Voghera, que ses intimes (il n'en manquait point) nommaient *Fiamma*, se releva. Et le soleil couchant éclaira son visage. Derrière elle, les arbres centenaires et les gazons du jardin Louis XIV lui faisaient un décor que Gainsborough eût envié pour ses plus gracieux portraits...

Tout le monde vit, parce que tout le monde regardait, depuis les Jarnac et les Fœrmund, jusqu'à la baronne de Spanheim...

... Et jusqu'à Charles-Édouard.

Or, c'était très beau à voir. — Très beau...

II

Très doucement, très tendrement, Stella murmura :

— Surtout, ne prenez pas ceci pour un reproche...
J'aimerais mieux mourir mille et mille fois !... Mais...

— Mais ?...

— Mais je n'ai plus confiance en vous.

On était aux premiers jours de juin 1921. Stella, dans les bras de Charles-Édouard, avait connu sept mois d'un bonheur immense. Ce bonheur finissait, elle en avait le sentiment, pis : la certitude... depuis longtemps déjà. Mais elle n'avait pas encore osé parler. Il avait fallu, dans ce lit où elle était blottie au flanc de Charles-Édouard, qu'une secousse terrible eût secoué toute sa chair à l'instant du plaisir pour que, longtemps plus tard, ces mots dangereux lui eussent échappé :

— Je n'ai plus confiance en vous...

Il était jeune encore, très jeune. Il sommeillait à demi. Il se réveilla violemment, totalement. Il cria :

— Pourquoi ?... pourquoi dis-tu cela ? C'est horrible ! tu n'as pas le droit...

Et elle répliqua, tout bas, amoureuse et douloureuse :

— Pardon ! je te demande pardon... Je n'aurais pas dû le dire ainsi, tout d'un coup, comme une égoïste que je suis... Mais je le dis parce que c'est vrai ! et aussi parce que j'ai trop mal !... C'est si dur, si tu savais...

Elle hésita toute une interminable minute, — une minute de soixante secondes, dont aucune ne se décidait à finir, — avant d'aller jusqu'au bout, et d'oser répéter :

— C'est si dur de n'avoir plus confiance... plus confiance en toi...

Il trembla des deux épaules. Avec le tutoiement, c'était encore plus déchirant à entendre. Tout de même il se tut, ne trouvant pas les mots qu'il aurait fallu pour la rassurer et, cependant, ne pas mentir. Alors elle acheva :

— Tu comprends : j'avais mis toute ma vie sur ton amour... Et voilà que ton amour me manque... Alors je ne sais plus à quoi me raccrocher, pour ne pas mourir... Mais, surtout, ne prends pas cela pour un reproche ! Ce n'est pas ta faute, si tu ne m'aimes plus...

Elle avait appuyé son coude parmi les oreillers en désordre. Elle regardait ailleurs, au loin...

« Si tu ne m'aimes plus... »

Evidemment, la réponse s'imposait, immédiate, impétueuse :

— Si je te n'aime plus, moi ? Mais tu es folle ! je t'aime !

Il fallait répondre cela. Or, Charles-Edouard n'y parvint pas. A grand effort, il murmura seulement, comme au hasard :

* — Tout à l'heure, tu ne m'as pas tutoyé... Pourquoi ?

Mais elle dit seulement :

— Je ne sais pas...

Avant de reprendre sa pensée précédente, et d'achever :

— Non, ce n'est pas ta faute si tu ne m'aimes plus... Et même, je suis sûre, je suis trop sûre que tu en souffres, toi aussi...

Tout cela était vrai. Vrai horriblement.

Il l'avait aimée. Il ne l'aimait plus. — Pourquoi ? Comment ? Autant d'insondables énigmes. — Quand était-ce arrivé ? Cela, il savait... Il savait à peu près... Voici : un mois plus tôt, le jour que la duchesse d'Antin avait reçu chez elle la Reine Noire de Hohenstaufen, ils étaient allés tous deux, Charles-Edouard et Stella, dîner à Versailles. Et ils y avaient couché, descendant séparément, sous deux faux noms, au palace classique. Tard dans la nuit, l'amant avait rejoint sa maîtresse, à travers les larges corridors déserts. Et puis, six heures plus tard, avant que les valets et les chambrières eussent commencé leur service matinal, Charles-Edouard avait regagné sa chambre. Mais non pour s'y recoucher. Son bain pris en hâte, il avait passé un veston du matin, et longuement couru le parc, sans même prendre garde aux verdurees si tendres encore et si fragiles que chaque feuille et que chaque bourgeon semblait à la merci du premier souffle un peu rude. A l'ordinaire, nul plus que Charles-Edouard n'était sensible à ces grâces agrestes qui remuaient en lui le goût ancestral de sa race pour les lochs et les glens d'où les Stuarts sont sortis. Et pourtant, tout ce matin-là, il avait couru les bosquets de Versailles à l'aveugle, comme tout replié sur soi-même. Non qu'il eût, dès cette heure-là, compris l'écroulement sentimental qui

Il le savait déjà. Mais il n'avait pu s'empêcher de s'avouer à soi-même que, huit jours plus tôt, au sortir d'une nuit d'amour toute pareille, à Saint-Germain celle-là, son cœur avait battu plus fort et ses poumons s'étaient ouverts plus large, tandis qu'il s'enfonçait sous les marronniers géants qui bordent la terrasse. Rien de pareil, le matin de Versailles. Au contraire : le soleil brillait vif dans un ciel pur ; et tout néanmoins lui avait paru terne, brumeux, pluvieux... Nul doute : c'était ce jour-là que tout avait commencé... commencé de finir...

Il sursauta soudain, violemment. — Finir ? — Non, non, non ! il ne voulait pas, il ne pouvait pas. — Par grandes visions précipitées, tout le passé lui remonta de la mémoire au cœur ; — tout ce merveilleux passé, leur passé à lui et à elle, à elle comme à lui : la première rencontre, dans la salle d'hôpital de Compiègne ; la longue convalescence, si chaste et si tendre ; les deux retrouvailles, si brèves et si fiévreuses, — janvier 1918, octobre de la même année ; — et puis le rendez-vous décisif dans le salon Roncefeu, et puis l'heure inoubliable qui avait suivi, dans le Bois crépusculaire... et puis la rue de Rohan... la rue de Rohan...

Alors, tout cela, fini ? Rien que d'y songer, un sanglot désespéré secouait déjà sa poitrine. Et alors, mais alors seulement, il essaya de lutter contre cette évidence dont il s'était senti d'abord accablé ; — Il ne l'aimait plus ? allons donc ? s'il ne l'avait plus aimée, aurait-il, sitôt évoquées les chères heures de naguère, aurait-il senti cette honte torturante qui déferlait en lui, du ventre à la gorge, telle une houle, et déchirait, et dévastait tout ce qu'il avait de chair et d'âme ? — Il aimait encore Stella, il l'adorait, il l'idolâtrait ! — Mais, alors, pourquoi le cri de cet amour n'avait-il pas jailli tout de suite de sa bouche au pre-

mier mot qu'elle avait dit ? — Car il avait bien trouvé sur-le-champ la réplique qu'il eût fallu... celle qui eût su moins adouci, et peut-être apaisé la tragique douleur de la maîtresse meurtrie. Mais, cette réplique, il n'avait pas pu l'articuler. Les termes lui en étaient restés au palais, collés, comme restent les mensonges aux lèvres d'un homme sincère. Charles-Edouard était cet homme-là, et mentir lui était une espèce d'impossibilité physique. Beaucoup d'amants, de grands amants sont tels. La vérité, par soi seule, est une séduction très puissante.

Mais, soudain, tandis qu'il hésitait encore, une pensée traversa Charles-Edouard, en zigzags de foudre, éblouissants... Voyons !... n'importe comment, aimait-il ailleurs ? — Non ! — Il se cria ce « non ! » de toutes ses forces, en toute honnêteté.

Et, d'ailleurs, lui qui, à la veille d'être l'amant de Stella, l'avait été, — pour une heure, — d'une fille de hasard, rencontrée dans la rue, la nuit, sous un arc électrique... lui, si prompt d'esprit, lui, si faible de chair, avait-il une seule fois trahi Stella, depuis qu'elle était sienne ? — Non. — Jamais.

Alors ? alors ? — Était-ce pas une preuve, une preuve absolue ? — Et tout le reste n'était-il pas folie, fantasmagorie ?

Il bondit, souple comme un long jaguar. Et il la saisit telle qu'elle était, au creux des oreillers, un coude enfoncé, un poing sous le menton. Il la détendit, sans qu'elle pût résister. Il enveloppa d'une main l'un de ses seins, de l'autre son ventre étroit et sa hanche ronde. Et il força la bouche rebelle, pour crier à voix basse, plus profond que la barrière des dents entr'ouvertes, entre la langue et la gorge qui en frémissaient éperdument :

— Ce n'est pas vrai ! Tu te trompes ! je te jure sur toi-même, sur ta vie, sur ta tendresse et sur ta volupté que tu te trompes, et que je n'aime aucune autre femme ! et que je n'ai jamais pensé, même une seule seconde, à personne sauf à toi...

Il est bien vrai qu'il ne disait pas la seule chose qui eût été décisive : « Je te jure que je t'aime... » Et elle s'en rendit bien compte. Et elle continua de souffrir, après comme avant...

Mais elle avait tant besoin d'avoir au moins un prétexte à le croire !...

Elle y tâcha, se fut, rendit le baiser, rendit l'étreinte...

III

Sur ces entrefaites, entre mesdames Frédérique Fœrmund, Suédoise, et Simone Zibeline de Jarnac, Juive cosmopolite, s'était un beau soir noué l'une de ces associations clandestines que les moralistes étrangers ont grand tort de prétendre spécifiquement parisiennes, car Londres, New-York et Berlin en dissimulent de fort nombreuses, tandis qu'à Paris les dames réellement françaises ne figurent dans ces garçonnades sans garçon que pour une minuscule minorité.

L'association Jarnac-Fœrmund eût donc assurément compté, du point de vue d'outre-Rhin, d'outre-Manche ou d'outre-Atlantique, pour un scandale de chez nous. De notre point de vue à nous, qui regardons de plus près, c'était un abus de l'hospitalité française. Mais il n'importe guère ici.

Ce qu'il faut qu'on sache, c'est qu'entre la blonde Frédérique et la brune Simone, dite Zibeline, les choses n'avaient pas été toutes seules, il s'en fallait. Aux associations de cet ordre, — comme à beaucoup d'autres, — il faut non seulement collaboration intime, mais encore accord préalable des parties con-

tractantes. Or si, à peu près d'emblée, Simone s'était prise pour Frédérique d'un goût vif et conscient, Frédérique, qui conservait sur le propos des rapports de sexe à sexe des idées périmées quoique naturelles, s'était fort offusquée quand son amie aux cheveux foncés avait voulu lui prendre la main d'abord, et puis diverses autres choses. A la longue, toutefois, le modernisme avait eu raison de la tradition et madame Fœrmund s'était laissée persuader par madame de Jarnac qu'il n'est pas indispensable qu'un amoureux moderne porte culotte, sauf en pyjama.

Très peu d'écrivains, j'entends d'écrivains dignes d'être nommés tels, ont osé parler librement des liaisons entre femmes. — Je ne vois guère que Louys et Colette à l'avoir tenté. — Je n'oserai certes pas redire après eux, et moins bien, tout ce qu'ils ont dit déjà, en des termes que les anthologies envieraient. — Tout de même est-il peut-être permis et utile d'insister sur ce point que les amours de femme à femme comportent autant de jalousies, de soupçons, d'angoisses, de cruautés, de fureurs et de perfidies que n'importe quelles autres amours. En l'occurrence, le couple Jarnac-Fœrmund eut tôt fait de connaître des heures mouvementées. D'autant que l'une et l'autre partenaire avait ses raisons de ne point se fier aveuglément à son amie. Quoique soumise à peu près docilement aux initiatives de la jolie Juive et quoique ayant pris goût aux jeux qui s'en suivaient, la belle Scandinave n'avait nullement renié sa précédente prédilection pour cet autre sexe qu'abominait Simone Zibeline. D'où reproches incessants de celle-ci à celle-là ; lesquels reproches n'étaient pas sans entraîner souvent d'assez vives ripostes ; d'autant que Simone Zibeline ne se piquait pas de fidélité constante : toute femme désirable attirait inmanquable-

ment son désir. Or, Frédérique, exclusive jusqu'à l'anachronisme, eût de bon cœur arraché les yeux à toutes ses rivales en même temps qu'à sa volage amie.

— Qu'est-ce que cela te fait ? — osa lui jeter un jour Simone en plein visage : — puisque, toutes les fois que tu as envie de moi, tu me trouves ?

— Cela me fait, — répliqua Frédérique, blanche de rage, — que, si j'en trouve jamais une autre avec toi, je vous dévisage toutes les deux au vitriol !

— Oui ? — repartit la féministe, qui se léchait les lèvres d'y songer : — eh bien ! une menace en vaut une autre : si jamais, moi, je te trouve avec un homme, avec n'importe quel homme... avec ton mari, tien ! au cas qu'il ressusciterait... je ne me donnerai même pas la peine de te griffer, toi... mais je le ferai tuer, lui ! oui, tout de bon ! — Et souviens t'en bien : je te jure que je fais tuer, ce qui s'appelle tuer, le premier mâle répugnant qui t'aura simplement touchée, et, te touchant, m'aura dégoûtée de toi, que j'adore !

— Tu feras tuer ! laisse-moi rire ! On n'est plus au temps des poignards et des poisons !

— Non. Mais on est encore au temps des imbéciles. Et j'en trouverai toujours à qui je n'aurai qu'à sourire, après avoir un peu pleuré, pour qu'ils se jettent ensuite, tête baissée, sur le premier « bas misérable » ou « lâche calomniateur » que je leur montrerai du bout de ce doigt-ci...

— Ce doigt-ci...

Ce doigt-ci fut mordu; puis baisé, et le débat finit en corps à corps.

Tout de même, fort peu plus tard, Frédérique Faermund ayant plusieurs fois croisé, au Bois le matin, au dancing le soir, M. de Thursø, et lui ayant autant de fois souri, Simone Zibeline s'exaspéra.

— M. de Thursö, M. de Thursö, — grondait-elle...

Elle n'osait plus, — depuis la réception de la Reine Noire à l'hôtel d'Antin, — traiter d'aventurier ni de rasta le dernier des Stuarts. Mais son mépris s'était changé en aversion, et cette aversion maintenant devenait haine. Or, les haines de madame de Jarnac n'avaient point accoutumé d'être stériles. La question, pour elle, se posa d'emblée :

— Qu'est-ce que je vais lui faire ?

Il n'était pas de ces gens qu'on tue à volonté. Au surplus n'avait-elle pas envie, — pas encore, — de pousser les choses jusque-là. Mais elle n'en était pas moins décidée à « lui faire quelque chose ». Elle ne tortura pas son imagination. Les femmes du type Zibeline de Jarnac ont l'habitude née d'écrire souvent et de ne pas signer toujours. Simone Zibeline de Jarnac écrivit donc, et ne signa pas. Elle écrivit même deux fois...

Car sa première lettre anonyme adressée « à monsieur, monsieur le comte de Thursö », et dans laquelle madame de Spanheim était abondamment diffamée, n'ayant du tout troublé la sérénité du destinataire, une seconde lettre également anonyme, et mieux perfidement calculée, atteignit son but, par ricochet : Simone Zibeline s'était adressée cette fois « à madame la baronne de Spanheim » et l'avait informée, avec dix mille détails faux, mais vraisemblables, que tout Paris commentait les nouvelles amours de Charles-Édouard et de la comtesse Færmund.

Cela n'eût rien encore été si, parvenue à ce point de sa manœuvre stratégique, Simone Zibeline n'eût tout raconté à Frédérique, à titre d'avertissement.

— Tu vois ! — acheva-t-elle, très ironique : — je viens de lui organiser une agréable petite vie, au galant homme que tu as distingué !

Non moins ironique, la Suédoise haussa les épaules :

— Tu es bête comme la bête dont tu portes le nom. Une agréable petite vie, à Thursö ? il ne les lira même pas jusqu'au bout, tes petits papiers ! Et puis, à moi, qu'est-ce que tu veux que cela fasse ?

Mais madame de Jarnac ne prit pas le change :

— A toi ? — dit-elle, toute innocente : — à toi ? rien, naturellement ! Mais tu te trompes deux fois, ou tu essaies de me tromper : car Thursö lira fort bien mes petits papiers, et la Spanheim encore mieux que lui... Oui, ma fille : il aime cette femme, et elle-même l'adore. En la frappant, elle, je l'ai frappé, lui.

— Il l'aime, il l'aime !... — Frédérique Fœrmund, piquée au vif, s'irritait : — il l'aime... c'est à voir !

Sur quoi, sitôt seule, elle écrivit à son tour, — toujours à la malheureuse Stella, et toujours en oubliant de signer : elle priait sobrement sa victime de vouloir bien constater de visu, tel jour, à telle heure et en tel lieu, les significatives amabilités du comte de Thursö pour la comtesse Fœrmund.

(Quand une femme veut qu'un homme soit aimable pour elle, tel jour, à telle heure, en tel lieu, il lui suffit d'y venir elle-même, pour peu qu'elle soit bien assurée d'y trouver cet homme. Et madame Fœrmund savait assez son monde pour deviner que M. de Thursö assisterait forcément à l'inauguration de la Rétrospective Héraldique, que présidait le duc de L'Isle Rhodes.)

Deux flèches barbelées dans un seul cœur, c'est trop. Charles-Édouard, quand on lui avait écrit que Stella le trompait, avait éclaté de rire. Lui était sûr d'être aimé, d'abord, et n'aimait plus, ensuite... c'est-à-dire dans le sens passionnel du mot. Il souffrait même de cette façon d'impuissance ; il en souffrait même assez cruellement, par intervalles. — Mais

Stella, quand, coup sur coup, deux lettres d'écriture et d'orthographe différentes eurent pris soin de lui affirmer que son amant, qui déjà ne l'aimait plus, en aimait par surcroît une autre, sentit au plus profond d'elle un vide atroce, mortel. — Aller à l'inauguration de la Rétrospective ? — Toute sa fierté de femme encore orgueilleuse se révolta, rien que d'y penser. Après quoi, elle passa douze jours de damnée, ne souffla mot de rien à Charles-Édouard, se jura à soi-même qu'elle ne bougerait de chez elle au jour fixé, puis finalement, s'en fut où on lui avait dit d'être, et vit Charles-Édouard baiser la main de Frédérique, — une main trop souple et trop longue, mais très fine. — Après quoi elle n'osa même pas demander le moindre éclaircissement, moitié orgueil et moitié honte. Mais son médecin, quarante-huit heures plus tard, s'étonna beaucoup d'une température anormale et d'un amaigrissement brusque, que rien n'eût pu, jusqu'ici, faire prévoir. Car madame de Spanheim, sous des apparences presque frêles, avait toujours joui de la plus robuste santé.

... C'est à partir de ce jour-là que Charles-Édouard prit peur.

Malade, elle ? — Malade ainsi, sans cause connue ? — Malade, ici, au repos, en paix ?... elle qui avait supporté, comme en se jouant, toutes les surhumaines fatigues, tous les écrasements de la guerre ? — Il y avait là un mystère... et, certes, douloureux !... Mais quelle douleur imaginable, pour Stella, hors celle de sentir s'éloigner le cœur auquel elle avait attaché sa chair et son âme ? Lui, Charles-Édouard, était clairement responsable. Lui seul.

Alors, il souffrit. — Il souffrait déjà. Mais il souffrit davantage. Il sentit tout son être se lacérer. Il

avait mal, mal, à songer que, par sa faute, celle qu'il avait tant et tant aimée, — et qu'il aimait encore de tout son cœur ! — souffrait un supplice si dur qu'elle en prenait la fièvre. — Hélas ! les choses d'amour sont d'abord et surtout souffrance... Charles-Edouard ne l'ignorait pas...

Ce qu'il ignora, ce qu'il ignora toujours, c'est que deux femmes vilaines avaient jeté, pour le lapider, la première pierre... encore qu'elles fussent, l'une et l'autre, le péché même, et le plus vil, et le plus laid. Tout de même, — instinct confus : — quand Frédérique Fœrmund, piquée au jeu, non seulement par les rires narquois de Simone Zibeline, mais encore par son propre et furieux désir, lui avait écrit pour lui demander un rendez-vous, il n'avait même pas répondu. — Par exemple, quand, huit jours plus tard, une autre occasion, non pas précisément d'amour, mais de tendresse, s'offrit à lui, il oublia Stella, et saisit l'occasion...

IV

Cette occasion-là, aux yeux du monde, n'eût pas été grand'chose. — Quoi ! le comte de Thursö, ramassant au hasard des rencontres, dans un bar de nuit, une petite fille, absolument, totalement quelconque ?... une fille de dix-huit ans, et de vingt-cinq louis ?... Cela ou rien, est-ce pas pareil ? — Or c'était cela, tout cela et rien que cela, que la mignonne Laurelle, une enfant bien innocente encore, malgré trois ans déjà traînés parmi tout ce que Paris peut offrir de plus salissant. Mais il est des cygnes très blancs que nulle boue jamais ne ternit. La mignonne Laurelle, malgré son nom rose, était une de ces blancheurs-là.

Charles-Édouard l'avait dénichée par hasard, où ça s'était trouvé : à l'*Amer à Boire*, l'ahurissante boîte de la rue Duperré. Il rentrait ce soir-là, minuit très passé... il rentrait rue de Rohan... car il avait fait son logis presque permanent de cette garçonnière, d'abord réservée aux seules après-midi qui étaient à Stella. C'est qu'il s'y trouvait bien, la nuit, isolé de tout. — Être là, sans témoins, et rêver aux choses d'autrefois, aux folies d'autrefois, toutes tant regrettées, et, du coup, oublier l'avenir, c'était une douceur précieuse, encore qu'amère...

Mais, la nuit dont il s'agit, passant devant l'Amer à Boire, le jazzband, comme par un fait exprès, accorda trêve ; et je ne sais quel virtuose que la gloire avait négligé, peut-être à tort, esquissa sur un clavier un motif de Mozart, le mieux aimé de Stella de Spanheim. Surpris, séduit, bouleversé, Charles-Édouard entra, s'assit, écouta, regarda. Une toute, toute petite fille, dont les dix-huit mois de mai n'avaient pas l'air de compter pour quinze avrils, écoutait comme lui, séduite comme lui, et je ne sais quel rêve délicat flottait au fond de ses yeux.

Charles-Édouard, après avoir choisi, sur la carte, un champagne 1906, demanda, en désignant du menton la jolie enfant :

— Qui est celle-là ?

— C'est, — susurra le sommelier, assuré de parler à l'un des grands de la terre, — et nul n'ignore qu'il est malsain de mentir à qui peut payer la vérité, — c'est une petite femme de rien du tout, qu'on appelle Laurelle.

— Le chasseur ! — commanda Charles-Édouard, après qu'il eut payé, mieux que généreusement, le sommelier.

Le chasseur vint, écouta, salua, et prit le premier moment propice pour s'en aller glisser quelques mots discrets dans l'oreille de la petite femme de rien du tout, ci-dessus nommée. Or, la mignonne Laurelle, ainsi sollicitée, jeta vers Charles-Édouard un regard vif, haussa ses deux épaules, et rit d'un beau rire frais qui carillonna comme une douzaine de sonnaillles suisses ou flamandes. Sur quoi le chasseur s'en retourna vers M. de Thursö.

— Monsieur, — dit-il, piteux, — elle ne veut pas.

— Nulle importance ! — fit Charles-Édouard, qui se leva.

Le sommelier, qui lui apportait son 1906, avait,

ce néanmoins, débouché la bouteille, et remplissait un verre. Charles-Edouard le laissa faire. Puis, toujours debout :

— La fleuriste !

Elle vint. Il vida la corbeille de roses sur la table. Alors, rappelant le chasseur :

— Allez dire à cette jeune dame que je m'en vais, puisqu'elle préfère ne pas accepter cette coupe de ma main, mais que je n'avais aucune intention de l'offenser, et que je la prie, moi parti, de boire ici, toute seule, et de garder ces roses...

Il s'en alla là-dessus, sans avoir dit son nom.

Mais son nom était connu. Son adresse, — rue de Rohan, — de même... encore qu'il eût fort voulu que personne au monde n'en sût rien. Tant et tant que, le lendemain, cinq heures après midi sonnant, — il était seul, hasard tout imprévu : madame de Spanheim ayant dû ce jour-là conduire à Versailles de belles amies tchèques ou moraves, — on frappa. Et Charles-Edouard, ayant ouvert, vit une enfant très sage et très rougissante qui était bel et bien mademoiselle Laurelle, mais qui, pour l'instant, ressemblait beaucoup plus à la plus sérieuse des jeunes personnes bien élevées qu'à n'importe laquelle des habituées de grands bars.

Charles-Edouard, dérouté, ne reconnut pas sa visiteuse. Et celle-ci ne s'en étonna point :

— Monsieur, — dit-elle, très timide et couleur de feu, — c'est moi qui, hier, fus si grossière envers vous... oui, à l'*Amer à Boire*, quand, si gentiment, vous m'offriez une coupe de champagne... Je ne vous connaissais pas... Alors, j'ai dit, comme une vilaine que je suis : « Pour qui me prend-il, cet insolent-là ? Je ne vais pas comme ça m'asseoir à la table du premier chien coiffé !... » Mais vous m'avez joliment

punie, en me laissant votre place, votre champagne, et toutes ces belles roses !... Je ne savais plus où me fourrer... Pensez ! tout le monde me regardait, tout le monde riait... Alors je me suis tout de même assise où vous vouliez, j'ai bu la coupe que vous aviez emplie, j'ai pris vos roses, — sans m'inquiéter des gens, et je suis partie, toute seule... sans rien dire à personne... Ils se moquaient de moi tant qu'ils pouvaient, tous... Mais ça m'était joliment égal ! — Je ne pensais d'ailleurs pas du tout à venir ici... C'est seulement ce matin, en regardant vos roses, qui étaient si fraîches qu'elles duraient encore, que je me suis dit : « Tu as été assez impolie comme ça, tu n'as pas le droit de continuer ! » — Et, du coup, j'ai acheté ces petits muguets, et je vous les apporte, en échange de vos grosses roses, — pour qu'ils vous disent combien je suis fâchée ! Si vous acceptez, ça voudra dire que vous me pardonnez... et si vous n'acceptez pas, je vous demande pardon tout de même et je m'en vais...

Charles-Edouard prit le muguet, baisa la menotte... Et on commença de bavarder, gentiment...

De quoi naquit une amitié que bien des gens auraient nommée amour.

Amour, — amitié ? — Quelle est, au juste la différence ? — Malin qui résoudra le problème ! — Question de sexe ? Holà ! ho ! Qui ne sait qu'il est des amours tellement pudiques que le sexe en semble absent, et qu'il est des amitiés, au contraire, si violemment exclusives et jalouses que les fureurs sexuelles pâliraient, pour peu qu'on osât les comparer à ces amitiés-là ? — En l'occurrence mademoiselle Laurelie donna, ni plus, ni moins, tout son cœur au comte de Thursö, sans même songer à lui

offrir le reste, — au moins pour l'heure. — Et Charles-Édouard, séduit par cette douceur encore inconnue : la chaste tendresse d'une enfant qui oubliait auprès de lui toute sensualité comme toute vénalité, rendit sentiment pour sentiment et connut auprès de la mignonne Laurelle une quiétude neuve, et quasi fraternelle.

Et c'était imprévu, ce couple innocent : un important seigneur, une humble courtisane... imprévu, oui... solide pourtant...

Sur quoi des jours passèrent. Des jours très purs...

Par malheur, comme mademoiselle Laurelle et comme le comte de Thursø regardaient rarement autour d'eux quand ils se promenaient ensemble, ou quand ils entraient n'importe où, au bras l'un de l'autre, beaucoup de gens les virent, trop de fois. Et, parmi ces gens-là, il n'en manquait pas à qui l'art des lettres anonymes n'était point étranger.

Madame de Spanheim sut donc très tôt que M. de Thursø fréquentait exagérément une fille Laurelle, laquelle avait eu trois fois plus d'amants que de chemises. Et il en fut comme il en avait été déjà : madame de Spanheim ne souffla mot ; mais elle eut mal. — Et son médecin, qui continuait de ne pas comprendre, lui conseilla de changer d'air. — Ce qu'elle ne fit pas.

Charles-Édouard, lui, vit du premier coup d'œil que sa maîtresse était malade d'une maladie que les psychiatres ne guériraient pas. Et il en conçut le plus vif chagrin. Pis : la plus glaciale terreur. Mais il ne devina pas la cause de cette maladie imprévue. Comment l'eût-il devinée ? il n'était qu'un homme...

Homme de belle race, certes !... homme délicat, aimant, aimé, honnête ! mais homme. — Et la

moindre femme eût été plus perspicace, dès qu'il s'agissait d'un cœur blessé.

Et c'est alors qu'arriva l'accident, — le premier accident...

... N'oublions pas d'abord ceci : qu'entre Charles-Édouard et la mignonne Laurelle il y avait eu quelques baisers sur le front, quelques baisers sur les joues, quelques baisers sur les cheveux, et, parfois, les jours de grandes expansions, deux baisers sur les yeux. — Mais jamais davantage.

Or, un matin que Charles-Édouard avait rencontré, comme souvent, la mignonne Laurelle autour de l'un des guéridons de Bodega, et que tous deux, en humeur de gaité, comparaient sérieusement les mérites rivaux du Xérès brun fruité et de ce Manzanilla qu'on ne sert qu'aux connaisseurs véritables, la petite personne, sans du tout songer à mal, osa demander soudain :

— Mon ami Charles... — (Charles-Édouard n'aimait pas profaner les noms de tendresse, non plus amicale qu'amoureuse ; et il était de ces gens qui tâchent de réserver très exclusivement à chacune de leurs amies une appellation qui n'est que pour elles seules...) — Mon ami Charles, dites-moi ? est-ce qu'un jour vous ne m'invitez pas à faire dînette dans votre jolie maison, rue de Rohan ?...

Dire non à une femme, Charles-Édouard ne savait pas.

— Faire dînette, rue de Rohan ? Mais dès qu'il vous plaira, mon tout petit... Voyons... voulez-vous demain soir ?

— Je veux, bien sûr !

Il a été dit déjà que le comte de Thursø, comme obligatoire, tenait sa maison officielle fort loin de la rue de Rohan, — entre l'Étoile et le Bois. Mais, au fur et à mesure que ses rendez-vous avec Stella de Spanheim étaient devenus plus fréquents et plus réguliers, plus conjugaux, si l'on peut dire, mainte et mainte fois Charles-Édouard, après que sa maîtresse l'eût quitté pour retourner chez elle, était, lui, resté sur place, prolongeant ainsi, si l'on peut dire, l'ombre des heures amoureuses qui venaient de passer, et s'attardant à y songer, d'abord et plusieurs mois durant avec une ivresse voluptueuse et tendre, puis, longtemps plus tard, avec une mélancolie tout de même douce.

Mainte et mainte fois, étendu de la sorte sur son divan, sa tête sur son poing, son coude dans les cousins, avait-il laissé passer la fin du jour, et le crépuscule, et partie de la nuit. Nul n'entrait dans le discret logis, sauf la fille de ménage qui, le matin, mettait chaque chose en ordre, et un enfant de treize ans, que Charles-Édouard avait pris pour page intime, sûr qu'un secret est moins aventuré aux mains d'un homme qu'aux mains d'une femme, et moins encore aux mains d'un enfant qu'aux mains de n'importe qui. Le petit Gilles accompagnait souvent son maître rue de Rohan, savait s'en aller à propos, savait revenir en temps utile. A la fin, certain soir de lassitude ou de nonchalance, Charles-Édouard avait voulu ne pas se relever, ne pas se revêtir, ne pas retourner

dans la rue, et dîner là, et dormir là... Sur quoi le petit Gilles, se multipliant, avait en un clin d'œil organisé un dîner plaisant quoique sommaire, téléphoné à la maison du maître, prévenu qu'on n'attendît pas, rallumé une flambée, rarrangé le lit, fait la couverture... Au matin, et beaucoup plus tôt que n'arrivait à l'ordinaire la fille de ménage, Gilles, revenu, préparait déjà le petit déjeuner. Jamais Charles-Edouard n'avait été servi de telle sorte. Une femme aimante eût à peine été plus attentive, et n'eût pas mieux songé à tout.

C'est que Charles-Edouard, qui était bon, — bon de cette bonté aisée qu'eut don Juan, et dont Sganarelle fit ses délices, — touchait sans effort les cœurs qu'il approchait. Et nul cœur n'est plus facile à saisir que le cœur des enfants. Et nul cœur, dès qu'on le prend, ne s'attache plus éperdument. Gilles aimait Charles-Edouard. Voilà tout.

Par la suite, il arriva très souvent que le comte de Thursö, encouragé dans son grand goût pour les vaines rêveries par la précieuse activité de son page, dormit rue de Rohan, au lieu de dormir dans sa vraie maison. Ainsi vont les choses. Ainsi le quartier, trop souvent bousculé par le jeune Gilles, à des heures qu'il n'eût pas fallu, sut qu'un personnage d'importance habitait quelquefois, — pas toujours : quand il lui plaisait, sans plus, — rue de Rohan, dans un logis d'ailleurs somptueux, mais perché sous les toits. — Ce fut d'abord un étonnement ; puis une curiosité ; et finalement ce ne fut plus rien, dès qu'on eût deviné, comme tout se devine toujours à Paris, que le locataire mystérieux de la rue de Rohan n'était qu'un homme riche, qui vivait ailleurs, où vivent les hommes riches, entre l'Étoile et le Bois, mais qui recevait des femmes dans cette garçonnière, rue de Rohan. Dès lors Charles-Edouard et son page jouirent

d'une paix totale et de mille discrets avantages dans tout le rectangle que limitent la rue de Castiglione, la rue du Louvre, la rue des Petits-Champs, la rue de Rivoli. — Et ce lieu-là n'est pas l'un des moindres de Paris. *

C'est même ainsi qu'à Bodega la mignonne Laurelle, bien avant que Charles-Edouard lui eût rien révélé de lui, en savait l'essentiel ; et notamment cette adresse dont elle avait eu d'ailleurs besoin le premier jour de leur amitié, pour apporter ces muguets dont il gardait encore un brin, entre deux pages de livre...

Or la dinette promise advint un samedi, jour de Saturne, jour des dangereux destins. Charles-Edouard avait seulement averti Gilles, et dicté le menu : deux oiseaux froids ; une salade ; un foie gras au porto ; des asperges ; — pour neuf heures, pas avant. — Madame de Sponheim, en effet, pouvait passer un bout d'après-midi rue de Rohan ; et Charles-Edouard, peut-être imprudemment, ne lui avait jamais parlé de Laurelle. Par le fait, elle vint ; et il la reconduisit chez elle, avenue d'Iéna, comme sept heures sonnaient, puis l'y laissa...

A vrai dire, elle avait bien demandé, — comme leur voiture tournait l'Étoile :

— Vous dînez où, ce soir ?

Et il n'avait pas menti, ou si peu ! en répondant :

— Avec un ami.

— Chez vous ?

Elle voulait dire dans sa vraie maison. Il comprit de même, et continua donc de ne pas mentir :

— Non...

Là-dessus, elle n'avait plus rien dit.

Seulement, ces mots-là entendus, madame de Span-

beim crut de bonne foi que Charles-Edouard allait d'abord rentrer pour s'habiller, puis ressortir et dîner n'importe où ; chez Larue, ou Paillard ; ou chez l'ami qu'il n'avait pas nommé. — Et c'est alors qu'elle se trompa, en se persuadant qu'il ne retournerait pas rue de Rohan de la soirée ; — qu'il n'y retournerait sûrement pas avant le lendemain...

Ai-je dit déjà que Charles-Edouard, dès le premier jour de leur liaison, avait remis à Stella de Spanheim une seconde clé du logis, et qu'elle y pouvait donc entrer à toute heure, comme lui-même ?...

Et voici les choses, toutes très simples, qui s'en suivirent :

Laissée seule à cent pas de son propre logis, rue de Bassano, madame de Spanheim, après longue hésitation, n'y rentra pas. Elle ne put. Ce soir-là son cœur, Dieu sait pourquoi, pesait trop lourd. Dieu sait aussi pourquoi elle aima mieux errer au hasard, et dîner seule, dans un restaurant de quartier, très désert. Il était huit heures tout au plus quand elle se retrouva dans la rue. Alors elle marcha au hasard, gagna les Champs-Élysées sans s'en être aperçue, les descendit... Et elle était déjà près des chevaux de Marly qu'elle n'avait pas encore compris vers quel but inévitable la poussait cette Force Mystérieuse qui, maintenant avait pris possession d'elle. Elle ne devina qu'à l'instant de traverser la rue Royale. Tant et tant d'automobiles passaient que les piétons devaient marquer le pas, longtemps. Un homme rasé, à cheveux rouges, s'impatienta, et jura contre ces damnés Français qui, non contents de ne pas payer leurs dettes, ne savaient même pas régler convenablement la circulation chez eux. Stella, qui n'était pas Française, toisa l'homme rasé de si haut qu'il s'étonna, et crut devoir expliquer : « Je suis un ancien allié, madame ! » — « Moi,

je suis une ancienne ennemie, monsieur ! — dit-elle. — Et si les Français ne s'étaient pas fait tuer par les canons allemands pour votre cause, vous lécheriez aujourd'hui les semelles de mes bottines ! Souvenez-vous-en ! » Elle-même, dans l'instant, se souvenait d'appartenir à Charles-Édouard, soldat français de la grande guerre. L'étranger se tut, muselé. Elle passa devant lui, hautaine... et, sous les arcades du Ministère de la Marine, se souvint tout d'un coup qu'à huit cents pas d'elle, droit devant, l'attendait la rue de Rohan.

Elle y arriva, marchant très vite, et comme impétueusement. Son sang fouetté battait vif dans ses artères. La porte cochère ne la fit pas hésiter une seconde. Elle prit l'ascenseur. Là-haut, n'est-ce pas ? était son logis, son logis véritable... sa propre odeur y devait encore flotter, — et l'autre odeur aussi, l'odeur du corps qu'elle aimait si follement, l'odeur du corps qui, tout à l'heure, s'était mêlé à son corps à elle... Pourquoi ne pas revenir dans cette chambre, encore brûlante, pourquoi n'y pas respirer, à pleines narines, tous les effluves amoureux qui s'y attardaient à coup sûr, pourquoi ne pas revivre une heure de douce folie, avant de s'en retourner vers la morne sagesse de la vie ? Elle renvoya l'ascenseur, elle mit sa clé dans la serrure. Elle entra. Elle referma.

Il n'était pas neuf heures encore. Le logis était vide. Gilles, le petit page, ayant tout disposé, était parti, sitôt qu'il avait pu, croyant même qu'il eût dû s'en aller plus tôt, crainte d'indiscrétion. — Gilles eût-il été là qu'il eût tout sauvé, tout expliqué, au mieux. — Mais Gilles n'était pas là, ni personne.

Alors, Stella de Spanheim, allant et venant, découvrit tout d'un coup une table servie, que couvrait

une grande serviette damassée. Elle s'arrêta net, hésita, puis souleva la serviette. — Telle dans le château de la légende, la septième femme de Barbe-Bleue poussa la porte du cabinet terrible. — Et plus foudroyée que ne fut celle qui apercevait sa mort, Stella, vit, sur cette table qu'elle découvrait, deux couverts... et tout ce qui s'en suivait : deux consommés gelés en tasses, un foie-gras, deux chauds-froids, un magnum... bref, trois fois ce qu'il fallait pour qu'elle comprît...

... Pour qu'elle comprît, outre les choses qui étaient, des choses qui n'étaient pas... qui n'étaient pas du tout...

Alors Stella de Spanheim faiblit un peu, très peu. Elle était courageuse : elle ne tomba pas. Elle vacilla, sans davantage, et dut s'appuyer à la cloison. Mais ce fut l'affaire d'un instant. Après quoi, redressée d'un sursaut, elle tourna deux fois autour du salon, et, d'instinct, gagna vers la porte. Qu'on la surprit où elle était, c'était évidemment la chose la plus horrible. Il fallait fuir, fuir tout de suite, vite, vite, vite... Elle essaya...

Par malheur, il était neuf heures, et même un peu plus... neuf heures et quart, peut-être...

Et, comme Stella de Spanheim touchait à la porte palière, une clé tourna dans la serrure. Et la porte s'ouvrit...

Deux cris d'angoisse se croisèrent : le cri de Stella, qui crut mourir ; le cri de Charles-Edouard, qui, dans l'instant, devina tout.

Après ce fut le silence. Un silence d'agonie.

Le battant de la porte n'avait pas encore tourné. Derrière ce battant était madame de Spanheim, près de perdre connaissance. Devant était Charles-Edouard,

paralysé. Et dans l'ascenseur était, immobile et toute blême, la pauvre petite Laurelle qui ne savait rien, et qui avait peur...

Parce qu'elle ne savait rien... Mais elle sentait bien tout de même qu'elle entraît d'emblée dans un drame terrible...

Lors, au bout du silence, une voix jaillit. — Une pauvre voix qui criait, du dedans, ces mots, trop naïfs :

— Qui est là ?...

Les Stuarts, tout le long de leur histoire, ont prodigué des preuves de bravoure. Charles-Édouard, hardiment, répondit :

— C'est moi. Ne craignez rien !

Un silence mortel suivit. Puis un bruit mou. Quelqu'un venait de tomber, au delà de la porte.

Alors Charles-Édouard, sans hésiter, fit ce qu'il fallait faire. Il se tourna d'abord vers l'enfant qu'il amenait, vers cette enfant muette au fond de la cabine de l'ascenseur, et commanda :

— Restez ici, et ne bougez pas.

La toute petite fit oui de la tête. Lui, cependant, réfléchissait, vite :

... Il ne fallait pas, surtout, que les deux femmes se vissent l'une l'autre... Alors ? — Alors... Il y avait, dans l'entrée, une porte qui menait, à gauche, vers le salon, et à droite, une porte qui menait vers la chambre à coucher...

Charles-Édouard prit son parti :

— Chut ! — commanda-t-il encore, parlant à Laurelle : — pas un mot !

Il poussa le battant, et il entra :

— Bonsoir... — murmura-t-il... — et pardon...

À quatre pas de là, madame de Spanheim, tombée, se relevait, toute seule, péniblement.

— Bonsoir ! — répéta-t-il, — et pardon : je ne pensais pas que vous seriez revenue... Alors je me suis permis d'amener ici — il hésita — des gens...

Nulle réponse. Un souffle haletant tâchait à se discipliner. Charles-Édouard, après un temps, osa parler encore :

— Voulez-vous que...

Une voix, comme sortie d'une tombe, l'arrêta net :

— Je ne veux rien. Je vous demande pardon, moi. Je vais m'en aller...

Et, comme il n'avancait pas, on avança vers lui. Madame de Spanheim, plus livide qu'une morte, marchait, cherchant d'une main l'issue...

— Pardon ! — dit Charles-Édouard, prompt : — je ne veux pas qu'on vous voie...

Elle recula, tout de suite. Il la repoussa à droite, dans la chambre. Puis, ressortant sans un mot, et prenant la petite Laurelle par la main, il la força d'entrer, la poussa à gauche, dans le salon, et referma...

Enfin, revenant, il précéda madame de Spanheim sans la toucher, même du doigt, et la ramena jusqu'à la porte, et chercha l'ascenseur. Mais quelqu'un, d'en bas, avait rappelé la cabine qui redescendait.

Cela d'ailleurs ne fut pas inutile.

— Je ne sais comment m'excuser, — put ainsi dire Charles-Édouard.

— Cela n'a aucune importance ! — put répondre Stella, qui déjà, la rampe serrée dans sa main gauche, commençait de descendre les cinq étages, — à pied. Autre calvaire...

Après quinze marches, toutefois, elle se retourna. Charles-Édouard, immobile sur le palier, la regardait descendre...

Leurs regards se croisèrent. Un éclair jaillit. Elle remonta trois pas vers lui, d'un élan :

— Charlie ! je ne savais pas ! J'étais là, je n'aurais

pas dû y être... Je vous demande vraiment pardon, Charlie L... Je m'en vais...

Elle redescendit, et si vite qu'il n'eut pas le temps de se jeter à sa poursuite, pour donner à ce front si pur le baiser qu'il aurait fallu...

Elle fut en bas, le temps d'un sanglot. Alors il rentra, lentement. Au coin d'un divan, une toute petite chose pleurait, sans bruit, à grosses larmes : la mignonne Laurelle. Et quand il essaya de la relever, tendrement, en lui disant : « Ce n'est rien... » il s'entendit répondre :

— Si ! c'est tout... Mais, je ne savais pas, moi !
— Oh ! la pauvre, pauvre, pauvre femme... Combien j'ai dû lui faire de peine L... Je ne savais pas, je ne savais pas...

Et Charles-Édouard passa toute sa nuit à soulager les faiblesses d'une très pauvre petite qui ne lui était presque rien, mais dont le tendre petit cœur prenait contact trop brusquement avec les pires brutalités de la vie... — Cependant qu'à moins d'une lieue vers l'ouest une femme désespérée, tragiquement désespérée, attendait, penchée sur l'appui d'une fenêtre ouverte, que quelqu'un vînt, dans la nuit, crier vers elle... que quelqu'un, qui ne pouvait pas venir...

... qui ne vint pas.

Tel fut donc l'accident, — le premier accident.

Au demeurant, très peu de chose. — Toute femme qui aime connaît en détail cette torture, — la jalousie, qui mâche les cœurs. — Stella connaissait déjà la jalousie. Elle la connut de plus près et voilà tout. Elle sut que son plus précieux tabernacle n'était, comme tous les autres tabernacles au monde, qu'un tabernacle profané. Elle réalisa cette vision qu'elle n'avait encore qu'imaginée : Charles-Édouard enveloppant de son bras une autre femme, et baisant les yeux de cette femme-là. — Les yeux. — Pas les lèvres ! — Car, dès le lendemain, Charles-Édouard lui expliqua tout, et, notamment, que la mignonne Laurelle n'était pas du tout sa maîtresse. Et Stella aima mieux tout croire que douter de rien. C'était assez horrible comme cela, n'est-ce pas ? — Inutile d'ajouter aucune torture supplémentaire. Elle avait mal, mal, mal, — tellement mal que le cœur lui manquait pour se plaindre. A peine osa-t-elle avouer qu'elle avait attendu toute une nuit à sa fenêtre, espérant qu'un cri montât de l'ombre. Nul cri n'était monté, Charles-Édouard expliqua ce qu'il put : que,

rue de Rohan, mille choses épouvantables étaient advenues ; que lui-même, du coup, s'était senti fort mal ; qu'au surplus...

Tout de suite Stella, d'une main qui tremblait à peine, avait fermé cette bouche qu'elle ne voulait pas entendre balbutier.

La vie recommença pareille, en apparence. Quand un ver est dans un fruit, est-ce que cela se voit ? — Le ver était au plus profond du cœur de Stella. On ne voyait rien.

Et des jours, puis d'autres jours passèrent. Une fois, par grand hasard, Stella mentionna, devant Charles-Édouard, que des lettres anonymes lui étaient parvenues.

Des lettres anonymes ? — Il ne se souvenait pas d'en avoir lui-même reçu jadis une.

Elle lui montra ces lettres. Il n'était pas capable d'en reconnaître l'écriture : il avait si peu lu le chiffon d'autrefois ! Mais il n'ignorait pas que certaines gens ont pour métier de débrouiller certaines énigmes. Il paya donc ce qu'on voulut et sus, trois jours plus tard, à quel point Simone Zibeline de Jarnac et Frédérique Fœrmund, sa complice, poussaient quelquefois l'infamie. Pris de fureur, et n'apercevant pas un homme à qui demander raison, il parla, très haut, et nomma les deux complices, au club, à l'Opéra, ailleurs. Des journaux, mis au courant, parlèrent aussi, clairement...

Alors, un soir, — soir de printemps très orageux, — la comtesse Fœrmund, épouvantée, mit une voilette plus opaque qu'un tchartchaf de l'ancienne Turquie, et s'en vint droit rue de Rohan frapper à l'huis de Charles-Édouard. — Comme souvent,

Charles-Edouard était seul. D'abord il ne bougea, n'attendant nulle visite. Mais comme on frappait de plus belle, et nerveusement, il s'étonna, se leva, marcha sans bruit jusqu'à la porte, écouta... Et voilà qu'au dehors des sanglots éclatèrent. — Ahuri, il ouvrit.

Une femme était là, jeune, élégante, jolie, qu'il ne reconnut pas, dans la pénombre. Cette femme, sans un mot, avança. Il dut reculer. Elle entra de la sorte, et rejeta la porte derrière elle. L'obscurité du corridor les enveloppa, elle et lui.

Dans l'instant, il sentit que sa visiteuse se précipitait à ses genoux, l'étreignait à pleins bras, collant sur lui des lèvres chaudes. Il trébucha, faillit tomber, et, se redressant d'un sursaut, attira brutalement son étrange assaillante jusqu'au salon qu'il venait de quitter pour aller au-devant d'elle. Elle se laissa d'abord faire, comme inerte. Mais dès qu'elle eût vu le divan qui était là, elle reprit tout d'un coup l'offensive, se jeta contre Charles-Edouard, le renversa, tomba sur lui...

Et il s'en suivit ce qu'elle espérait, ce qu'elle était venue chercher...

Ce jour-là n'eut pas de lendemain. Charles-Edouard se souciait médiocrement des femmes promptes à lever leur robe. Madame Fœrmund, qui ne s'était point repentie de sa visite rue de Rohan, la renouvela, et vingt fois plutôt qu'une. Mais, toutes ces fois-là, ce ne fut pas le maître du lieu qui ouvrit la porte : la belle Frédérique se heurta au page Gilles, qui, à peu près poli quoique inexorable à la première attaque, devint, dès la seconde, froidement impertinent, et peu après grossier comme pain d'orge. Le tout sur les ordres précis de Charles-Edouard.

— Qu'elle ne m'ennuie plus ! — avait-il dit.

— Ne vous en faites pas, je me charge de vous débarrasser de ça ! — avait répondu le gamin, familier, mais catégorique.

Et il avait tenu parole.

Madame de Spanheim ignora tout, cette fois, la Fœrmund ayant conservé quelque terreur salutaire des lettres anonymes qu'on jette au vent, et que le vent vous rabat ensuite en pleine figure. Mais Charles-Edouard, quoique sauf de tout embarras, n'en sentit

que plus amèrement sa honte secrète et sa gêne persistante. Il avait maintenant trompé sa maîtresse ; — oui, sa maîtresse naguère tant aimée ! — il l'avait trompée de toutes les façons, — de cœur et d'esprit, avec la mignonne Laurelle ; de corps et de chair, avec cette Fœrmund sans courage ni fierté. — Et ni son cœur, ni son esprit, ni son corps, ni sa chair ne se révoltaient tout de bon contre le fait accompli. — Non. — Certes, il ne pouvait évoquer la douleur déchirante de Stella, se heurtant à Laurelle sur le seuil de la rue de Rohan, sans qu'un remords atroce lui griffât le cœur. Mais ce remords n'était pas un regret. Il ne regrettait pas, il ne pouvait pas regretter d'avoir connu la douceur de cette tendresse fraîche, apaisante à ses fièvres autant qu'une main d'infirmière au front d'un blessé. — Pareillement, le souvenir des violentes caresses de la Fœrmund lui soulevait parfois l'âme de dégoût ; mais l'âme seulement ; et les sens ne se rebellaient pas au voluptueux rappel. Au contraire, au contraire... Et il en vint, un soir d'impitoyable clairvoyance, à rejeter désespérément le dernier mensonge qui l'aidait encore à supporter sa vie présente ; il en vint à s'avouer, durement, qu'il n'aimait plus Stella ; que ce grand amour, juré si sincèrement et si loyalement éternel, était mort, et mort d'un coup. Une amitié seule survivait, une amitié qui ressemblait à une compassion. Et, dans le cœur mystérieusement vidé, aéré, balayé, la place était prête pour un nouvel amour. — Il trembla même en songeant qu'ils ont raison, ceux qui décrètent que l'amour, comme l'esprit, souffle où il veut, et que lui, Charles-Édouard, aurait parfaitement pu s'éprendre, — mais oui ! pourquoi donc pas ? — d'une créature totalement ignoble et infâme, d'une Frédérique Fœrmund, voire d'une Simone Zibeline. — Tout de bon, que fût-il advenu, qui peut supposer ce qui fût advenu si c'eût

été celle-ci, plutôt que celle-là, qui l'eût un jour violé sur le bord de son divan ?

Cœur vide, vacant, — et chair tôt émue...

Il eut peur.

Stella de Spanheim, elle, avait cessé d'avoir peur. En elle une morne détresse s'était insinuée peu à peu, une détresse qui n'avait point de causes à proprement nommer extérieures : ni les vilénies du couple Jarnac-Fœrmund, ni la tragique rencontre de la rue de Rohan n'auraient entamé le diamant pur qu'était cette âme si, dès que l'amour de l'être aimé lui manqua, sa substance même n'avait commencé à se désagréger mystérieusement, du centre à la surface, comme il advient à certaines pierres sans prix, que nul acier jamais ne raye, mais qui, soudain, parce que l'onde d'un lointain coup de foudre a frôlé tel ou tel de leurs atomes, se changent en une pincée de menue poussière grise. Ce travail de prodigieuse destruction, moins prompt pour un être qui vit que pour un cristal de carbone, n'en aboutit pas moins au même néant. Et sous les yeux de Charles-Édouard, qui, sans y rien pouvoir, en souffrait une torture indicible, Stella commençait de perdre, une à une, toutes ses énergies, qui fondaient.

VIII

Et le printemps s'acheva, et l'été vint, et l'été passa.

Il est à peine croyable qu'une toute mince et toute fragile machine vivante, telle qu'une femme, puisse endurer certaines incommensurables souffrances ; et il est à peine moins extraordinaire qu'un homme de cœur, témoin de ces souffrances-là et sentant qu'il en est la cause — involontaire, certes, mais évidente — puisse en quelque sorte les réfléchir sur sa propre substance sensible, et souffrir lui-même, par ricochet, atrocement ; le tout sans que l'un ni l'autre des deux adversaires de ce duel terrible trouve jamais en soi le courage, — ou la lâcheté, — de tout briser soudain, par n'importe quelle fuite éperdue, fût-ce dans la mort !

En l'occurrence, Stella de Spanheim et Charles-Edouard de Thursö connurent, six ou huit mois durant, des sensations que Dante négligea, lorsqu'il inventa son Enfer. — L'un ni l'autre jamais ne lâcha pied, pourtant, six ou huit mois durant. Il fallut, pour les sauver, — les sauver l'un de l'autre, — un hasard. — C'est qu'aimer, — qui donc l'a dit ? — est un verbe actif ou passif, mais rarement réfléchi, et qui, lorsque, par hasard, il le devient, ne le reste jamais longtemps. Or, dès que A, continuant d'aimer B, cesse d'en être aimé, il vaudrait mieux, pour B,

mourir dix fois, et, par conséquent, pour A, cent fois davantage encore.

Le hasard qui survint, immensément bienfaisant dans sa cruauté, fut en apparence le plus banal de tous les hasards.

Ah ! ceci d'abord : depuis son viol par la Fœr-mund, Charles-Edouard, involontairement délié de son vœu de fidélité à son amie, n'osait plus toucher à Stella. Aux étreintes de naguère une chasteté rigoureuse avait succédé, presque sans transition. — Respect. Scrupule. Ou simple propreté physique et morale. Un catholique qui cesse de croire cesse aussi d'approcher la Sainte Table. — Stella, par pudeur et par dignité, semblait ne s'être pas même aperçu d'une réserve dont elle était pourtant déchirée. — Et lui-même, Charles-Edouard, n'était pas sans en souffrir dans un sens presque médical : il avait trente-deux ans, et sa force bouillonnait dans ses reins...

Or, cela, — qu'il fût jeune et qu'il eût besoin d'amour, — beaucoup de femmes commençaient de le remarquer, non sans intérêt : Ida de Sartène et sa fille Elsa, par exemple ; et Charlotte Scévola, et Daïmone Ocean, pour ne citer qu'elles... la Reine Noire même, chuchotaient les audacieux... la mignonne Laurelle aussi, qui sait ?... d'autres...

Or, il advint qu'un soir, — Charles-Edouard ayant eu, l'avant-veille, un flirt d'ailleurs innocent avec je ne sais laquelle des belles amies de la duchesse d'Antin, ladite duchesse, encouragée d'ailleurs par miss Bryan, qui aimait à contempler les intrigues d'autrui, crut devoir réunir, dans un souper intime, non seulement Charles-Edouard et l'amie en cause, mais diverses autres dames, toutes d'ailleurs d'un monde irréprochable. Madame de Spanheim ne pou-

vait pas ne pas être de la fête : qui eût osé commettre cette faute de goût : inviter le comte de Thursö sans inviter la baronne de Spanheim ? Et la princesse Voghera en était aussi... la princesse Voghera, oui : cette patricienne de Venise que madame d'Antin avait dû un jour présenter, hors tout rang protocolaire, à la reine de Bohême, de Moravie et de Lusace, dans le temps que cette souveraine errante, chassée de ses royaumes, arrivait à Paris, où des politiciens butors l'avaient d'abord reçue de leur mieux, c'est-à-dire pis que mal... Et le hasard dont tout à l'heure nous parlions exagéra sa brutalité bienfaisante. — Sans doute, madame d'Antin dut-elle mettre à côté l'un de l'autre madame de Spanheim et M. de Thursö. Mais la règle des préséances exigea que madame Voghera fût aussi à côté de M. de Thursö, dont le sort apparut enviable en l'occurrence : il était de la sorte entre les deux femmes à la fois les plus belles et les plus émouvantes de toute cette assemblée, fort esthétique pourtant...

Les hommes, d'ailleurs, étaient nombreux : il y avait les frères d'Orthez et les frères de Chaumont, et aussi le formidable publiciste Saint Genis Laval avec son déjà dangereux petit ami, Fontenoy, le secrétaire au Quai d'Orsay.

C'est vers lui que Saint Genis Laval se pencha, par-dessus trois convives, pour jeter des paroles cyniques, mais que peu de gens pouvaient tout à fait comprendre :

— Bertrand, mon petit ! ce n'est pas la première fois que, de vous à moi, nous échangeons quelques propos badins sur le compte de cette dame vraiment splendide, — splendide de plus en plus ! — qui est à côté de notre bon ami M. de Thursö...

Bertrand Fontenoy, qui ne regardait jamais, ayant toujours tout vu d'avance, hochait presque impercep-

tiblement la tête, tout en assujettissant son monocle, vers un point diamétralement opposé :

— A côté ? — questionna-t-il. — Il y a deux à côtés, splendides l'un et l'autre...

Moins sûr de ses yeux, ou plus dédaigneux des civilités puériles et honnêtes, Saint-Genis Laval regarda, lui, regarda même assez longuement...

— Eh ! eh ! — dit-il, — vous avez, ma foi ! raison. La splendeur est décidément contagieuse... Eh là ! qui est cette nouvelle belle ?... Je suis tellement myope, vous savez...

Il l'était peut-être. Il disait en tout cas beaucoup qu'il l'était. Paul d'Orthez, plus proche de lui que n'était Fontenoy, susurra le nom que l'autre n'avait garde d'articuler, crainte d'être entendu :

— La princesse Voghera... Fiamma Voghera...

Tout de suite, le vieux marchand de consciences ricana :

— Holà, ho ! merci à vous, j'y suis ! Fiamma Voghera... des Voghera de Venise dont le palais touche à la Casa d'Or... Je ne connais que cela : tout le portrait de sa grand'mère, dont la peinture est à Gênes, au palais Rosso !... Pourquoi riez-vous ? parce qu'une Vénitienne s'est promenée jusque via Balbi, chez les pires ennemis des Doges Adriatiques ? — Vous ne savez pas votre histoire de Venise, mon petit Bertrand ! oui, vous ne la savez pas du tout... et voilà qui est triste pour un diplomate ! il faut que ce soit une vieille bête de journaliste, tel moi-même, qui vous apprenne que les Voghera ont toujours chassé sur toutes terres, sauf les leurs, et, chassé surtout sur les terres de leurs ennemis. — F...tre ! je ne voudrais, pour rien au monde, jurer chez cette chère duchesse... Mais, si j'étais la baronne de Spanheim, j'achèterais du fil barbelé, histoire de clore sérieusement mes plates-bandes !...

— Pourquoi donc ? — demanda naïvement Louis de Chaumont, le poète.

— Pour empêcher la princesse Voghera d'y fourrer son petit pied. Est-il petit, ce sacré pied-là, nom de Dieu ! regardez plutôt !

On se levait de table. Tout le monde regarda, tout le monde vit. Le pied de madame Voghera était certes plus minuscule encore que n'était le pied de madame de Spanheim. Toutefois, quelqu'un parut ne s'en point du tout apercevoir. Et ce quelqu'un fut Charles-Edouard. Pareillement, la princesse vénitienne fut clairement la seule femme de l'assistance qui n'accorda pas un regard à l'ami de madame de Spanheim. Tout le long du souper, ils n'avaient pas l'un l'autre échangé douze paroles. Et quand, à l'instant des cigarettes, la bonne amphitryonne prit à part la princesse qu'elle appelait tendrement et sincèrement sa divine, elle eut beau l'interroger avec ardeur :

— Comment l'aimez-vous ? de vous à moi, sans restriction ? — Vous ne pouvez pas dire qu'il n'est pas un des hommes les plus... les plus...

Elle cherchait en vain l'épithète suffisamment louangeuse. Madame Voghera trouva pour elle, et s'exprima sans restriction :

— Je trouve que ce monsieur est un des hommes les plus fats, les plus impertinents, les plus ennuyeux et les plus fâcheux que j'aie jamais encore eu le regret de rencontrer, au moins chez vous, chère amie, où c'est la première fois que je tombe sur un aussi triste partenaire ! Je suis bien de votre avis, si c'est cela que vous vouliez dire ! N'en parlons surtout plus, je vous en prie...

Or, à vingt pas de là, Charles-Edouard ayant reconduit Stella dans un cercle d'intimes, l'y avait laissée, et fumait un cigare avec quelques amis, dont étaient, outre les frères d'Orthez et les frères de

Chaumont, un Américain, habitué de Paris, Arthur Andrews Poë, et, comme obligatoire, le perspicace et pesant Saint Genis Laval. L'instant d'avant, Arthur Andrews Poë, qui savait penser, quoique Américain, avait demandé, sans bruit, à Bertrand Fontenoy, si mince et si jeune sous ses beaux cheveux légers, couleur de châtaigne :

— Pourquoi diable ce gros homme, qui jure toujours si vulgairement, pénètre-t-il toujours plus profond et plus juste que personne au plus secret des choses et des hommes ?... je dis bien, je répète, plus profond et plus juste même qu'aucun des réels gentlemen que nous sommes, vous et moi ? Cela est blessant.

— C'est parce que ce gros homme — avait répondu, flegmatique, Fontenoy, — c'est parce que ce gros homme est à la fois plus Américain et plus Français que nous ne sommes, vous et moi.

— *Pshaw !* — protesta brusquement le Yankee : — plus Américain que moi, qui suis de Boston, avec du sang de la *Mayflower* ? plus Français que vous, monsieur Fontenoy ?...

— Oui bien ! — affirma l'autre sérieux : — plus Français, quoique son père se soit réellement appelé Goldschmitt ; et plus Américain, quoique sa mère soit Basque, et Basque de Pampelune ! — Et je vais vous l'expliquer, cher Mr. Poë... votre Amérique en est d'ailleurs le plus glorieux exemple : la patrie ne s'empporte pas à la semelle des souliers ; elle s'acquiert en foulant les terres vierges, les terres labourées, les asphaltes et les pavés de bois ; elle s'acquiert en buvant l'eau et en respirant l'air d'un climat précis et fort. Voilà tout... Notre Taine a fort bien dit toutes ces choses jadis...

Dans le même instant, feignant — ou ne feignant pas, qui sait ! — le plus vif intérêt pour chacune

des paroles de son interviewé, Saint Genis Laval interpellait M. de Thursö sur le sujet en apparence le plus quelconque :

— Savez-vous, heureux mortel, que vous étiez tout à l'heure près de la plus jolie femme de Paris ?... Au fait, naturellement, vous le savez ! vous avez des yeux pour voir. Mais quel éblouissement, cette Voghera !... En voilà une qui n'a pas besoin de grimacer des sourcils, soit à droite, soit à gauche, pour darder ses regards couleur d'émeraude en plein cœur de quiconque s'ose risquer à sa portée !... Je vous demande pardon, je suis un fort vieil homme et mal propre à dissimuler ses admirations...

— Oh ! cher monsieur, je n'y suis pas plus habile que vous, non plus qu'à voiler mes antipathies... Ainsi donc, excusez-moi... mais la dame dont vous parlez m'a plutôt fait l'effet, à moi, d'être tout ensemble la plus insupportable des pédantes et la plus maussade des convives qui se contentent, à table, de boire, de manger, et de se taire.

Il n'y avait, du coup, pas à souffler. Saint Genis Laval ne souffla pas. Et Charles-Edouard s'en alla, fort dédaigneux. Tout de même un peu plus tard, s'étant, par un mouvement de haute tactique, à la fois tournant et masqué, rapproché du trop perspicace, mais trop indiscret marchand de consciences, Bertrand Fontenoy osa le plaisanter sur sa malencontreuse intervention auprès de Charles-Edouard : « Evidemment, tout le monde s'était rendu compte des pourquoi et des comment ; — ce nonobstant l'infortuné Saint Genis Laval, la chose ne se discutait pas, venait d'écoper... »

Le tout fut dit bien gentiment ; avec quelque ironie discrète, et du meilleur aloi...

Saint Genis Laval, tout de même, prit la chose du haut d'un mystérieux sourire. Bien entendu il ne se

fâcha pas : il était de ces gens qui savent ne se fâcher jamais. Les seuls imbéciles se fâchent. Mais, ayant bu tout un grand verre à bière plein de champagne très sec, à toutes petites gorgées, il considéra le pauvre Fontenoy avec une compassion sans bornes :

— Et moi qui vous prenais pour quelqu'un d'intelligent ! — déclara-t-il ensuite, après avoir lugubrement hoché la tête...

Il se reprit soi-même, un moment plus tard :

— Pour quelqu'un d'intelligent, non ! n'exagérons pas !... l'exagération est l'ennemi du vrai, c'est le *Robinson Suisse* qui l'a dit... et il a eu raison, le *Robinson Suisse* !... Non, je ne vous prenais pas pour quelqu'un d'intelligent ; mais je vous prenais pour quelqu'un qui, quelquefois, ne confond pas le noir avec le blanc, ni l'excrément avec le jasmin...

— Pardon... — essaya de protester Bertrand Fontenoy, d'autant mieux piqué qu'on souriait alentour : — mais il me semble...

— Il me semble à moi, — coupa Saint Genis Laval, — que vous n'avez rien compris à tout ce qui s'est passé ce soir. Les mots n'existent jamais, mon petit. L'accent seul dont on les prononce existe quelquefois ; et les regards dont on les accompagne font le reste. — Voilà. — Cela dit, je ne puis vous cacher qu'il m'est pénible de découvrir votre vraie valeur : vous êtes quelqu'un qui ne sait ni voir ni écouter.

— Alors ? — questionna Bertrand Fontenoy, de ce coup vexé.

— Alors, — traîna lentement Saint Genis Laval, — M. de Thursø avait deux voisines à table, ce soir...

— M. de La Palisse aussi, toutes les fois qu'il ôta dans le monde ! — riposta Fontenoy, ravi d'avoir un jour où pousser sa botte.

— Oui... — traîna, de plus en plus lentement, Saint Genis Laval : — mais les deux voisines de M. de La

Palisse ne s'appelaient pas madame de Spanheim et madame Voghera. — Au fait, blanc-bec que vous êtes, avez-vous été par hasard témoin d'un duel... j'entends d'un duel sérieux ?...

— Oui. Quatre fois.

— Combien de morts ?

— Aucun, heureusement.

— Bon. Alors, c'est comme si vous n'aviez pas été témoin. C'est à recommencer. Et ce soir, peut-être... Chut !...

Lui-même, qui venait de commander le silence, se tut, brusquement...

C'est que M. de Thursö, après s'être éloigné, avait, dans un salon voisin, retrouvé la princesse Voghera. Quelques répliques s'étaient échangées entre eux, répliques brèves, et, nul doute là-dessus, discourtoises : la dame avait rougi, le comte avait mâché ses lèvres. Or, dans l'instant qu'ils se séparaient, assez rudement, madame de Spanheim était survenue, et le comte de Thursö avait pris le bras de madame de Spanheim... Tout cela n'avait pas duré la moitié d'une minute. Et il apparaissait bien que le duel, si duel il y avait eu, s'était terminé au désavantage de madame Voghera. Toutefois madame de Spanheim, au bras de M. de Thursö, montrait de tels yeux dans un tel visage que, d'instinct, tous ceux qui étaient là se turent, bâillonnés.

Plus tard, beaucoup plus tard, Saint Genis Laval « expliquant le coup », précisa :

— Une seule chose au monde est plus atroce que le regard éteint d'un aveugle : c'est le regard, pas encore éteint, d'un homme dont la rétine se décolle et qui aperçoit la lumière de Dieu pour la dernière fois...

IX

L'homme se mesure à ce qu'il admire.

V. DE L'É.-A.

Or, ce fut trois jours après le souper de madame d'Antin que Charles-Édouard, s'éveillant au matin chez lui, — et non pas rue de Rohan, mais dans sa vraie maison, la régulière, l'officielle, celle qui touchait au Bois, — s'éveillant, par surcroît, de triste humeur... rien n'est plus sombre qu'un amant qui flaire la mort de son amour... Charles-Édouard, donc, s'étonna fort : son valet, lui tendant le plateau du premier courrier, avait mis sur le tas une longue enveloppe bleu foncé, dont Charles-Édouard connaissait la couleur. La haute écriture, résolue quoique nerveuse, de madame de Spanheim avait libellé l'adresse.

— Tiens ? — fit Thursō, parlant tout haut, malgré soi : une inquiétude obscure l'avait pris au ventre...

Stella de Spanheim écrivait peu. Une lettre d'elle, — un pneumatique surtout, — c'en était un, — pouvait signifier des choses. Toutefois, quand Charles-Édouard eut déchiré l'enveloppe, il sourit, puis, après avoir lu, respira tout à fait large. Il n'y avait, sur la lettre, que ceci :

« Mon tant aimé, notre vieil ami si cher, monsieur de L'Isle Rhodes, s'est mis en tête de nous avoir à dîner, vous et moi, ce soir même ; oui, vous et moi, et rien que nous. Ce sera pour huit heures, au restaurant Lalcade. J'ai dit oui, sans vous consulter, sûre que vous jetterez n'importe quoi n'importe où, plutôt que de faire une peine à L'Isle Rhodes, et de refuser ma petite prière : j'ai envie de ce dîner à trois... Alors téléphonez vite à lui et à moi... L'Isle Rhodes ne sort jamais qu'en habit, vous savez... Je mettrai donc une gentille robe.

» A toi, à toi, à toi... »

Le nom dont le petit bleu était signé n'appartenait qu'à Stella, qui ne l'avait inventé que pour Charles-Edouard, à moins que ce fût Charles-Edouard qui l'eût inventé pour Stella et pour elle seule. — N'importe comment, ce nom-là ne regarde personne, et l'auteur lui-même, s'il l'a su, l'a oublié. Car, en ce bas-monde, tout chacun a le droit de tout perpétrer, — à ses risques et périls, — hors un sacrilège.

Charles-Edouard téléphona, non sans quelques difficultés. Chacun sait qu'en France la République s'entête à ne pas boucler ses budgets, afin de bouleverser ses téléphones, au lieu de laisser qui de droit bien gérer lesdits téléphones, ce qui permettrait de boucler glorieusement les dits budgets. — On est bête ou on ne l'est pas. — Et, trois quarts d'heure durant, Charles-Edouard regretta furieusement de s'être quatre ans battu pour la France, lui qui, homme sans patrie, aurait aussi bien pu se battre pour l'Allemagne, patrie des communications infailibles et promptes. Après quoi, ayant enfin obtenu les deux numéros qu'il demandait, et ayant par sur-

croît entendu, à la faveur d'un croisement de lignes imprévu, un ex-président du Conseil affirmer à un sénateur influent que nul renchérissement de la vie n'était à craindre, non plus qu'aucun affaissement monétaire, ni la moindre guerre coloniale, soit au Maroc, soit en Syrie (on était l'an 1921), il redevint optimiste. — Tant et tant que, huit heures n'ayant pas encore sonné, il poussait la porte pivotante du restaurant Lalcade.

Comme les chasseurs se jetaient sur lui, et le dépouillaient furieusement de son pardessus, de sa canne, de son chapeau, de son cache-col et d'une partie de sa bourse, Charles-Edouard aperçut, tout au fond de la longue salle laquée d'un blanc légèrement signé d'or, — tel, jadis, le cher Café Anglais, tant regretté, — Louis-Christophe de L'Isle Rhodes et madame de Spanheim, qui se faisaient vis-à-vis, et causaient ensemble, avec animation, lui sembla-t-il. De quoi, mon Dieu ?...

Il avança.

D'assez loin, il vit madame de Spanheim se taire, — peut-être un peu brusquement. M. de L'Isle Rhodes se tut aussi, mais plus tard, et tout juste avant de se retourner, assez bruyamment, sur sa chaise. Thursō remarqua qu'il avait commencé de crier son appel fort avant qu'il eût pu voir de ses yeux, son invité ! Mais sans doute Stella l'avait-elle averti. — Tout cela, d'ailleurs, ne se classa dans l'esprit du prince que plus tard, beaucoup plus tard. — Sur l'instant, Charles-Edouard ne songea qu'à ceci : il y avait trente mètres à franchir entre le tambour de la porte et la table choisie par L'Isle Rhodes... Trente mètres, douze tables à droite, douze tables à gauche... Charles-Edouard, le temps d'inspecter ces deux dou-

zaines de groupes attablés, ne songea, selon l'étiquette, qu'à imaginer les saluts qu'il lui faudrait distribuer, ou rendre. — Mais Lalcaide est un vieux restaurant, qui fut jadis au centre du Paris mondain, et qui a cessé de l'être, le Paris mondain et son centre s'étant déplacés, selon la loi planétaire, d'est en ouest. Tant et tant que Charles-Edouard, du tambour de la porte jusqu'au mur du fond, n'aperçut pas un visage de connaissance. Or, il avait cette sûre mémoire des visages et des noms qui est l'héritage rudement acquis de tous ceux qui, de père en fils, ont commandé à des peuples. — Il avança donc, très indifférent aux gens qu'il dépassait, mais s'étonnant tout de même qu'à sa vue, Stella eût interrompu net le discours qu'elle tenait très vivement à L'Isle Rhodes. Le duc lui-même, quand il tendit la main à son hôte, avait l'air gêné et distrait d'un enfant surpris, *flagrante delicto*, à manger des pommes interdites.

Charles-Edouard sourit, salua, baisa la main nue qu'on lui offrait, et songea :

— Que se disaient-ils donc ? et quelle est cette messe basse que j'ai interrompue ?

Il n'en sut rien, et se résigna vite à n'en rien savoir. Il n'était d'ailleurs pas plus tôt assis que L'Isle Rhodes se lança dans d'interminables bavardages. Stella, tant qu'elle pouvait, l'y encourageait. D'abord surpris, puis inquiet, — oh ! très vaguement inquiet ! — Charles-Edouard écoute, répondit, répliqua, riposta, — et mangea : — le dîner était digne de celui qui l'avait ordonné. — Louis-Christophe de L'Isle Rhodes admirait Brillat-Savarin. Et son festin, commencé par un prodigieux consommé de tortue et de queues de bœuf amalgamées, se continua par une première entrée de truites au bleu, puis une seconde entrée d'agneau à la sauce blanche, que suivit un filet au madère, et s'acheva par des cailles aux raisins,

— Un Climens accompagnait les truites, un sérieux Saint-Emilion donna le ton nécessaire à l'agneau ; un grand Médoc rehaussa le filet au madère ; et le plus fier des Clos-Vougeot se chargea de pimenter les cailles. — Après quoi, L'Isle Rhodes respira en général heureux, qui a gagné sa bataille. Charles-Edouard, en effet, ayant fait honneur au dîner, souriait à Stella, et quêtait des yeux et des lèvres son sourire à elle. Par malencontre, Stella ne souriait pas, et regardait vers la terre, comme fit le Christ au temps qu'il dessinait des figures sur le sable en écoutant le plaidoyer de la femme adultère. Alors Charles-Edouard commença de se rendre compte « qu'il y avait quelque chose ». L'Isle Rhodes, malgré la petite joie qu'il avait marquée de son dîner réussi, cachait mal une préoccupation secrète. Et Stella ne répondait guère que par monosyllabes tant aux bavardages entrecoupés du vieux duc qu'aux gentillesses de Charles-Edouard, lequel s'efforçait pourtant d'être d'autant plus attentionné qu'il devinait obscurément que son amie souffrait, et qu'il n'était sans doute pas étranger à cette souffrance dont il souffrait lui-même par ricochet, assez cruellement.

Il songea tout à coup, dans le temps qu'un silence plus lourd que les autres pesait sur la table :

« C'est commode, l'amour !... et, quand je dis l'amour, je pourrais dire la vie !... Nous voilà trois très honnêtes gens... trois cœurs bien nets, et bien nés... Eh bien ! nulle possibilité d'aller chacun son bonhomme de chemin, aussi droit que possible, sans piétiner autrui, et se piétiner par surcroît... »

Une heure plus tard, quand, à force de menues gênes agglomérées les unes aux autres, Stella, L'Isle Rhodes et Charles-Edouard ne résistèrent plus à leur besoin de s'en aller, de chercher ailleurs la solitude,

ou tout au moins quelque atmosphère moins lourde d'électricité latente, un minuscule incident survint encore, qui acheva de mettre en garde celui qui ne comprenait pas.

L'Isle Rhodes, qui se levait après madame de Spanheim, avait proposé, assez précipitamment, un programme qui semblait logique :

— Je parie que vous n'avez pas votre voiture, monsieur de Thursö ?

— Je vous demande pardon, je l'ai.

— Mais vous en avez besoin ?

— Pas le moins du monde, sauf pour vous reconduire...

— Eh bien ! voilà qui est à merveille, et nous acceptons. — Madame de Spanheim, sur ma prière, a renvoyé son chauffeur : je voulais la rapatrier moi-même, en taxi, bourgeoisement... Mais puisque vous avez votre Fortex, prenez-nous tous les deux. Nous mettrons d'abord la baronne chez elle, et puis, si cela ne vous dérange pas trop, vous me déposerez à Boulainvilliers...

Charles-Édouard allait acquiescer quand Stella releva la tête :

— Oh ! — dit-elle, — non ! cher ami, c'est au contraire nous, les jeunes gens, qui allons vous mettre d'abord à votre porte... Et puis M. de Thursö me ramènera avenue d'Iéna. — Sérieusement, ne dites pas non !

Le duc, nez baissé, ne souffla plus. Charles-Édouard l'ayant regardé, d'abord, regarda Stella. Stella, comme ci-devant, ne regardait que la terre.

— Oh ! — songea Charles-Édouard, sur-le-champ : — elle ne veut pas me laisser seul avec lui, même une minute...

*C'était sans doute son intention, car elle se tint entre eux, jusqu'au moment de monter en voiture,

d'abord ; puis jusqu'à ce que le duc en fût descendu, lui premier...

Il n'était pas encore onze heures du soir. Mais, beaucoup plus tôt, Auteuil, Passy, la Muette et l'Étoile même sont souvent des solitudes presque totales. Il bruinaut d'ailleurs, ce soir-là...

Seule à seul, au fond de la limousine, Stella et Charles-Édouard, tandis que le chauffeur remontait la rue Raynouard pour regagner l'avenue d'Iéna par le boulevard Delessert, se turent. Charles-Édouard avait doucement saisi, puis baisé la main de sa maîtresse. Mais cette main, glacée, se laissait faire comme la main d'une femme évanouie — ou pis. — Pris d'une sorte d'angoisse, Charles-Édouard hésita, puis, du bout des doigts, remit cette main léthargique où il l'avait prise, sur les genoux qui ne remuaient pas. Et, à travers la soie de la robe, il sentit que ces genoux, comme cette main, étaient froids, de ce froid atroce des cadavres.

Une, deux, trois, quatre, cinq minutes se traînèrent. Par chance, le chauffeur menait vite, au travers du quartier vide et mort. Très tôt, la limousine, accostant le trottoir, stoppa devant la porte de la baronne. Charles-Édouard, d'un effort, secoua sa torpeur, sauta à terre, tendit son bras. Stella descendit, d'un pas singulièrement automatique. Charles-Édouard sonna. La porte tourna sur ses gonds. Et c'était une lourde porte ancienne, de bois et de fer, sans glace.

Muette toujours, Stella la franchit, puis se retourna et regarda Charles-Édouard fixement. A peine songeait-elle à lui tendre la main.

Décontenancé, l'amant soutint pourtant le regard, et murmura :

— Demain, je vous verrai ?...

Les yeux d'or brun cillèrent, tandis que la tête grave s'inclinait un peu, très peu. Les deux sourcils remontèrent légèrement, dessinant plus net leurs accents circonflexes. Et le sourcil gauche se haussa d'une ligne au-dessus du sourcil droit. Saint Genis Laval, s'il eût été là, aurait à coup sûr pensé que jamais rien n'avait existé de plus poignant, de plus tragique, de plus sacrifié que ce visage.

Soudain, la lourde porte, vivement repoussée, battit en coup de canon. Madame de Spanheim avait disparu.

Dix secondes, Charles-Édouard, incertain, demeura face au vantail opaque, clos. Il attendait, — sans imaginer quoi. — Il crut même entendre un bruit imperceptible qui sourdait du dedans. Mais sans doute s'était-il trompé : le bruit, si bruit il y avait eu, ne recommença pas.

Lentement, Charles-Édouard s'en revint à sa voiture. Sous la bruine, les trottoirs et le pavé de l'avenue reflétaient les réverbères. Et le grand décor luxueux s'allongeait à droite et à gauche, triste et froid, triste infiniment...

— « Demain, je vous verrai ?... »

En manière de réponse, elle avait seulement baissé la tête, un peu, très peu. Il avait cru comprendre qu'elle disait oui...

Mais, ce lendemain-là, il n'alla pas très tôt chez elle. Et il ne téléphona pas. Car il ne l'aimait réellement plus. Tout de même il ne pouvait supporter cette idée : qu'elle souffrît, et qu'elle souffrît par lui. Il sortit vers cinq heures, et s'en fut droit avenue d'Iéna, à pied.

La porte franchie, une appréhension mystérieuse le paralysa brusquement. Au lieu de monter, à son habitude, sans mot dire, il appela le concierge, qui accourut :

— Madame la baronne de Spanheim n'est pas là ?...

(Il semblait d'avance pressentir la réponse.)

— Non, monsieur le comte. Madame la baronne est partie dès ce matin.

Il avait deviné. Il chancela tout de même :

— Partie ?... pour où ?...

— Madame la baronne n'a pas dit pour où.

— Mais... le courrier ?...

— Le courrier ne suivra pas. Madame la baronne a dit qu'elle enverrait ses ordres plus tard.

Les réponses se suivaient coup sur coup, promptes et perçantes comme des balles.

— C'est le chauffeur de madame la baronne qui l'a emmenée ?

— Non, monsieur le comte : madame la baronne avait congédié le chauffeur dès hier. Madame la baronne m'a envoyé lui chercher un taxi.

— Et ?...

Charles-Édouard n'acheva pas ; c'était trop dur de pousser jusqu'au bout l'enquête.... Mais le concierge, enchanté d'une telle occasion de bavardage, vida tout son sac :

— Et c'est comme je vous dis, monsieur le comte !... je ne sais même pas où le taxi a été, parce que madame la baronne, qui n'emportait qu'un petit sac à main, m'a seulement dit : « Faites d'abord toucher chez Vuitton, aux Champs-Élysées... » madame la baronne avait probablement une valise ou une mallette là-bas...

Charles-Édouard prit dans son portefeuille un billet, au hasard, et le tendit à l'homme, qui salua jusqu'à terre. Le billet était gros. Charles-Édouard l'ignora toujours, et, pareillement, ignora le salut profond qu'on lui rendait : ses yeux, comme éblouis, ne voyaient plus. Il s'en alla, d'un pas aveugle, et ne sachant plus vers quoi...

Elle était partie...

Partie ? — Pour où ? — Pour ailleurs ? — Pour nulle part ? — Alors ? — Il ne la reverrait plus ? Jamais plus ?...

Certes, il ne l'aimait plus — d'amour. — Mais il

continuait de l'aimer d'amitié, d'amitié très tendre ; et leurs deux cœurs étaient toujours si près l'un de l'autre que le sien, à lui, ne pouvait pas ne pas saigner de chaque déchirure dont saignait le sien, à elle. — Ensuite il l'avait aimée d'amour ; il l'avait éperdument aimée ; et cet amour, à peine défunt, ressuscitait au coup de baguette magique de la douleur, comme ressuscita Lazare à l'ordre du Christ. — Oui : dans cet instant que leur liaison, tant et tant relâchée peu à peu, achevait de se rompre, comme s'écroule un homme très blessé qu'un coup de poignard achève, mille chers souvenirs brûlants surgissaient du passé, pour heurter tout d'un coup et son cœur et sa chair. Cela fit autour de lui comme un tourbillon d'images entremêlées, les unes de miel et les autres de feu. Alors, tandis qu'il s'en allait par l'avenue, lentement et lourdement, il sentit tous ses viscères fondre et se dissoudre en lui, comme il arrive quand on est près de perdre connaissance. Il s'arrêta alors, s'étaya d'un bras à un arbre, et, une voiture passant, il l'arrêta et y monta.

— C'est pour aller où ? — questionna le chauffeur, surpris et peut-être inquiet du silence farouche de ce client qui semblait regarder dans l'invisible.

— Gare de Lyon !

L'auto démarra, gagna l'Alma, passa l'eau, — le chauffeur étant par hasard de ceux qui comprennent qu'on arrive plus vite au boulevard Diderot par la rive gauche que par la rive droite de la Seine. — Ce ne fut qu'une fois le quai d'Orsây parcouru tout entier que, passant une main sur son front, Charles-Édouard s'interrogea soudain soi-même :

— Gare de Lyon ? j'ai dit gare de Lyon ? pourquoi faire ?

Il ne le sut qu'après y être arrivé : quand, le taxi l'attendant près du quai des départs, il se vit, — comme on verrait un autre homme, — monter droit à la salle des guichets, s'informer des rapides du soir déjà partis ou près de partir. — Et il s'étonna, avec une brusque rougeur au front, de s'entendre demander à un employé, auquel il glissait, de la main à la main, une trop grosse liasse de coupures bleues :

— Vous n'avez pas remarqué une dame... très belle, blonde... qui vous aurait demandé quelque chose pour l'un des grands trains du soir, à partir du luxe de 17 h. 10, ou même de 15 h. 50 ?... par exemple une première à destination de Rome, ou de Milan, ou de Marseille, ou de Venise ?...

L'employé hésita :

— Je ne suis pas sûr, — dit-il, — et je ne voudrais pas tromper monsieur... J'ai donné plusieurs premières pour Marseille, et deux pour Milan, et une pour Rome... Mais une dame très belle, blonde ?... heu ... je ne me souviens pas trop bien...

Dans l'instant Charles-Édouard se souvint qu'on ne paye pas des subalternes pour en obtenir des renseignements. Déjà rouge, il sentit qu'il devenait pourpre, et s'enfuit.

L'heure d'après le vit, le long des voies ferrées, il regarda longuement s'en aller coup sur coup le luxe 3, qui part à 19 h. 30 ; le luxe 41, qui part à 19 h. 40 ; le rapide 5, qui part à 19 h. 50 ; le rapide 21, qui part à 20 h. ; le luxe 33, qui part à 20 h. 35 ; le rapide 17, qui part à 20 h. 45 ; le rapide 661, qui part à 20 h. 55... et encore, plus tard, les trois rapides de 21 h. 20, de 21 h. 30 et de 21 h. 40... Ce n'est qu'à cette heure-là, et quand les feux rouges de ce dernier train eurent fondu dans le brouillard, qu'il se rappela, — le seul rapide de Modane restait

encore ! — qu'il est à Paris d'autres gares que la gare de Lyon.

Stella était partie. — Et partie par un train, — ou un avion, — nul doute. Mais par où, et pour où ? — pour la Bohême ? ou l'Angleterre, ou l'Allemagne, ou l'Espagne ? — par l'Est, ou le Nord, ou Orsay ? — Charles-Édouard y songea. — Rien n'avait guidé sa poursuite, ni raisons, ni traces. — Rien. — Un instinct seul l'avait poussé vers cette gare-ci, où il s'attardait encore. — Un instinct...

Il sut plus tard que cet instinct ne l'avait pas trompé. Il avait été vraiment sur la vraie piste. — Mais trop tard.

Charles-Édouard, à pas lourds, s'en retourna vers le quai des départs. Rare fortune, son taxi l'y attendait encore. Et le chauffeur, du plus loin qu'il aperçut son client revenant, se crut en droit de vociférer :

— Bon sang ! si j'aurais su que vous étiez pour me faire poirauter trois heures de file, tu parles si j'aurais mieux préféré vous faire même cadeau de cette sale course !...

Charles-Édouard, qui regardait sans voir, écouta et n'entendit pas. D'un geste très las, il avait ouvert la portière. Il monta en murmurant, d'une voix plus lourde que le plomb :

— Retournez...

— Où ça, retourner ?

L'homme si furieux qu'il fût, parlait déjà moins fort. Il s'efforçait tout de même à regimber encore. Mais Charles-Édouard, qui avait entendu, cette fois, sinon compris, commanda bref :

— Le même chemin, à rebours.

Il n'avait pas élevé la voix. Mais ses yeux, impérieux, soudain, lançaient de quoi faire peur. Le chauffeur ouvrit la bouche, hésita, se tut, obéit.

Et le taxi, retournant, refit la route de l'aller, par le boulevard Diderot, le pont Morland, le quai Henri IV, le pont Sully...

LÀ, comme on dépassait le monument à Barye, l'air froid du fleuve frappa Charles-Edouard au visage. Il était jusqu'alors resté au plus profond d'un coin de la voiture, prostré, tête et bras ballants, tel un suicidé. La Seine et la brise nocturne secouèrent sa morne stupeur. Il regarda. En amont ce n'était que la nuit. A peine devinaient-on, très loin, par delà l'épaisseur ouatée de la bruine et de la brume, les quinquets incertains du pont d'Austerlitz. Une rame de métropolitain passait par-dessus, aérienne, et qu'on entendait mieux qu'on ne l'apercevait. Mais en aval, des réverbères sans nombre s'enchevêtraient, plus proches : ceux de l'île Saint-Louis, ceux de la Cité, ceux du quai de Béthune, ceux du quai d'Orléans, ceux du pont de la Tournelle, — rouges et verts comme des feux de vaisseau, — ceux du pont de l'Archevêché, ceux du quai Montebello... Et, derrière cette illumination, Notre-Dame de Paris haussait les prodigieux fantômes de sa flèche et de ses tours, très noirs et d'autant mieux visibles sur le ciel où s'élargissaient le halo blanc du Parvis et le halo pourpre des Halles. — Tant, tant et tant de vie formidable jaillissait de ce décor sans égal au monde que Charles-Edouard, étonné, arrêta tout d'un coup le taxi, près d'embouquer le boulevard Saint-Germain, mit pied à terre, et s'en fut s'accouder au parapet du pont, — sans que le chauffeur osât, cette fois, protester d'une syllabe.

Sous l'arche l'eau coulait, opaque et secrète. Charles-Edouard, sitôt ses yeux accoutumés, distingua toutes les vagues, tous les remous, et davantage : le mouvement lent et sourd de cette masse sans forme qui glissait d'amont en aval, irrésistiblement, comme

glisse la vie. Une balaine froide et fétide montait de cette eau plus verte qu'un cadavre. Et Charles-Edouard comprit alors l'implacable leçon : — La vie aussi coule, irrésistible, opaque, secrète, et traîne les corps des vaincus, des corps sans nombre. Et les vivants peuvent pleurer, mais tous doivent passer outre, et continuer à vivre... C'est la règle du jeu...

— Allez ! — commanda M. de Thursø.

Il venait de remonter en voiture. Le chauffeur, décidément maté, repartit, et n'osa qu'après une minute demander :

— Il faut que je ramène monsieur avenue d'Iéna?... Mais à quel numéro ?...

Charles-Edouard, entendant d'abord ces seuls mots : « avenue d'Iéna », tressaillit profondément... Une fois de plus, la centième peut-être depuis quatre heures, et la plus horrible à coup sûr, il revit Stella tout entière, de ses chers beaux cheveux à ses chers petits pieds... Et il revit toute la radieuse et déchirante tragédie de leurs amours, à elle et à lui, du premier jour, dans l'hôpital de Compiègne, au dernier jour : hier...

Mais il fallait, il fallait évidemment, impérieusement, continuer à vivre. — Stella, elle-même, ne continuait-elle pas, évidemment, impérieusement, — dans ce train mystérieux qu'il n'avait pas trouvé, et où elle s'en allait cependant, Dieu sait vers quelles destinées inconnues ?

Alors Charles-Edouard, refoulant rudement les larmes qui avaient failli déborder de ses yeux, changea l'ordre :

— Non ! pas avenue d'Iéna : rue de Rohan... ou plutôt, tenez ! au café de la Régence...

Fréquentes fois, rentrant rue de Rohan, pour y dormir seul et sans autre présence que son petit page

Gilles, Charles-Édouard, qui aimait à regarder Paris, n'importe l'heure, comme seuls l'aiment ceux qui n'y ont pas vécu tout enfants, s'était assis d'abord une heure à la terrasse du vieux café si mélancolique en sa célébrité vieillotte. Renouer l'habitude ancienne en contemplant l'agitation actuelle, — quoi de mieux ?

Il s'assit donc, après avoir enfin libéré le chauffeur, en le réglant, — certes, le plus largement du monde, mais non pas, comme il avait constamment fait, toute la soirée durant, jusqu'à cette heure, en lui tendant une poignée de billets, sans les regarder...

Il s'assit donc, demanda une glace et le dernier journal paru. Après quoi, ne mangeant ni ne lisant, il donna un coup d'œil au Théâtre Français, rougeoiant par toutes ses fenêtres : onze heures n'avaient pas encore sonné...

A ce moment, sous les arcades de la vénérable bâtisse, une foule apparut, qui sortait par toutes les portes.

— L'entr'acte, — prononça Charles-Édouard, sans d'ailleurs y songer. Et sa propre voix l'éveilla ; car il glissait de nouveau dans une torpeur.

Mais, l'instant d'après, une autre voix, mieux timbrée que la sienne, répéta, fort près de lui :

— L'entr'acte, oui !... Bonsoir, monsieur de Thureö ! Je suis précisément dans cette salle, là-bas, et je viens ici parce que j'ai très soif... Avez-vous une place à votre table ?... J'ai une envie folle d'une glace comme la vôtre... oui, comme cette glace à laquelle vous ne goûtez même pas...

La princesse Voghera, sa zibeline cachant à peine des épaules très nues, s'asseyait en face de Charles-Édouard.

A présent, elle dégustait à vifs coups de langue

la glace que M. de Thursö courtoisement, lui avait présentée.

— Je vous en prie, — disait-elle, — excusez-moi ! c'est beaucoup d'audace de ma part... Mais nous nous sommes dit, l'autre soir, chez madame d'Antin, un tas de choses bien désagréables... Et je ne voudrais pas que nous en restassions là... (il faut dire restassions ?... je ne sais pas, je suis tellement ignorante !...) A coup sûr nous ne sommes conciliants ni vous, ni moi ! Mais cela crée déjà une sympathie entre nous... Si bien que, tout à l'heure, comme je sortais de ce sépulcre...

— Le Théâtre Français ?...

— Oui. — Figurez-vous que, ce soir, le Théâtre Français joue une très belle pièce de Racine, une de celles qu'on joue rarement, personne ne sait pourquoi... et c'est M. X... qui figure le principal personnage. Mon voisin m'a demandé : « Madame, croyez-vous que M. X... déteste Racine ? » Je lui ai répondu : Monsieur, je ne le crois pas. Mais il est telles amours plus funestes qu'aucunes haines ! — Quel théâtre, monsieur de Thursö, que ce théâtre-là ! On y répétisse les plus larges chefs-d'œuvre ! — Au fait, je vous demande pardon : vous n'écoutez pas une syllabe de mes histoires, et vous avez l'air d'un amant que sa maîtresse vient de délaisser... Si oui, pardon ! je dois vous assommer de mon bavardage...

Fouetté au vif, Charles-Edouard s'était redressé :

— Madame, je suis l'homme le plus distrait... Excusez-moi donc, et prouvez-moi que vous ne m'en voulez point : vous n'allez pas retourner dans votre sinistre salle, j'espère ?... Alors, il serait tellement plus sage de souper avec moi, ne fût-ce que pour vous bien assurer que nulle maîtresse ne m'a récemment laissé pour compte !... Car, s'il n'en était pas ainsi, mon invitation serait un tragique sacrilège...

Curieuse, la princesse Voghera regarda le comte de Thursö.

— Un tragique sacrilège ?... je ne sais pas trop !... vous êtes un personnage si mystérieux !... N'importe, j'accepte... Nous souperons, monsieur ! — Mais pas aujourd'hui.

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Parce que, d'abord, il faut que vous y songiez. — Ce n'est pas tout à fait rien, même pour vous, que de souper avec moi. — Ensuite parce qu'aujourd'hui le Théâtre Français me possède. Je veux voir jusqu'où M. X..., idole du gros public, osera pousser les erreurs dramatiques.

— Mais vous me promettez que la partie n'est que remise ?

— Quelle partie ?... Ah ! notre souper ? — Certes ! — Quand vous voudrez, où vous voudrez, comme vous voudrez !

— Voyons ?... Demain, sans cérémonie, chez moi ?

— Demain ? vous êtes impatient ! — Enfin, soit !

— Je vous promets...

— Ne me promettez rien !... sauf de m'expliquer certaines de vos paroles... oui, certaines de ces dures paroles que vous m'avez dites chez madame d'Antin, l'autre soir... Où est-ce, au fait, chez vous ?...

Charles-Édouard ouvrait déjà la bouche pour dire : « J'habite à toucher l'Arc de Triomphe... » quand un démon mystérieux, tel le démon de Socrate, s'empara de son âme, et lui dicta :

— J'habite ici même, rue de Rohan...

XI

Une heure plus tard, chez lui, — rue de Rohan, — Charles-Édouard s'indigna tout à coup, avec la plus furieuse véhémence, d'oublier la fuite secrète et tragique de madame de Spanheim, pour ne plus songer, obstinément, qu'à la visite attendue de madame de Voghera...

LIVRE TROISIÈME

FUREURS

C'est Vénus tout entière...

RACINE.

I

— Ainsi donc, — murmura Fiamma Voghera, tout son corps au creux du divan, et le poids de sa tête dans sa main sur son coude, — ainsi donc, vous n'avez aucune nouvelle de madame de Spanheim ?

Pensif, Charles-Edouard, allongé sur le même divan, face à face avec sa visiteuse, et le plateau à xérés entre eux, répliqua :

— Directement, non.

— Directement ? — répéta la princesse, curieuse.

Tout son corps ondulait, des cheveux aux orteils, chaque fois qu'une émotion la parcourait.

— Directement, — redit M. de Thursö, qui ne regardait pas sa belle voisine. — C'est-à-dire que madame de Spanheim ne m'a point écrit ni rien fait dire. Mais, indirectement, je sais...

* — Vous savez ?...

La princesse Voghera regardait son hôte, intensément.

— Je sais que mon instinct ne m'avait pas trompé. Madame de Spanheim est partie par la gare de Lyon, comme je l'avais pressenti, contre toute vraisemblance. Il y a plus de choses, en ce monde... Vous avez lu Shakespeare !... Je sais aussi que, de Marseille, madame de Spanheim a gagné Naples, par

mer. Et je ne sais que cela... C'est-à-dire que j'ignore si madame de Spanheim voyage en Italie, ou en Orient, ou ailleurs, ou si elle a déjà regagné sa Bohême. Il ne m'importe d'ailleurs pas, dès l'instant que certaines choses ne sont plus à redouter. Et vous m'obligerez, madame, en ne me parlant plus de madame de Spanheim.

Lentement, la princesse Voghera, qui était souple, se retourna toute, et s'accouda sur l'autre coude. Elle avait écouté avec une sorte de passion :

— Tout à l'heure, — dit-elle, — je ne vous en parlerai plus. Plus jamais, je m'y engage. Mais, en ce moment, voulez-vous me permettre encore une ou deux questions ? Si je vous ai bien compris, vous avez eu d'abord le plus violent chagrin, quand madame de Spanheim vous a quitté ?

— Le plus violent chagrin, oui. Eût-on vécu toute une vie, jusqu'au dernier jour de cette vie-là, inclusivement, on ne meurt jamais sans un regret qui vous déchire.

— Ah ? vous aviez donc vécu toute la vie que vous dites ? Je veux dire : vous aviez goûté un véritable, un puissant amour, jusqu'à sa dernière émotion ?

— Oui.

— Et maintenant ?

— Maintenant ?

— Oui : maintenant, continuez-vous d'être mort, ou commencez-vous de ressusciter ?

Elle le regardait en face et de près. Et, dans ce regard, il n'y avait ni provocation, ni timidité.

Il songea, puis, nettement, osa répondre :

— Je commence de ressusciter.

— Vous êtes sûr ? — Dites pourquoi ?

— Parce qu'une nouvelle obsession...

Elle le regardait toujours. Mais lui ne la regardait pas. Ses yeux semblaient fouiller la terre.

Alors la princesse Voghera sourit, — pour elle seule. — Puis, s'étant relevée comme sans effort, — sa vigueur égalait certainement sa souplesse, — elle écarta le plateau à xérès qui la séparait du comte de Thursö et, derechef, — s'allongea sur le divan, face à lui.

— Vous parliez d'une nouvelle obsession ? — reprit-elle enfin, d'une voix différente, plus chaude et plus moite...

Il ne répondit pas. Et le silence s'épaissit entre eux. Face à face parmi les coussins du divan, ils baissaient les yeux l'un et l'autre, s'entre-guettant, mais avec l'indifférence la plus savamment simulée. Tels deux adversaires, près d'engager un duel, — peut-être à mort, — s'épient...

Charles-Édouard se retourna vers le plateau qu'avait écarté Fiamma Voghera. Les verres de Murano, cônes couleur de fumée, luisaient sur leurs tiges diaphanes. A deux reprises, Charles-Édouard les remplit de xérès. A deux reprises les deux verres furent vidés. Fiamma Voghera buvait d'un seul trait, nerveusement, Charles-Édouard buvait, gorgée par gorgée, et semblait à peine mouiller ses lèvres...

Ils attendaient d'ailleurs, elle comme lui, lui comme elle, ce qui allait venir, et ce qu'ils ne prévoyaient pas encore, c'est-à-dire ce qu'ils n'osaient pas prévoir, pas si tôt...

Tout à coup, Charles-Édouard de Thursö, mi-couché, mi-soulevé, étendit sa main droite et saisit l'une des mains des Fiamma Voghera...

Une main qu'on saisit, cela n'est rien, bien sûr ! Tous les jours que Dieu fait, dix mille femmes aban-

donnent leur main à qui veut la saisir, et s'inquiètent fort peu de ce que le saisisseur fera de sa petite proie... Qu'il la touche, qu'il la presse, qu'il la baise, — qu'importe ? Nulle trace, n'est-ce pas !

Et sans doute pour cette péremptoire raison, Fiamma Voghera abandonna très paisiblement sa main, toute sa main, avec ses doigts déliés, ses ongles en amandes rougies, sa paume de satin soyeux et son poignet presque trop mince...

C'est alors qu'arriva ce qui devait arriver, — ce qui était à coup sûr écrit de tout temps sur l'une des Pages du Livre...

Captive de Charles-Édouard, la main de Fiamma Voghera n'avait pas esquissé la plus sommaire défense. Elle se laissait aller comme une main sans volonté. Et, tout de même, rien n'était plus vivant, rien n'était plus ardent, rien ne promettait plus d'émotions, de sensations et de voluptés contagieuses que cette impassible petite chose de chair, d'avance vibrante et frémissante, mais qui s'efforçait à l'impassibilité, dans l'étau lui-même frémissant et vibrant qui se resserrait autour d'elle...

Cependant, d'un geste quasi religieux, Charles-Édouard attirait vers sa bouche la prisonnière même...

Tout près de la baiser, il la considéra de près. Et il faillit oublier le grain laiteux d'une peau sans rivale, et la sensuelle chaleur d'un sang vif dont on voyait le flux et le reflux courir, vermeil ou bleu, dans chaque artère et dans chaque veine, au travers d'un derme trop transparent : c'est que le modelé de cette main toute royale était par trop pur, et d'une perfection par trop radieuse ! Charles-Édouard, dans le temps d'un éclair, revit toutes les mains qu'il avait baisées jadis et naguères, toutes les belles mains

dont il avait, depuis sa prime jeunesse, savouré les contacts chastes ou lascifs... En vérité, cette main-ci, qu'il respirait maintenant, était unique et souveraine. Unique et souverain pareillement, l'arome inconnu qui en émanait. Nul chybre, nul santal nul œillet très poivré ne le rappelait, ni ne l'eût chassé du souvenir de ces narines dilatées qui le respiraient, qui l'aspiraient. — Souriante, indolente et peut-être ironique, la princesse Voghera livrait sa main, son bras, son épaule nus, — et se livrait toute...

Alors, soudain, le baiser s'abattit sur la main captive, en goûta la chair, en parcourut chaque doigt, chaque fibre, puis, franchissant la frontière du poignet, remonta très lentement, très voluptueusement, le long de l'avant-bras immobile et s'attarda plusieurs secondes sur cette autre frontière, plus décisive, — la saignée. — Car, en deçà de ce tendre pli de chair, les baisers ne sont que courtoisie. Et par delà, ils deviennent sensualité... Mais la bouche de Charles-Édouard, tout d'un coup, osa passer la limite irrévocable. Et le baiser, ayant d'abord hésité — hésité vingt pleines secondes, au creux du sillon moite, — monta tout à coup, hardiment, tout autour des molles rondeurs d'un bras parfait jusqu'à l'épaule, et jusqu'à la touffe ambrée qui moussait au-dessous...

• Il n'y a pas très loin de l'épaule aux lèvres.

II

Ce baiser ne finira plus...

PIERRE LOUYS.

Le très grand divan, maintenant, encadrait à peine deux corps nus, violemment enlacés, qui s'enveloppaient l'un l'autre, et se mêlaient, et s'entre-pénétraient. Cependant, des deux bouches, tour à tour confondues ou séparées, voire éloignées, nul cri ne sortait, hors ces mots mystérieux qui depuis beaucoup de milliers d'années se suspendent obstinément aux lèvres des hommes et des femmes en amour...

Tant et tant que très tard, quand les deux corps de Fiamma et de Charles-Edouard, épuisés l'un et l'autre, furent inertes au creux du divan, rien ne succéda, sauf le silence.

Beaucoup, beaucoup d'heures après, dans l'aube couleur de perle, M. de Thursø voulut reconduire jusque chez elle la princesse Voghera. Et cela se fit sans une parole échangée. Alentour, parmi les mar-

ronniers et les paulownias de l'avenue du Bois de Boulogne, déjà couleur de rouille, des oiseaux chantaient comme si ç'eût été le début du printemps au lieu d'être le milieu de l'automne...

Ainsi Charles-Édouard et Fiamma, côte à côte, marchèrent-ils jusqu'à la petite rue où habitait la princesse. Là, comme Fiamma priait Charles-Édouard de ne pas aller plus loin, lui, brusquement, songea tout haut :

— Le prince Voghera, votre mari, est mort ?

— Mais pas du tout ! Le prince Voghera vit fort bien et je prie dévotement tous les dieux connus et inconnus pour que sa vie soit très longue ! Nous sommes séparés l'un de l'autre, très à l'amiable, et voilà tout.

— Auquel cas cela revient au même...

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire que vous êtes maîtresse et souveraine chez vous. Pourquoi ne m'octroyez-vous pas alors l'honneur de vous reconduire jusqu'à votre porte, et même un peu plus avant ?

Lors, la princesse Voghera se mit à rire :

— Jusqu'à ma porte et même un peu plus loin ?... Vous êtes admirable, très cher !... En somme, ce qu'il vous faudrait, c'est faire chez moi votre entrée triomphale ?

— Oh ! ne parlons pas de triomphe...

— Soit !... Mais, triomphe ou non, croyez-vous que vous êtes invisible ? Et croyez-vous que personne au monde n'ait le droit de s'étonner ou de s'irriter, dès l'instant qu'un homme, — et qu'un homme tel que vous, très cher ! — pénètre dans ma maison ? Voyons ! il faut mettre les points sur les i ? — Eh bien ! tout à l'heure, je me suis laissée aller à... dormir... avec vous... Oh ! je vous dis les choses comme elles sont, sans guirlandes !... Mais croyez-vous être

le premier à qui j'aie fait cette grâce ? Je ne vous ai point attendu pour dormir dans toutes les compagnies qui m'ont chanté... Et, pour l'heure, j'ai un amant. Oui : un amant officiel. — Et cet amant ne me déplait pas, et m'est précieux. Je n'ai donc pas l'intention de le quitter pour vous. J'ai même l'intention, mieux, la volonté de ne le quitter pour rien au monde. — Ainsi, monsieur de Thursø, daignez m'excuser, mais nos chemins se séparent ici. Je prends à droite, prenez à gauche. Et bonsoir ! c'est bon matin que je veux dire... voyez, comme dit la chanson : le jour se lève à l'horizon !

Elle prit à droite comme elle avait dit. Et Charles-Édouard, demeuré sur place, muet, sentit se lever, du plus profond de son être, une grande vague de furieuse révolte, inconnue jusqu'à cette heure. Car jamais encore il n'avait été jaloux, lui...

— Au fait, que m'importe ! puisque je ne l'aime pas !

Il marchait à présent entre les pelouses de l'avenue, et s'était arrêté, le temps d'allumer une cigarette. Il en tira trois bouffées, avant de remettre en poche son briquet ; puis, repartant, crut utile de s'affirmer, derechef à soi-même :

— Je ne l'aime pas. Comment l'aimerais-je ?

alentour, Paris s'éveillait peu à peu. Comme souvent, novembre avait pris des airs de mai. C'est-à-dire que le ciel était bleu, d'un beau bleu tout neuf et frais lavé, et que des nuages gentiment effilochés par la brise se trempaient d'or et d'argent sous les premières touches du soleil. Le matin se nuancait de nacre. Un taxi maraudeur passa. Charles-Édouard le dédaigna : il faisait trop bon marcher, par cette fraîcheur matinière. La rosée humectait de diamants chaque feuille d'arbre, et des arcs-en-ciel en jaillissaient. D'un pas vif, un peu nerveux, Charles-Édouard marcha vers l'Arc de Triomphe, porte énorme ouverte pour la Gloire. Foch et Mangin,

auréolés, avaient naguères passé là-dessous. Et l'Ombre de Napoléon devant eux, nul doute...

Il contourna l'Arc, respectueusement : les reptiles seuls bavent sur la trace des héros. Il descendit les Champs-Élysées, marchant vite, pour sagement user le surplus de sa force...

— Je ne l'aime pas du tout, c'est clair !

Il songea tout d'un coup, près du Rond-Point, que les vérités n'ont pas besoin d'être répétées, s'affirmant d'abord et d'emblée...

Par le fait, il l'aimait déjà.

— Un amant ? un amant officiel ?... Voyons, voyons... qui ?...

Et il commença de chercher.

IV

Qui cherche trouve. C'est écrit.

Qui cherche beaucoup trouve même quelquefois trop.

Charles-Édouard, ayant cherché, trouva plus qu'il n'avait espéré, — ou craint.

La princesse Voghera, aux yeux du monde entier, passait pour une femme assez libre et qui n'avait point accoutumé de se refuser aucun de ses caprices. Et, sans doute, de telles réputations sont à Paris très fréquentes, quoique plus ou moins méritées. Le moindre feu fait très souvent une fumée de tous les diables. Mais Charles-Édouard eut tôt fait de constater, bon gré, mal gré, qu'en l'occurrence la fumée, si noire qu'elle fût, n'était rien en comparaison du feu qu'elle cachait.

Autrement dit, Fiamma Voghera, le quittant au bout de l'avenue du Bois, un clair matin de novembre, lui avait affirmé le sourire sur les lèvres qu'elle avait un amant officiel. — Eh bien ! c'était de la modestie... Un amant, rien qu'un amant ? Fiamma Voghera aurait pu multiplier par dix, sans se vanter... Bien

entendu, le présent seul était en cause : en amour, qui se souvient d'hier ?

Au reste, les dix ou quinze noms que Charles-Edouard connut tout de suite, dès le premier embryon d'enquête, étaient des noms irréprochables ; Fiamma Voghera se débauchait, mais ne se galvaudait pas. Telles ces chattes blanches qui courent hardiment les gouttières, elle savait en revenir intacte, nette et le poil peigné, — sans mésalliance. — La brûlure n'en était que plus torturante aux moelles de Charles-Edouard : pas un des dix noms qu'il savait n'était indigne de ce nom de Thursø qu'il avait fait sien ! — Car ces noms-là étaient Chaumont, Orthez, Fontenoy, Arthur Andrews Poø, d'Antin (le Saint-Cyrien, fils de la duchesse)... et d'autres encore, qui valaient ceux-là...

Deux pensées aiguës avaient sillonné la froide fureur de l'amant nouvellement aimé :

D'abord :

— Je vais lui en tuer deux ou trois, pour qu'elle y songe...

Puis :

— Seulement, pour commencer, je voudrais savoir celui dont elle parlait, l'autre matin, quand elle a osé me dire : « J'ai un amant... » Parce que celui-là, naturellement, a droit au premier tour...

Pour connaître les dix noms qu'on lui avait tût prodigués, Charles-Edouard n'avait pas eu besoin de quinze jours. Pour découvrir lequel de ces dix noms était celui qu'il fallait, — le pire enfin, — quinze autres jours furent assez. Et Charles-Edouard sut que c'était décidément Michel de Chaumont, — le géographe, pas le poète, — à qui Fiamma avait songé, parlant de son amant « officiel ». Non qu'en toute vérité Michel de Chaumont fût pour elle beaucoup

plus que Pierre d'Orthaz ou que Bertrand Fontenoy. Mais Michel de Chaumont passait pour un virtuose de l'épée comme du pistolet. Charles-Édouard se rappelait même un duel assez mystérieux entre Michel de Chaumont et le champion de France, Chartel, duel qui n'avait pas été malheureux pour le géographe. Nul doute : les deux hommes s'étaient battus pour leur commune maîtresse... car Maximilien Chartel comptait dans le consortium... Le vainqueur apparaissait donc aux yeux de l'héroïne comme suffisamment redoutable pour qu'on pût s'en faire honneur, d'abord, et protection au besoin.

— Protection ?... c'est à voir !... Je te jure bien, ma chère enfant, que si tu as besoin de protection, ceux sur qui tu compteras pour cet usage en ont plus besoin que toi-même...

Ce soir-là, ayant poussé jusqu'au cercle Hoche, Charles-Édouard tira trente minutes contre les trois plus robustes prévôts et les boutonna tous abondamment. Une rage singulière lui durcissait les muscles et projetait les coups qu'il lançait tels des éclairs. Le maître d'armes prit lui-même une épée, et, sitôt la troisième parade, battit deux appels et se redressa :

— Monsieur le comte a bouffé du tigre, ce soir ! Je ne continue pas : Monsieur le comte m'embrocherait comme une mauviette...

• S'en retournant, Charles-Édouard, dans le vestibule du cercle, croisa deux amis qu'il connaissait d'ailleurs à peine, mais suffisamment pour ce qu'il avait à leur demander :

— Messieurs, — dit-il, — bonsoir !... J'y songe : il est extrêmement possible que, d'ici à deux ou trois jours, j'aie besoin de deux camarades : — pour quelqu'un qui me cherche, et qui, sans nul doute, me trouvera... Puis-je compter sur vous ?... Même si je

suis offensé, j'accepte toujours toutes les conditions imaginables, pourvu qu'elles soient sérieuses...

Les deux survenants n'eurent garde de se dérober à l'appel d'un client qui se dérobaît soi-même si peu ..

Or, tout brave qu'il était, et quelque envie qu'il en eût, M. de Thursö ne se battit pas... c'est-à-dire pas tout de suite. Ce fut même au point que ses témoins, trop tôt prévenus, s'étonnèrent.

Lui ne souffla mot. Mais il eut honte. Encore étouffa-t-il cette honte-là assez vite. Trois semaines en effet n'étaient pas encore écoulées que M. de Thursö serrait déjà couramment la main de Michel de Chaumont, et par-dessus le marché la main de Bertrand Fontenoy, et celle de Pierre d'Orthez, et celle de Maximilien Chartel, voire beaucoup d'autres mains, inquiétantes pour lui... Il alla même plus loin : rencontrant un soir le gentil Saint-Cyrien, fils de madame d'Antin, et, fort probablement sigisbée secret de la princesse Voghera, M. de Thursö fut, avec ce grand gamin, cordial, paternel et, presque imperceptiblement, narquois. Il le pria par surcroît d'user sans réserve de toute l'influence que lui, Thursö, pouvait avoir, et qu'il avait, et qui n'était pas négligeable, tant auprès du général commandant l'École que dans les bureaux de la rue Saint-Dominique...

Étonnant ? — Non : logique. — Au cours des

trois semaines susdites, Fiamma Vogliera avait su prouver à Charles-Édouard, par ces seules secrètes preuves qui comptent entre amant et maîtresse, que plus rien au monde n'existait, pour elle, pour ses yeux de femme et pour son sexe, sauf l'homme qu'il était, lui, Charles-Édouard...

Et c'était vrai.

En dépit de tous les grands hommes qui ont écrit sur l'amour, Ronsard, Racine, Musset, Balzac et Bourget y compris, la physiologie de ce mal mystérieux continue d'être également mystérieuse. — Personne, jamais, n'a dit là-dessus ni ne dira que des sottises. — Et cela se comprend de reste, dès qu'on s'est imprégné de cette vérité première : *qu'aucun homme et qu'aucune femme, jamais, n'aimeront comme aucune autre femme et comme aucun autre homme n'ont aimé précédemment*. Il en est de l'amour comme des visages et comme des feuilles d'arbre : deux identités sont introuvables, cherchât-on du commencement des temps jusqu'à leur fin. Et le terrible jeu sexuel ne comporte point de règle : des exceptions, sans plus.

L'amour de Charles-Édouard pour Fiamma et de Fiamma pour Charles-Édouard était une de ces exceptions. — Point davantage.

Songez-y : — Lui n'avait encore aimé qu'une fois, et d'un amour tellement différent qu'il ne s'en souvenait plus, ou croyait de bonne foi ne plus s'en souvenir... Elle... ne parlons pas d'elle, pour ne pas trop embrouiller le problème : le cœur d'une femme est tellement incompréhensible à tous les hommes et même à toutes les femmes qui ne sont pas cette femme-là !... Bref, tout était nouveau, et tout était sans exemple, pour elle comme pour lui ; surtout

pour lui. Il sut. — oh ! de toute certitude ! — qu'elle l'aimait. Il n'en demanda pas davantage. A tel point que, très longtemps après, quand un jour, exaspérée de plaisir, elle lui cria, comme tous deux dénouaient leur étreinte :

— Sais-tu que je ne t'ai jamais trompé, depuis le premier jour que tu m'as prise ?

Il lui répliqua, d'instinct, et sans même songer que sa réplique était une offense :

— Tout de bon ? Je suis très flatté !... Mais pourquoi as-tu fait cet effort-là, mon amour ?...

Or, il était jaloux comme tous les tigres. Pour dédaigner ainsi la fidélité physique de son amie il fallait donc qu'il fût sûr, ce qui s'appelle sûr, de cette autre fidélité plus terrible qui est la fidélité voluptueuse, laquelle commande à la fidélité sentimentale. — Et il en était sûr. — Alors, jaloux de l'acte ? pourquoi ?...

Ils s'aimaient, elle et lui, Fiamma, Charles-Edouard. — Ils s'aimaient tout de bon, furieusement. — Et, comme juste, sans savoir pourquoi, l'un ni l'autre. — Dès qu'on sait pourquoi l'on aime, c'est qu'on n'aime plus.

Rien de plus différent, rien de plus opposé que ces amants-là. Rien de plus antagoniste. Un homme peut avoir eu cent femmes, ou mille, et demeurer quasi vierge. Une femme qui a connu deux hommes cesse d'être une femme intacte. — Or, lui n'avait pas possédé dix maîtresses, toute sa vie durant ; et Dieu seul aurait pu compter les hommes qu'elle s'était passés, curieuse, voluptueuse et dédaigneuse. Tout de même, dans leur accouplement, c'était elle, sans qu'elle-même sût pourquoi, qui prenait figure de vierge, et lui, plus étrangement encore, qui jouait les roués, experts aux plus fabuleuses débauches. Car, tout de

suite, leur amour, brûlant les étapes, avait couru des tendresses aux luxures, puis des luxures aux bizarreries...

— Aimes-tu ceci ?...

— Et cela ?...

— On pourrait encore...

On avait pu. Après quoi, d'autres frontières franchies, on avait pu bien davantage encore.

Un jour, il avait dit, souriant lui-même d'avance :

— Te souviens-tu de notre première fois ?... J'ai baisé la chair de ton bras, du poignet jusqu'ici, et d'ici jusque-là... puis j'ai pris ta bouche...

Et, souriant comme il souriait, elle avait achevé :

— Après, ce fut très mauvais !... C'est toujours très mauvais, quand on n'est pas habitués l'un à l'autre... Mais peu à peu...

Ce même jour, — c'est-à-dire cette même nuit, — il eut, — lui, Charles-Édouard, — une malencontreuse inspiration : l'arbre du Bien et du Mal pousse très loin ses racines. Ce pourquoi, tout d'un coup, et sans y avoir songé d'avance, l'amant de Fiamma, dans l'instant qu'il tenait encore sa maîtresse entre ses bras, nue à nu, la questionna hors de propos :

— Heureuse ?

— Oui, — dit-elle, sincère.

— Heureuse tout à fait ?

— Oui.

— Plus heureuse que tu ne fus jamais ?

Dix mille femmes sur dix mille et une eussent crié « oui ». Fiamma, créature à peu près unique, parce qu'à peu près incapable de mensonge, se raidit brusquement, pour écarter de sa bouche la bouche qui la pressait.

Et trois secondes passèrent, avant que Charles-Édouard eût répété, d'une voix déjà changée :

— Plus heureuse que tu ne fus jamais ?

— Mon amour, — murmura lentement la princesse Voghera, — vous venez d'avoir tort. Vous avez été gâté par la vie. Toutes les femmes, croyez-m'en, ne sont pas des victimes d'avance sacrifiées, comme... comme celle à qui je pense, et à qui je suppose que vous pensez...

« Plus heureuse que je ne fus jamais, avez-vous dit ? — Que sais-je ? Le passé dormait en moi. Vous venez de le réveiller. Prenez garde, prenez garde !... Le passé est une bête dévorante, dont la proie s'appelle le présent. — Oh ! vous avez eu très tort. Plus tort que je n'avais d'abord cru... Je ne songeais à rien de mal, et voilà que vous me poussez à me souvenir de mille folies. — Certes, vous êtes beau parmi les enfants des hommes, et vous êtes un amant flatteur parmi les plus brillants amants... Vous m'avez, par surcroît, sacrifié la plus noble des rivales... Oui. — Mais savez-vous quelle femme j'étais hier encore, et quelles furent mes rivales, et quels ont été mes amants avant cette petite occurrence : votre arrivée dans ma vie ?

Désenlacés soudain, se faisant face et se tenant tête, ils échangeaient maintenant, toujours nus, mais chastes, telles deux statues affrontées, des regards déjà trop perspicaces, à travers la cuirasse impénétrable de leurs iris et de leurs cristallins, protégeant l'une et l'autre rétine, et l'un et l'autre cerveau.

Tout de même, et malgré ce discord soudain et profond, né entre eux, leurs sens continuaient de parler, et leurs deux odeurs, se pénétrant l'une l'autre sans se mêler, fouettaient leur envie réciproque d'étreinte. Ils se passèrent cette envie-là, fort peu plus tard, et fort goulûment.

Mais le ver, une fois encore, était dans le fruit.

Plus tard, près de s'en retourner, comme elle faisait chaque matin, un peu avant l'aurore, quand elle avait passé la nuit rue de Rohan, — et c'était le cas cinq fois par semaine, — Fiamma Voghera, selon le rite, demanda, peut-être sans y songer :

— Vous m'accompagnez, cher ?

— De tout cœur et comme hommage dû !

Sous la porte, ils échangèrent un baiser brusque. C'était le rite encore. Leurs nuits terminées, ils s'efforçaient, par un bizarre orgueil, de se prouver mutuellement leur détachement prompt, et la maîtrise instantanée qu'ils savaient reprendre sur leur cœur et leur chair. Cette fois pourtant, le brusque baiser fut imperceptiblement prolongé.

Puis ils s'en allèrent, côte à côte, assez songeurs et silencieux...

Au coin de la rue de Castiglione et de la rue Saint-Honoré, un gardien de la paix, accoutumé aux gestes de tous les noctambules du quartier, les reconnut et, cordialement, insista pour qu'ils n'allassent pas plus loin quérir une voiture :

— Le chauffeur Polyte, de Levallois, vient de partir pour Saint-Germain-des-Prés ! Sûr et forcé qu'il sera de retour avant cinq minutes. Vous lui rendrez service en le rapprochant de chez lui. Et d'ici à la rue Royale, vous ne trouveriez pas un tacot.

En fait, le chauffeur Polyte fut de retour presque dans l'instant. Et l'agent l'arrêta d'un bâton péremptoire...

Le quart d'heure d'après, Charles-Édouard offrait la main à Fiamma, pour l'aider à descendre de voiture, devant sa porte. — Depuis plusieurs semaines, madame Voghera tolérait en effet que son amant la

reconduisit plus loin qu'auparavant. Elle habitait à quatre pas de la porte Dauphine, rue Benouville. Et la rue Benouville est un désert, de jour comme de nuit. Toutefois, jamais encore M. de Thursö n'avait obtenu de franchir le seuil du tout-petit hôtel, qu'on lui avait naguère si péremptoirement interdit.

— Fiamma, — prononça M. de Thursö, comme la princesse Voghera mettait une très petite clé dans la serrure de sa grille, — Fiamma, je vous souhaite bon sommeil et bon matin, quoi qu'il arrive.

Elle se retourna tout d'un coup, comme un dueliste tombe en garde :

— Pardon ? je ne comprends pas très bien ?... « Quoi qu'il arrive ? »

— Mon Dieu ! oui... — dit-il, l'air détaché : — parce que vous m'avez dit tout à l'heure des choses que je n'ai pas encore oubliées, que je n'ai même pas l'intention d'oublier tout de suite...

Elle s'était adossée à sa porte encore close. Elle le regardait fixement, incertaine encore du sens réel des mots qu'il laissait tomber, un à un. Elle insista, pour tout à fait deviner :

— Des choses que vous avez l'intention de ne pas oublier ?...

Et c'est alors qu'il mit les points sur les i :

— Sans doute ! — précisa-t-il : — puisque tout à l'heure je vous tenais dans mes bras, que vous n'aviez nullement l'air d'y souffrir mort ou martyr, et que, ce nonobstant, beaucoup de souvenirs, dans la même minute, vous assiégeaient et vous obsédaient... Est-ce bien cela ?

Elle se crut défilée, raillée, peut-être. Elle était brave. Elle attaqua :

— C'est exactement cela, — dit-elle avec hardiesse. — Car j'ignore ce que sont les autres femmes et ce qu'elles sentent. Mais, moi, quand j'aime, c'est

comme si je feuilletais un magnifique album obscène ; et mon partenaire prend successivement à mes yeux tous les visages, tous les gestes et toutes les postures de tous les autres hommes que j'ai connus naguère, et qui ont été mes partenaires, avant lui.

Il pâlit excessivement :

— A merveille, — dit-il. — Et, puisqu'il en est ainsi, un seul mot, le dernier : si demain, MM. d'Orthez, ou Chartel, ou d'Antio, ou de Chaumont, ou Fontenoy, ou Poë, mouraient de mort subite, estimeriez-vous indispensable de prendre le deuil ?

Elle esquissa la plus impassible révérence : cette fois, elle avait compris...

— Cher monsieur et ami, — dit-elle, souriante, — vous-même seriez demain porté en terre que je ne jugerais même pas utile de mettre un ruban de crêpe en votre honneur !

Alors, au plus profond des artères de Charles-Édouard, le vieux sang des Stuarts bouillonna :

— Merci, — dit-il. — C'est assez.

Elle tendait la main. Il s'inclina, mais n'y toucha ni des doigts, ni des lèvres :

— Chère madame et amie, à très bientôt !

Il remontait déjà en voiture, avant même qu'elle eût achevé d'ouvrir sa porte. Mais elle le rappela soudain. Et il se retourna, sans toutefois revenir vers elle.

— Charlie, — murmura-t-elle...

La voix était tellement changée qu'il s'étonna. Il fit même deux pas pour se rapprocher de la grille. Elle répéta :

— Charlie...

Et lui ne dit rien, mais la regarda, intrigué. Alors, elle reprit, d'avance honteuse, comme sont les femme

quand elles découvrent un tréfonds bien mystérieux d'elles-mêmes :

— Charlie... Est-ce tout à fait sérieux ? Vous êtes jaloux... au point d'en vouloir à tous ceux que, jadis ?...

— Oui, — dit-il, sèchement.

— Et vous avez tout de bon décidé de ?...

— Oui.

Elle se tut, hésitant encore. Lui, résolu d'en finir, sourit, salua derechef, et recula d'un pas...

— Non ! — fit-elle, très vite : — une seconde encore... C'est une toute petite prière que j'ai à vous faire...

— Faites,

— Voici... — elle hésitait visiblement : — vous allez donc vous battre avec quelqu'un, ou peut-être avec quelques-uns de ces messieurs que vous venez de nommer ?

Il dit encore :

— Oui.

Elle reprit, comme on supplie :

— Alors... comme je ne me flatte pas d'avoir sur vous l'empire qu'il faudrait pour obtenir que vous ne...

Elle s'embrouillait. Il trancha :

— N'essayez pas. Inutile.

— Soit ! — dit-elle, soudain enhardie. — Mais, alors, souvenez-vous que je suis votre maîtresse, et qu'un galant homme n'a pas le droit de rien refuser à sa maîtresse, sauf l'impossible, et les choses qui touchent à l'honneur !

Il la regarda, les yeux dans les yeux :

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que, si vous croyez devoir donner un coup d'épée, ou de pistolet...

Il interrompit :

— Ou les deux choses ?...

Elle continua, après que ses yeux eussent soudain brillé :

— ... A l'un de ces messieurs... au moins dangereux, par exemple... au petit d'Antin... ou...

Il interrompit encore :

— Ou au plus dangereux... Qui ?...

— Michel de Chaumont, — murmura-t-elle, très vite... — Bref, dans ce cas, j'aimerais beaucoup à voir... Oh ! je ne tiendrais nullement à être vue... Mais, d'une voiture fermée, ou d'une fenêtre, on peut si facilement... Charlie, il ne faut pas me juger trop mal... Évidemment, à vos yeux, je dois apparaître telle une petite bête féroce, une sanguinaire femelle de proie... Mais c'est tellement excitant pour une femme, deux hommes qui cherchent à s'entre-tuer, pour l'avoir, elle, chétive... pour l'avoir exclusivement... D'autant que, je vous ai expliqué : une femme a suffisamment d'imagination pour que jamais aucun homme ne soit tout à fait sûr, fût-elle vierge, de l'obtenir tout à fait à soi seul... Qui donc de vous saura, n'importe quand, saisir tous nos rêves à nous, y compris les plus subtils et les indécents ?...

— Allez, messieurs !

Le duel n'était pas un duel pour rire : quatre balles à vingt pas, et puis l'épée si nul résultat n'était d'abord acquis. Or, c'était précisément le cas. A deux reprises, Charles-Edouard de Thursø avait tiré sur Michel de Chaumont et Michel de Chaumont sur Charles-Edouard de Thursø. Et, quoique tous deux fussent, au Cercle Hoche, réputés bons tireurs, et quoique les pistolets n'eussent pas été chargés à moitié, comme d'usage, il avait bien fallu continuer...

— Allez, messieurs !

Assez vite, Michel de Chaumont, l'épée très basse, avait rompu, attendant l'attaque. C'était chose connue qu'il excellait aux ripostes, comme Charles-Edouard aux coups droits. Eux-mêmes, tant et tant de fois, avaient tiré l'un contre l'autre à la salle d'armes ! Ils se connaissaient si bien, ils étaient si loyalement appareillés que nul maître d'armes n'eût pu, d'avance, prévoir l'événement du combat...

Michel de Chaumont avait rompu. Charles-Edouard

avança. Mais les deux fers ne firent que se tâter, d'assez loin...

Lors, l'un des deux médecins se pencha vers l'autre :

— M. de Thursø a tout à l'heure encaissé, dans le mollet ou dans la cuisse... Voyez plutôt !... Seulement il ne s'en est pas vanté...

L'autre médecin, qui avait peut-être de meilleurs yeux, hocha la tête :

— M. de Thursø est blessé, la chose est sûre... Mais je crois bien que M. de Chaumont l'est aussi... Regardez son genou gauche... C'est plus raide qu'une planche de cercueil...

alentour, la sordide architecture du Parc aux Princes arrondissait ses gradins, laids comme le sport moderne, et toujours souillés de pluie et de boue.

Michel de Chaumont avait rompu. Charles-Edouard avait avancé. Celui-ci plus lourdement, celui-là plus douloureusement. Et l'un et l'autre, à n'en pas douter, perdaient déjà de leurs forces. — Leurs chemises de soie noire et leurs pantalons, noirs aussi, empêchaient qu'on vît leur sang couler... car il coulait...

L'issue, tout de même, advint, sans retard. Chaumont, impatient, avança. Thursø, réellement blessé d'une balle, mais à la jambe droite, détendit brutalement ses muscles sénestres, battit et tira droit. Il se trouva que Chaumont, réellement blessé lui-même, mais d'une balle à la cuisse gauche, fut gêné, par réflexe, dans sa parade. Tant et tant que l'épée du comte de Thursø entra droit dans le flanc de M. de Chaumont, lui creva le poumon, et ressortit quelque part dans son dos, à toucher sa colonne vertébrale. — Tout cela parce que les réflexes entamés de

M. de Thursö l'avaient empêché de modérer son coup, comme il sied entre gens civilisés, et que les muscles de M. de Chaumont lui avaient interdit toute réaction utile, dictée par l'instinct de conservation. — Les deux adversaires tombèrent ensemble de tout leur long, l'un en avant, l'autre en arrière. — Et les médecins hésitèrent, avant de découvrir qui était vaincu et qui était vainqueur.

Par grand'chance pour la médecine, M. de Thursö se releva tout seul, tandis que M. de Chaumont demeurait à terre, et devenait livide. Alors, tout chacun se précipita vers l'homme abattu. A telles enseignes que M. de Thursö dut réclamer son propre docteur :

— S'il vous plaît ! j'ai moi-même une balle je ne sais où... Et, si j'ai caché jusqu'ici cette plaisanterie, il ne faudrait tout de même pas qu'elle devint dangereuse...

On le remit en voiture, on le ramena chez lui. Il s'était presque évanoui, ayant réellement perdu beaucoup de sang. Il reprit conscience tandis que, devant sa porte, on le descendait de voiture.

Il dit alors, tout à coup :

— M. de Chaumont n'est pas trop gravement blessé ?

On lui répondit :

— Non. Mais, vous-même, comment vous sentez-vous ?

— Trop bien, — dit-il.

Après quoi, tandis qu'on le portait à bras jusqu'à son lit, — car sa jambe, malgré des bandages sur un pansement sommaire, continuait de saigner, très fort :

— Il y avait une voiture, — reprit-il, — une voiture

fermée... à la porte du Parc... La dame qui était dans cette voiture ?... l'a-t-on laissée entrer ?

Quelqu'un, à peu près au hasard, dit :

— Oui.

Mais Charles-Edouard, plus perspicace qu'on n'aurait cru, insista :

— Je vous en prie !... je suis trop faible pour pouvoir me contenter de plaisanteries... La dame dont je parle ?...

En hâte, le médecin, qui savait tout, comme tous les médecins savent toujours, se pencha vers le blessé :

— C'est vraiment vrai, — dit-il, vite : — la princesse V... était là, et elle a tout vu !... N'ayez donc aucun souci...

Mais, impérieux, Charles-Edouard de Thursō écartait les porteurs de sa civière improvisée. Et, sitôt seul à seul avec son médecin :

— Je n'ai aucun souci, — prononça-t-il, hautain ; — mais j'ai des responsabilités, et je désire savoir lesquelles. Vous me dites bien que madame Voghera (lui n'hésitait pas à nommer l'héroïne) a vu le duel, de ses yeux ?

— Oui.

— Et elle est repartie ?... Quand ?...

— Quand M. de Chaumont est tombé.

— Quand nous sommes tombés, M. de Chaumont et moi, pour mieux dire ? — Bon. — N'a-t-elle rien dit ?

— Rien.

— Elle nous a donc vus, lui et moi, à terre, et...

— Écoutez : il était clair, pour n'importe qui, que vous étiez vainqueur !...

— Soit. Mais il était clair que j'étais blessé, et que M. de Chaumont était peut-être mort... Au moins, docteur, sur votre honneur... il ne l'est pas ?

— Sur mon honneur, monsieur, votre adversaire est vivant.

— Alors, merci... Et, puisque les choses sont telles, vous me rendrez service, docteur, en donnant de ma part mes ordres à mon secrétaire... Qu'on poste à M. de Chaumont ma carte, avec mes regrets, mes sympathies et mon amitié... et qu'on refuse toute réponse à quiconque viendra de la part de madame la princesse Voghera, que j'ai l'intention de ne jamais revoir. — Maintenant qu'on me mette au lit. La balle de M. de Chaumont s'est sûrement logée dans ma cuisse, je ne sais où, mais très haut... et j'en souffre plus que je ne puis dire...

VII

Alors, ayant formellement décidé qu'il ne reverrait de sa vie Fiamma Voghera, Charles-Édouard la reçut tout de même, dès qu'elle frappa chez lui.

Il était encore au creux de sa chaise longue. Elle entra, sourit, s'assit :

— Réellement, — dit-elle, — vous avez été blessé ? J'ai eu besoin de me l'entendre répéter trois fois avant de le croire. Dame ! j'avais vu M. de Chaumont tomber à la renverse et j'avais vu briller votre épée derrière son dos... Alors j'étais naturellement bien loin de me douter... Ç'a été d'ailleurs un beau combat... et je suis fière... Mais que vous ayez reçu même une égratignure, je ne le puis concevoir...

Charles-Édouard, les sourcils bas, expliqua, lentement :

— Vous ne pouvez en effet. C'est au-dessus de votre conception... Voici : M. de Chaumont et moi avions tous les deux encaissé d'abord un coup de pistolet et n'en avions pas soufflé mot.

— Mon Dieu ! Pourquoi ?

— Parce que nous avions envie, lui et moi, de continuer et de nous battre encore.

— Mais pourquoi ? pourquoi ?...

— Parce qu'entre lui et moi il y avait vous.

Elle passa deux fois sa langue sur ses lèvres, et sembla songer. Puis, tout à coup :

— Moi ? — murmura-t-elle. — Moi ?... Voyons, je rêve ?... Quatre coups de pistolet, un grand coup d'épée, — pour moi ?... Quelle drôle d'idée !

— Vous avez raison, — dit-il, sec : — il n'y a pas plus drôle.

Elle sourit une fois de plus. Alors, tandis qu'il regardait ce sourire-là, il discerna tout à coup, et pour la première fois depuis qu'ils étaient amants, elle et lui, qu'elle pâlisait comme par saccades, et que cette pâleur imprévue avait quelque chose de livide et de cadavérique.

Elle vit qu'il s'étonnait. Elle devina ce qu'il avait vu. Et le sang revint à ses joues, mais par saccades encore. Et ce fut comme deux cercles trop rouges au milieu de pommettes trop blêmes.

Brusquement elle reprit :

— Au fait, vous ne me demandez même pas si je n'ai pas été prendre des nouvelles de M. de Chaumont avant de venir prendre des vôtres ?

Elle riait maintenant, d'un brusque rire, — forcé peut-être.

Il hésita. Une jalousie mordante venait de lui serrer la gorge. Tout de même, il ne détachait pas encore son regard des belles joues, naguères trop colorées, et trop singulièrement. Aussi commença-t-il par dire, d'une voix qui semblait hésiter :

— Seriez-vous souffrante ?... — avant de poursuivre d'un ton qui essaya d'être ironique : — souffrante, vous qui prenez tant de nouvelles de tant de gens qui se portent bien ?

Car M. de Chaumont était hors de danger, et personne n'en ignorait.

Or, la princesse Voghera, à l'ordinaire maîtresse d'elle-même miraculeusement, s'irrita tout d'un coup de cette simple question : « Seriez-vous souffrante ?... »

— Souffrante ? — répondit-elle, comme n'ayant entendu que ce mot : — Voilà qui n'est pas très courtois, cher ! Si je l'étais, ce serait une belle preuve d'amour que je vous aurais donnée là, d'être tout de même venue jusque chez vous... Et j'aurais alors le droit d'y exiger un meilleur accueil...

Charles-Édouard s'irrita à son tour :

— Très chère, — dit-il, — j'avais l'intention fort arrêtée de ne pas vous accueillir du tout. Ne vous plaignez donc pas, vous auriez tort.

Sur quoi, Fiamma Voghera recouvra sa plus gracieuse sérénité :

— Ne pas m'accueillir ? — répéta-t-elle, penchant la tête de côté : — eh ! pourquoi ? mon Dieu !

— Parce que, — fit nettement Charles-Édouard, — je ne déteste pas les bêtes féroces, quand elles sont de belle race... Mais je les préfère en cage.

Fiamma Voghera fit un petit salut :

— « De belle race » me satisfait, — déclara-t-elle, allègre. — D'autant que vous avez ouvert la cage en mon honneur.

— Par civilité, — coupa Charles-Édouard.

— Soit ! — dit-elle. — Mais trêve d'esprit, voulez-vous ? et faites-moi la grâce d'une petite explication... Que me reprochez-vous, au juste ? Je vous ai accepté pour amant... je vous ai même été fidèle... et je vous l'ai dit !... Vous, en manière de remerciement, avez poussé la désinvolture jusqu'à feindre le plus vif étonnement de cette fidélité-là !... Après quoi, piqué de fureurs d'autant plus extravagantes qu'anachroniques, vous m'avertissez un beau jour

que vous allez vous battre avec celui de mes anciens amants qui vous gêne le plus ! — Voyons, de bonne foi, trouvez-vous qu'en tout cela vous ayez eu raison, et que, moi, j'aie eu tort ? — Vous ne répondez pas, c'est honnête ! Achéons, maintenant : — Deux hommes, dont l'un m'a plu jadis, dont l'autre me plaît à présent, vont se battre, — se battre pour moi... Et vous me traitez aujourd'hui de tigresse, parce que j'ai voulu, tout bonnement, tout animallement, voir de mes yeux ce combat-là ? — Très cher, vous connaissez mal votre histoire naturelle ! les chèvres, les biches, les blanches génisses et jusqu'aux innocentes brebis ne manquent jamais d'assister aux duels amoureux des béliers, des taureaux, des cerfs et des chevreuils. — Alors ?... — Et puis, tout persiflage à part... je ne prétends pas vous aimer, dans le sens où l'entendaient mademoiselle de Scudéry et M. de Lamartine... et je ne prétends pas être aimée de vous, de ce même amour assez conventionnel... Mais je sais que vous m'aimez — autrement... et vous savez que je vous aime — comme vous m'aimez. — Inutile de nous perdre dans d'inutiles définitions : nous nous comprenons très bien l'un et l'autre... Eh bien ! un amour fait comme le nôtre, vous avez déjà constaté que cela ne va pas sans jalousie... Imaginez-vous par hasard que cela pût aller sans sadisme ?

Ils étaient seul à seule. Lui, étendu de tout son long sur sa chaise longue, et seulement drapé d'un kimono de faille noire que deux ou trois gestes trop brusques avaient décroisé, et qui ne cachait plus tout à fait les bandages de sa cuisse blessée. Elle, assise fort près de lui, et sa robe de crêpe clair la dessinant toute, hardiment, des seins aux genoux. Une de ses jambes, un peu mieux que nues sous la soie

« quarante-quatre fin », s'allongea, mi-croisée sur l'autre...

Ils se turent, soudain. Elle avait tout dit. Et il avait entendu sans riposter d'une syllabe. La vérité, même amère et même impitoyable, paralyse toujours tous les mensonges, et surtout les plus vertueux.

Alors, quand Fiamma Voghera eut à l'aise savouré sa facile victoire, elle se leva, avec tant de lenteur et de souplesse que son amant, qui la regardait, ne put pas ne pas se souvenir tout d'un coup de mille choses toutes intimes, et plus brûlantes que feu grégeois.

Et il arriva la plus simple des conséquences, encore que Charles-Edouard n'eût pas une seconde prévu cette conséquence : — la princesse Voghera, tout à coup, se pencha sur la chaise longue, et, de sa bouche, habile et avide à la fois, agrafa la bouche adverse, qui n'essaya même pas de se dérober. Dans l'instant; M. de Thursö perdit avec son sang-froid le peu qu'il avait encore de maîtrise sur ses muscles. Ses bras impétueux étreignirent le corps, d'avance abandonné, qui pesait déjà complaisamment sur son corps. Et si ces inévitables satellites de l'amour, la jalousie et le sadisme, sont tout de bon des aiguillons pour exaspérer la fureur d'un couple mordu à mort par l'Âpre Vénus de Lucrèce et de Louys, une femme et un homme, ce jour-là, en firent l'essai désespéré.

VIII

Nous nous détestions tous les deux.

.....
HENRI BECQUE.

Après...

Après, mon Dieu ! la vie continua comme devant.

Entendez que la princesse Voghera recommença de se donner la plus libéralement du monde à l'amant qui lui plaisait. Et cet amant recommença d'être M. de Thursö. Madame Voghera, quoi qu'elle en eût, ne se défendait pas contre le goût vif et têtu qui la ramenait à Charles-Édouard. Et lui, pareillement, avait d'elle une envie acharnée qu'il était bel et bien contraint de nommer amour. — Que cet amour-là comportât une bonne proportion de réciproques rancunes, et de colères rageuses, et d'exaspérations, nul doute. Mais rien de plus efficace pour pimenter le plaisir aigu de deux amants tout disposés à devenir deux ennemis, et tout de même incapables de se détacher encore l'un de l'autre. Six semaines durant, le couple sembla plus étroitement lié qu'il n'avait

jamais été. C'était comme un paroxysme... mais de ces paroxysmes qu'on devine fragiles. Aux belles sérénités de leurs premières nuits succédaient maintenant des bourrasques qui n'avaient ni fin ni trêve. Et les courtoisies tendres de jadis avaient fait place à dix mille insultes bien choisies, qui s'échangeaient avec art et raffinement. De part et d'autre les nerfs étaient tendus à casser.

Toutefois, il n'était plus question du pauvre Chaumont, qui se contentait de guérir assez lentement sur son lit de clinique. La princesse Voghera avait, en effet, jugé superflu d'envoyer aux nouvelles, et oubliait visiblement cet homme malencontreux qu'elle avait pourtant aimé, mais trop autrefois. Charles-Edouard ne put pas ne pas constater que sa jalousie s'était pour le moins trompée d'objectif. Comme juste il s'en irrita. Car l'absurdité de sa rencontre avec Chaumont devenait manifeste. Il ne put se tenir un soir de questionner là-dessus Fiamma :

— Tout de bon... si vous voulez bien, pour une fois, ne pas mentir du tout... pourquoi m'avez-vous désigné M. de Chaumont pour adversaire?... Car vous me l'avez désigné, avec précision...

Elle protesta, très ironique :

— Vous avez une mémoire déplorable ! C'est vous, au contraire, qui avez voulu vous battre avec celui de mes anciens amants que j'estimais le plus dangereux. En conscience je n'avais pas le droit de vous tromper là-dessus. Et d'ailleurs, puisqu'il était convenu que je serais spectatrice, j'aimais moi-même beaucoup mieux voir un beau duel qu'un duel pitoyable.

— Eh bien ! vous avez été servie à souhait !

Il avait haussé les épaules. Elle fit de même, écartant ses deux mains d'un geste placide et railleur :

— Oh ! je me serais contentée à moins, et vous m'avez fait bonne mesure ! Mais, aussi, je ne vous imaginai pas assez fou pour vous lancer à corps perdu dans un massacre, sans même savoir au juste qui vous vouliez tuer et par qui vous risquiez de l'être !

Elle avait raison. Il se fâcha :

— Vous, en tout cas, saviez que je risquais d'être tué, et par quelqu'un dont vous aviez à peu près oublié l'existence. J'ai donc le droit de supposer que je vous suis pis qu'indifférent ?

Elle tomba dans le piège tendu :

— Pis qu'indifférent, mon Dieu !... oui... c'est exactement cela.

Alors il lui rit au nez fort insolemment :

— Étrange, alors, que vous marquiez si peu d'indifférence en certaines minutes de nos rendez-vous...

Elle perdit du coup son sang-froid :

— Vous avez tort de croire que vous y êtes personnellement pour quelque chose : à certaines minutes en effet, j'ai besoin d'un homme. Et comme vous êtes là...

— Je comprends, — dit-il, insolent jusqu'à la pire grossièreté : — le premier venu ferait aussi bien que moi... et vous pourriez au besoin descendre sur le trottoir...

Non, il n'était plus question de Chaumont. Il n'était même plus question de rien, en somme. Mais ce rien était assez pour déclencher continûment entre l'amant et la maîtresse des scènes instinctives, de plus en plus venimeuses. Et de telles secousses, répétées à outrance, ne manquent jamais d'être finalement mortelles... pour la maîtresse, ou pour l'amant, ou pour l'amour...

Et il arriva donc ce qui devait arriver...

Trois fois en quinze jours, la princesse Voghera, jusqu'alors plus exacte à ses rendez-vous que ne sont ordinairement les femmes, manqua de venir rue de Rohan, quoiqu'ayant promis qu'elle y viendrait. Et trois fois elle s'excusa le lendemain, d'un mot bref : « Trop souffrante... Impossibilité... »

Charles-Édouard fut d'abord colère, puis jaloux, puis inquiet. Il se souvenait tout à coup, avec une lancinante angoisse, des pâleurs livides et des rougeurs brusques qu'il avait trop souvent surprises, depuis deux mois, aux joues de sa maîtresse. Une peur funèbre le saisit. Et, durant la seconde de ces trois nuits qui furent pour lui trois éternités de piétinements anxieux, du divan à la porte et de la porte à la fenêtre, une évidence soudaine et brutale l'assomma : cette Fiamma, tant injuriée, tant injurieuse, il ne la désirait pas seulement, il l'aimait maintenant bel et bien, et d'un complet amour. — A n'en pas douter, le cœur en cette aventure avait suivi les sens. — Et, l'instant d'après, la question se posa pour lui, impérieuse, angoissante : il aimait, lui... mais, était-il

aimé ? — Nulle réponse plausible ne vint soulager sa détresse...

Au fait, elle-même, Fiamma Voghera, eût-elle su fournir cette réponse-là ? Aimait-elle, n'aimait-elle pas ? — Cela ne fut bien élucidé jamais.

Car, une quatrième fois encore, Charles-Edouard, qui attendait Fiamma depuis l'heure du dîner, attendit en vain la nuit entière. Cette nuit-là était une nuit de mai. — Et ils étaient alors amants depuis sept mois. — Il faisait un temps très doux, et Charles-Edouard qui s'accoudait parfois à son balcon, vit tout le firmament qui étincelait d'étoiles.

Il vit aussi, à la fin de sa longue attente, l'aube pointer au-dessus des toits vis-à-vis de lui. Alors, sans vraiment y avoir songé, il se trouva tout d'un coup, le chapeau sur la tête et le manteau sur les épaules, dans la rue. Et il faillit s'étonner d'y être, et s'étonner de prendre, comme inconsciemment, le chemin de la rue de Rivoli, de la Concorde et des Champs-Élysées. Il n'en marcha pas moins droit devant lui, s'en allant, comme aux nouvelles, vers cette rue Benouville, proche du Bois, où habitait la princesse Voghera.

L'aurore était venue. Mais le soleil était encore loin sous l'horizon. La journée s'annonçait pure comme avait été la nuit. Passé l'Arc de Triomphe, Charles-Edouard revit les marronniers et les paulownias de l'avenue, verts de printemps. Et il se souvint du matin de novembre où, reconduisant pour la première fois Fiamma chez elle, il les avait vus, roussis et rouillés par l'automne. — En y songeant, leurs amours, à elle et à lui, avaient commencé comme s'annonçait l'hiver. Et voilà que s'annonçait l'été...

Rue Spontini... rue Benouville...

Il faisait maintenant grand jour. Au coin de la rue Benouville un garde de nuit quittait sa faction. Charles-Édouard s'arrêta pour suivre des yeux cet homme, qui devait ne rien ignorer de ce qui s'était passé alentour. Mais on ne questionne pas un garde de nuit, n'est-ce pas ? Celui-ci s'éloigna. Et Charles-Édouard, approchant ce logis où jamais on ne lui avait permis d'entrer, en considéra les fenêtres...

Or, ces fenêtres étaient ouvertes. Et il s'en étonna : Fiamma Voghera se couchait d'ordinaire assez tard pour aimer à ne pas se lever tôt... Au fait, sa chambre sans doute ne donnait-elle pas sur la rue...

Une longue minute de songerie, face à ces fenêtres ouvertes... et Charles-Édouard, tout à coup, s'en alla, comprenant d'ailleurs mal ce qu'il était venu chercher si loin de chez lui, et s'interrogeant en vain soi-même.

Mais, comme il arrivait au coin de la rue Spontini, un instinct lui fit tourner la tête. Et il tressaillit violemment : à l'une des fenêtres ouvertes Fiamma Voghera venait d'apparaître. Il la vit même s'accouder ; et il vit, derrière elle, un homme qui se penchait aussi, et lui posait une main sur l'épaule.

La seconde d'après, Charles-Édouard avait dépassé l'angle des deux rues. Craignant d'être aperçu, et davantage qu'on ne crût qu'il guettait ou espionnait, il n'avait pris le temps que d'un seul coup d'œil. Il n'en était pas moins sûr de son fait, et sûr aussi que l'homme lui était inconnu. Pour Fiamma Voghera, il se souvint plus tard qu'elle lui avait semblé fort pâle, voire défaite. Mais, sur l'heure, il n'y prit pas garde. Une furieuse colère s'était encore levée en lui et le ravageait. Ses poings crispés tremblaient, il marchait mal, à pas irréguliers, fiévreux. Dans le temps de regagner l'avenue, dix projets d'immédiate vengeance se battirent dans son cœur et sa tête. Le soleil se levait

derrière l'Étoile. C'est à peine si l'Arche Triomphale, énorme et noire sur le ciel oriental d'une pourpre frangée d'or, frappa son regard. Il se souvint seulement plus tard, beaucoup plus tard, de l'éblouissante vision.

Un taxi matinal passait. Charles-Edouard s'y jeta. Et, son parti pris tout d'un coup, il rentra chez lui, — non pas rue de Rohan, mais dans sa maison régulière, — et d'abord commanda qu'on lui cherchât son petit page Gilles.

« J'ai toujours fait garder mes bijoux de vraie valeur par des enfants », écrivait un jour, dans le plus profond de ses chefs-d'œuvre, Rudyard Kipling. Charles-Edouard, appelant à soi son page, qui n'était pas encore entré dans sa quinzième année, s'était peut-être souvenu du *chela* Kim, plus jeune encore. N'importe comment, c'était Gilles tout seul que Charles-Edouard, révolté dans son orgueil à l'idée de livrer son secret à des hommes, avait résolu d'instituer son confident et son auxiliaire. Si bien que, deux heures à peine écoulées, Gilles, sachant tout ce qu'il devait savoir, — tout ce qu'il avait sans doute deviné de longue date, — quittait le logis, et s'en allait où son maître lui avait commandé d'aller...

Il revint plus tard qu'on n'aurait cru. Charles-Edouard, qui ne tenait plus en place, avait depuis longtemps perdu toute patience. Et, sitôt le petit page entré et la porte refermée, il l'interrogea presque impétueusement :

— Voyons, vite, dis-moi tout ! Que s'est-il passé là-bas ? Sais-tu le nom de l'homme ? Sais-tu où il habite ? Sais-tu n'importe quoi ?...

Il avait pris l'enfant par l'épaule.

Gilles répondit tout bas, ses grands yeux tendres craintivement levés vers le maître. Une compassion presque féminine retenait la brutalité nécessaire des mots qu'il essayait gauchement d'adoucir :

— L'homme est un M. de Cérisoles, qui n'habite pas à Paris. Mais madame la princesse a réellement été malade : trois médecins hier sont venus chez elle... et tout à l'heure, quand elle est partie, un de ces trois médecins l'a conduite jusqu'à la gare... et il a fallu qu'on l'aide : elle pouvait à peine monter en voiture...

Le souffle coupé, Charles-Édouard n'avait pas encore interrompu. Mais alors il cria :

— Elle est donc partie ?

— Oui, monsieur le comte.

— Pourquoi n'es-tu pas venu tout de suite m'avertir ?

— Pas eu le temps ! je ne savais d'ailleurs pas encore où allait madame la princesse... et personne ne savait non plus... L'auto a touché d'abord gare d'Orsay. Mais madame la princesse n'est même pas descendue de voiture, ni le médecin : seulement ce M. de Cérisoles, rien que lui...

— Et il est remonté ? et ils sont partis ensemble ?

— Ensemble tous les trois. Par la gare de Lyon. Je les ai suivis jusque sur le quai. C'est le rapide de 11 h. 45 qu'ils ont pris : Lausanne, Milan, Trieste... Monsieur le comte sait mieux que moi...

— Tu l'as vue monter en voiture, elle ?

— Oui. Avec les autres. Et j'ai vu partir le train.

— Sais-tu où elle allait ?

— Non. Mais, sûr, pas plus loin que Lausanne : ils n'avaient pas de sleepings. Ils se sont installés tout droit dans le wagon-restaurant, et le docteur a empilé les valises dans une première du wagon voisin.

— Et personne ne t'a vu, toi ?

— Non.

Silencieux désormais, Charles-Édouard se détourna, s'en fut vers un fauteuil et s'y assit, la tête baissée sur la poitrine. A peine s'aperçut-il que le page Gilles, à pas feutrés, s'étant glissé jusqu'à son maître, s'était agenouillé tout près de lui, sa bouche à toucher la main lasse qui pendait...

Et, vingt jours plus tard, quoique ayant cherché, Charles-Édouard n'en savait pas plus long que n'en avait appris le page Gilles en quatre heures, ce matin de mai où la princesse Voghera avait quitté Paris...

Ainsi, l'une après l'autre, et l'une comme l'autre : en silence, elles avaient fui toutes deux... Stella de Spanheim, Fiamma Voghera... celle-là, digne de toutes les vénération, capable de tous les héroïsmes ; celle-ci, digne de toutes les exaltations, capable de toutes les folies. — Elles avaient fui pourtant. — Pourquoi ? — L'une, parce qu'elle aimait encore et n'était plus aimée, plus assez aimée ? l'autre, parce qu'elle l'était trop, ou trop âprement ? et parce qu'elle-même...

Au fait ?... parce qu'elle-même n'aimait plus ? ou aimait ailleurs ? oui ?... Charles-Edouard ne savait pas. Et, sa première colère éteinte, il n'essaya pas de savoir, ni de comprendre. Il souffrait. Et il s'enferma dans sa souffrance. Souffrir, d'ailleurs, n'avait rien de nouveau pour lui. Rien d'imprévu non plus. Mainte fois il s'était répété le mot du vieux L'Isle Rhodes : « Aimer, c'est traîner son cœur parmi les ronces. Chaque épine arrache un lambeau... »

Au demeurant, Charles-Edouard s'y était habitué. — Quoique « habitué » soit bientôt dit : y a-t-il, en amour, deux tortures pareilles ? — Quand Stella

avait fui, ç'avait été le supplice de la glace. Et Fiamma s'enfuyant, c'était le supplice du feu. L'incertitude où il se débattait, l'absence de toutes nouvelles, la terreur d'en avoir tout à coup de tragiques irrikaient sa douleur comme autant de fers rouges brutalement appliqués à des plaies. Rien de pire, en fait de jalousies, que la jalousie quand elle hésite sur son objet : au lieu d'une obsession, c'en sont mille qui hantent la pensée et dévastent ensemble orgueil, cœur, chair. Par chance, le comte de Thursø, s'il avait le cœur plus tendre et la chair plus chaude que le commun des hommes, n'en tenait pas moins, de sa lignée, un orgueil très capable de se hausser au stoïcisme. Ce qu'il endura, nul n'en put rien surprendre. Il s'astreignit même à ne pas changer la mécanique de sa vie. Au cercle, où deux ou trois indiscrets voulurent sonder son apparente indifférence, il sut répondre les mots qu'il fallait :

- Ah bah ! Thursø ? on vous croyait en voyage?...
- Vous voyez que non.
- Mais vous êtes sur votre départ ?
- Départ ? pour où ? pourquoi ?

Les questionneurs eurent tôt fait de ne plus questionner.

Seul, M. de L'Isle Rhodes, qui, depuis bien longtemps, — depuis que la baronne de Spanheim était repartie vers sa lointaine retraite, — n'avait plus rencontré Charles-Édouard que de loin en loin, devina beaucoup de choses sans en rien dire, et s'en revint, cinq ou six jours sur sept, encombrer les fauteuils de l'homme délaissé, et réclamer un couvert à sa table. Tout cela ce l'air qu'aurait eu l'ami le plus innocent, et comme si le vieux duc n'eût jamais au grand jamais espacé M. de Thursø, au temps que M. de Thursø passait pour être un homme heureux...

XII

En juillet, MM. de L'Isle Rhodes et de Thursø, qui ne se quittaient plus, s'en furent ensemble passer les jours chauds à Dinard. Le vieux duc aimait Saint-Malo, et Charles-Édouard goûta quelques heures de détente à promener son plus fidèle ami sur le chemin de ronde qui couronne les illustres et vénérables remparts. L'Isle Rhodes portait encore avec une perpétuelle jeunesse ses soixante-quatorze étés. Et c'était Thursø qui, plus souvent que le vieillard, éprouvait le besoin d'appuyer une de ses mains aux créneaux de granit que le vent du large use et ronge depuis tant d'hivers...

Mais, un soir, Thursø, rappelé à Paris par une banale affaire de notaire ou d'avoué, dut tout à coup quitter Dinard, promettant toutefois à L'Isle Rhodes de n'être pas absent plus de trois jours en tout. En sorte que, le surlendemain matin, tandis que L'Isle Rhodes, volontiers matinal, errait déjà sur les vieux murs de la cité corsaire, Charles-Édouard, qui s'était couché tard, somnolait encore dans son lit, devant sa tasse de thé à peine servie. Et c'est alors que le valet de chambre, entrant, rendit compte au maître qu'un inconnu s'était déjà présenté par deux fois,

demandant à parler au comte de Thursø en personne, et refusant de dire pourquoi.

— Bah ? — fit Charles-Edouard. — Quelle heure est-il donc ?

— Dix heures seulement, monsieur le comte.

— Dix heures ! et vous n'avez pas dit à ce visiteur que j'étais dans mon lit ou dans ma baignoire ?

— Si fait, monsieur le comte. Mais ce monsieur a dit qu'il attendrait le temps qu'il faudrait, et que monsieur le comte « avait besoin » de le recevoir.

— Comment dites-vous ? que j'avais besoin, moi?...

— Oui.

— Et il n'a pas donné sa carte ?

— Non. Il a dit que monsieur le comte ne le connaissait pas.

— Et vous ne l'avez pas...

— Oh ! si, monsieur le comte : j'ai dit et redit que monsieur le comte ne recevrait sûrement pas quelqu'un qui n'aurait pas dit son nom. Mais ce monsieur m'a répondu que son nom n'apprendrait rien à monsieur le comte ; qu'au surplus il voulait bien se nommer... C'est un M. de Cérisoles...

D'un bond, Charles-Edouard fut hors du lit...

Et dans le grand salon officiel du comte de Thursø, — tapis noirs, plafonds d'or, murs d'or, meubles laqués de noir et d'or, — MM. de Cérisoles et de Thursø, moins d'un quart d'heure plus tard, furent face à face.

Charles-Edouard, n'ayant pris que le temps de se vêtir, et de glisser dans sa poche l'indispensable carton qu'il croyait bien devoir, en fin de compte, offrir à cet adversaire tombé du ciel, était entré presque brutalement. Mais sa violence, amortie net contre l'impassibilité voulue du visiteur, se mua tout d'un

coup en inquiétude. Et les deux hommes se regardèrent en silence, l'un et l'autre debout.

Après quoi, songeant un peu tard à la courtoisie, Charles-Edouard indiqua un fauteuil à M. de Cérisoles, qui remercia de la tête et ne s'assit pas.

Charles-Edouard, le regardant avec plus de sang-froid, vit un homme de haute taille, aux cheveux gris, aux épaules lourdes, aux yeux sévères et tristes. Et il s'étonna, s'étant attendu à quelqu'un de très différent...

Cependant M. de Cérisoles, enfin, parlait :

— Monsieur, — avait-il commencé, — je m'excuse d'avoir forcé votre porte. Et j'ignore si vous savez qui je suis, mais cela n'importe pas. Je viens à vous, chargé d'un douloureux message. Douloureux pour vous, je pense, et pour moi. La princesse Voghera, Monsieur, est morte, au cap d'Ail, il y a sept jours.

Il y eut un grand silence. M. de Thursö n'avait pas cillé. M. de Cérisoles ne cillait pas davantage.

A la fin M. de Thursö articula lentement, d'une voix très posée :

— Je croyais qu'en mai dernier vous étiez partis pour Lausanne ?

M. de Cérisoles, comme surpris, releva les yeux :

— Vous êtes bien renseigné, Monsieur, — dit-il ensuite, sans du tout hésiter : — les médecins avaient ordonné la montagne à madame Voghera. Mais madame Voghera n'accepta pas d'aller en Suisse avant d'avoir revu Pompéi. Il était superflu de lutter contre ses caprices, vous le savez sans doute... quoique son état commençât d'être grave... vous vous en étiez sans doute rendu compte vous-même ?...

— Non, — fit Thursö.

— Ah ? — fit Cérisoles. — C'est qu'alors vous regardiez mal... ou peut-être regardiez-vous de trop près...

Le comte de Thursø scruta le visage de son visiteur. Mais, sur ce visage, il n'y avait ni provocation, ni reproche. Et rien non plus dans le timbre d'une voix naturellement mélancolique et lasse. Ce fut d'ailleurs M. Je Cérisoles qui continua, sans que Charles-Edouard l'eût interrompu d'une syllabe :

— La Suisse s'avéra tout à fait impuissante. Les spécialistes de Lausanne et de Berne, appelés en consultation, jugèrent immédiatement le cas désespéré. Et comme madame Voghera, — obsession de malade ! — aspirait à la Méditerranée, je crus pouvoir, sans remords, ne rien refuser à une mourante. Je lui fis donc, en trois jours, acheter une villa, près du cap d'Ail...

— Ah ? — fit à son tour le comte de Thursø.

Il songea un instant. Puis, ses yeux dans les yeux de l'homme qui parlait :

— Monsieur, — dit-il, du ton le plus neutre, — je vous prie de ne voir dans ma question ni curiosité vile, ni grossière indiscretion... Mais j'ai besoin de savoir... Vous étiez, ce me semble, des intimes de Fiamma Voghera ?... — il se reprit d'un brusque effort, le visage empourpré soudain : — J'ai voulu dire de la princesse Voghera ?... C'était depuis longtemps ?...

— Depuis très longtemps, Monsieur.

— Et ce n'est peut-être pas récemment que vous avez su... que vous avez su que j'existais ?...

— Je l'ai su, Monsieur, beaucoup avant que... beaucoup avant le mois de novembre de l'année dernière.

— Ah ?

— Oui. Il n'a d'ailleurs pas dépendu de moi qu'au temps jadis celle que vous venez de nommer Fiamma ne changeât son nom de Voghera pour le nom de Cérisoles.

Il y eut encore un grand silence. Immobiles l'un

et l'autre et debout, le marquis de Cérisesoles et le comte de Thursö ne décroisaient pas leurs regards. Mais, quand ils parlèrent de nouveau, ce fut presque à voix basse, comme on fait dans une chambre funéraire.

— Ainsi, — murmura Thursö, — elle est morte...

— Oui, — fit Cérisesoles. — Elle est morte il y a sept jours. Et, selon son désir, elle repose dans un cercueil de bois d'oranger, au plus haut du promontoire d'Ail. — Les démarches nécessaires avaient été faites d'avance, par moi. — Il vous sera loisible d'aller là-bas en pèlerinage, si bon vous semble. — Mais ce n'est pas pour vous dire ces choses que je suis ici. Je vous les dis simplement par réciprocité de courtoisie, Monsieur...

Il se tut un moment ; puis, comme Thursö se laissait :

— Je suis ici, — reprit le visiteur, — pour vous apporter, selon son dernier désir, les dernières paroles qu'a prononcées la princesse. La dernière de toutes fut votre prénom, deux fois répété : « Charlie... Charlie... » Auparavant, elle avait soupiré : « Ah ! le beau soir... » Car elle est morte trois heures après le coucher du soleil... Et puis, beaucoup plus tôt, elle avait dit, parlant à moi : « Mon ami, personne ne m'aima comme vous, et je n'ai aimé personne comme lui. » « Lui », c'était vous. — Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire.

Il y eut un troisième silence. Et puis Charles-Edouard, parlant toujours bas, questionna :

— Monsieur, pardonnez-moi d'insister encore... Si j'ai bien entendu, vous avez été tenu au courant, — au fur et à mesure, — de tout ce qui s'est passé, de novembre à mai, entre madame Voghera et moi ?

— Monsieur, — prononça sèchement le messenger de mort, — ce que vous demandez là ne vous importe

en rien, et ne regarde que moi. Je ne répondrai donc pas à votre question. Si toutefois mon silence vous déplaisait...

De la main, Charles-Edouard demanda et obtint le silence :

— Monsieur, de vous, qui avez aimé madame Voghera mieux que personne, rien, absolument, et quoi qu'il arrive, ne m'offensera jamais.

Il s'inclinait, très bas. Et il ajouta :

— Je regrette même, Monsieur, que nous ne puissions être amis.

La voix de M. de Cérisoles s'adoucit, pour répondre :

— Je le regrette aussi, Monsieur. Mais vous avez raison : c'est tout à fait impossible. Adieu, Monsieur.

— Adieu, Monsieur, — fit Charles-Edouard, en écho.

XIII

Au jour d'avance fixé et à l'heure exacte, Charles-Édouard revint à Dinard comme il l'avait promis à L'Isle Rhodes. Et le vieux duc, qui attendait son ami sur le quai de la petite gare bretonne, ne s'étonna d'abord pas d'être vivement étreint par deux bras plus nerveux peut-être que de coutume. Ce fut seulement une heure plus tard que, tous deux se promenant côte à côte dans les gentilles rues montueuses de Dinard, L'Isle Rhodes, ayant trois ou quatre fois considéré Thursö, de biais, l'interrogea tout à coup :

— Très malheureux ? — dit-il, sans préambule.

Charles-Édouard regardait vers la terre :

— Très, — acquiesça-t-il : — Elle est morte.

— Ah ? — fit le duc ; et sa voix résonna bizarre.

Après quoi, quand ils eurent marché vingt mètres de plus :

— Alors ? — demanda encore L'Isle Rhodes.

— Alors, — répondit Thursö, — rien.

— C'est le mieux, — murmura L'Isle Rhodes, comme pour soi seul.

Ils marchèrent plus loin. La rue montait comme une échelle.

— Très beau ! — fit Thursö, qui avait fait demi-tour après s'être arrêté.

— Très beau ! — confirma le duc.

La mer bretonne, plus immense d'être grise, s'étendait on ne savait jusqu'où : des brumes flottantes interceptaient l'horizon. Beaucoup de corsaires, jadis, s'étaient envolés hors de ce brouillard, cinglant droit vers le ciel bleu, vers le Tropique, vers les Antilles, vers la Tortue légendaire : Pierre Le-grand, Montbard, Thomas Trublet dit l'Agnelet...

— Leçon d'énergie ! — conclut, très bas, Charles-Édouard, hochant la tête...

— Hold up your head ! — conseilla L'Isle Rhodes, durement et tendrement.

— Oui, — dit l'autre : — Merci !...

Mais, une heure plus tard, quand, Charles-Édouard ayant achevé l'indispensable toilette du voyageur, les deux amis se furent retrouvés sur la terrasse de leur palace, puis assis côte à côte sur deux rockings, L'Isle Rhodes, attentif et prudent, osa pousser plus loin sa discrète enquête :

— Morte ? — dit-il. — C'était une solution. La meilleure pour elle. Mais, pour vous, on ne sait pas... Qu'allez-vous faire ?

Charles-Édouard songea, consciencieusement. Puis, tout à coup :

— Cher vieux camarade, vous savez votre Histoire de France ? — Le 26 juillet 1675, M. le vicomte de Turenne, maréchal de France, fut tué...

— A Salzbach, — acheva le duc. — Cela est notoire. Et puis ?

— Et puis, — repartit Charles-Édouard, — Turenne mort et Condé retiré à Chantilly, le Roi nomma, d'un coup, huit maréchaux de France : MM. d'Estrades, de Navailles, de Schomberg, de

Duras, de Vivonne, de Luxembourg, de La Feuillade et de Rochefort. Et le peuple affubla ces huit maréchaux d'un sobriquet...

— *La monnaie de M. de Turenne*, — acheva le duc, encore. — Rien de mieux connu Ainsi donc ?...

— Ainsi donc, il me semble que Louis XIV est un exemple que l'on a le droit d'imiter.

M. de L'Isle Rhodes considérait M. de Thurstö :

— Tout de même, — dit-il, — vous êtes malheureux ? Vous me l'avez dit.

— Très. Plus que je puis dire. Doublement. Atrocement.

— Soit ! Faites ce que vous avez choisi... Et Dieu vous garde...

LIVRE QUATRIÈME

LA MONNAIE DE M. DE TURENNE

*... Vivons, et dans la volupté
Noyons ce peu d'instants...*

A. DE LAMARTINE.

— La Foermund, un. La Scévola, deux. La petite Sartène, trois. Son experte maman, quatre. L'Impériale Majesté, — Nigra, sed Formosissima ! — cinq. Ma gentille Laurelle, six. Et l'exquise ordure, Simone Zibeline de Jarnac, sept. — J'ai beau compter et recompter, sept n'est pas huit. Bref, mon attelage est incomplet, — pis : dissymétrique...

» En un mot, mon attelage est à parfaire. — D'autant que ce très bon tyran, Louis le Quatorzième, estima que, pour la monnaie d'un Turenne, huit humbles petits maréchaux n'étaient pas de trop. Alors, faisons comme Louis le Quatorzième... Pour la monnaie d'une princesse Voghera, huit petites poules... humbles, ou vaniteuses ? *Chi lo sa ?*... sont à peine assez...

Ainsi M. de Thursö, un matin de novembre, l'an 1922, se parlait à soi-même en comptant sur ses doigts.

Toutefois, ayant nommé la princesse Voghera, il se tut tout à coup et songea, la tête basse. Un autre nom, soudain, chantait dans sa mémoire. Au fait quand, à l'horloge de fer dont a parlé Nusset, sonna l'an 1675, ce n'avait pas été Turenne seulement,

mais aussi Condé, que le grand Roi s'était vu forcé de remplacer tant bien que mal, et plutôt mal que bien...

Aux premiers mauvais temps de cette année-là, MM. de L'Isle Rhodes et de Thursø étaient, comme juste, rentrés à Paris. La vie mondaine est exigeante autant que la soif et que la faim. Charles-Édouard, toujours meurtri du cœur à l'âme, toujours raidi contre sa souffrance, et toujours s'efforçant de revivre et d'oublier, avait d'abord renoué, en grande hâte, ses principales liaisons d'autrefois, puis poussé jusqu'à l'intimité telles relations naguère plutôt distantes... La belle Simone Zibeline, pour ne parler que d'elle, s'était probablement étonnée que sa victime de jadis lui vint faire à l'improviste d'assez pressantes déclarations. Elle y avait tout de même cédé, malgré son horreur connue du sexe le plus fort, d'abord, parce qu'un Charles-Édouard n'était pas de ces gens dont la conquête est négligeable, ensuite parce qu'elle savait bien que M. de Thursø avait été, était encore, oui ! l'amant de Frédérique Fœrmund. — Se venger coûte que coûte de cette abominable amie ; châtier sa double trahison, son double crime ; crime envers Zibeline amoureuse, crime envers Zibeline féministe, — cela certes excusait la plus immédiate et la plus venimeuse riposte. — Mais, cette riposte lancée, madame de Jarnac avait dû tôt constater que Charles-Édouard, pour l'avoir prise et ne point s'abstenir de récidiver, n'en continuait pas moins de prendre et de reprendre, toutes et quantes fois qu'il lui chantait, la blanche et blonde Fœrmund. Et, Simone Zibeline, la brune dorée, n'en avait conçu que plus de haineux respect pour lui, de furieuse colère contre elle, et d'ardente émulation à tôt triompher de la Scandinave. — Par malheur,

Charles-Édouard, entreprenant d'atteler à huit, avait d'avance et nettement décrété qu'aucune de ses postières, jamais, ne serait admise à prendre le pas sur aucune autre. Et moins encore, il va de soi dans ce temps que l'attelage n'était pas encore au complet, et qu'il fallait, comme on dit en Auvergne, « y parfaire... »

— Et combien piquant de songer que je suis à Paris ! — songeait-il quelquefois. — A Paris, la Babylone moderne, s'il en faut croire les honnêtes imbéciles qui jamais n'y mirent le pied. A Paris, la ville de tous les labeurs et de toutes les énergies, mais aussi la ville prédestinée pour quiconque essaie comme moi d'y noyer les plus amers chagrins dans la plus âpre débauche... — Combien piquant de constater que, sur mes sept complices déjà choisies, l'une est Scandinave et l'autre Bobémienne, la troisième Romaine, les deux d'après moitié Flamandes et moitié Florentines... (car tout ce qui s'appelle Sartène n'est pas si corse qu'on croirait !...) ajoutons ma juive de Francfort, d'un pur sang bien germain... et ma toute seule Laurelle pourra compter pour vraie Française de France... Quant à moi, dernier descendant de Banquo, l'homme au spectre, donc, bon Écossais, j'achève ce concerto de débauche que les naïfs seront seuls à nommer « bien français ». Telle est cette plaisanterie qualifiée couramment et complaisamment, de Berlin à New-York en passant par Moscou, d'abominable corruption française ! — Pauvre vieille honnête France, que nous sommes tant de cyniques étrangers à salir tant que faire se peut, simplement parce que l'hypocrisie n'est pas monnaie parisienne !... Et pauvres naïfs Français qui, de Vercingétorix à Millerand Premier (1), n'ont, au

(1) Octobre 1922.

rebours des Grecs modernes, volé que leur réputation. — J'entends leur réputation d'hommes débauchés !..

Il songeait encore :

— C'est encore pis, quand on s'y arrête : de toutes mes sept amies, je ne vois que ma Française... ou bien !.. je ne vois que ma mignonne Laurelle, si fraîche, si fine, si tendre, et si réellement pure, qui soit per-dessus le marché honnête tout à fait et saine de cœur autant que d'esprit. — Mais oui ! et toute courtisane qu'elle est !.. Car, nul doute là-dessus : cette enfant-là, en fait d'honneur et de loyauté, rendrait des points même à ma royale cousine de Bohême, Lusace et Moravie... quoique la Reine Noire mérite pourtant d'être saluée assez bas...

Il riait, maintenant :

— Ma parole, je me découvre une âme de collectionneur !.. Il y a de tout dans mon septuor : du meilleur, du plus noble, et du plus bas : Laurelle, Noire, la Zibeline !.. et du bourgeois, et de l'artiste, et du cerveau, et de l'animal, et du végétal, autant dire... Oh ! oh ! il me faudra chercher, ce qui s'appelle chercher, si je veux, pour mon numéro huit, sortir des sentiers trop battus...

Il chercha, — et ne trouva pas tout de suite.

Au demeurant, le septuor, tel quel, était déjà délicat à conduire à peu près harmonieusement.

Dame ! — mademoiselle Scévola n'était pas méchante ; c'est-à-dire qu'elle n'eût pas volontiers rendu le mal pour le bien. Et la mignonne Laurelle aurait presque infailliblement rendu, n'importe à qui, le bien pour le mal. Quant à la Reine Noire, elle avait toujours aimé Charles-Édouard d'une amitié très sûre... Sans doute l'amitié est-elle une chose et l'amour une autre chose... Mais il ne pouvait tou' de

même guère être question de vrais ennuis ou de périls inquiétants, tant qu'il s'agissait seulement de femmes en qui l'esprit de perversité ne remuait pas.

Au contraire, entre les deux Sartène, le Diable seul aurait pu retenir ou déchaîner les dangereuses fureurs jusqu'où peuvent s'égarer la jalousie de mère à fille et la jalousie de fille à mère. Et la Fœrmund ajoutait à ces fureurs-là les siennes, et la Zibeline en ajoutait de pires, — la Zibeline, dont Sylla et César Octave eussent eu peur... Charles-Edouard, y songeant à tête froide, — la tête est plus facilement froide une fois le cœur définitivement glacé, — s'attendait fort dédaigneusement à tout, de la lettre anonyme aux huit balles des brownings...

Mais tout cela n'eût pas été grand'chose, si...

II

... Si Charles-Edouard, dans ce même temps qu'il courtisait, assez diversement, sept jeunes dames non moins diverses, et souhaitait même d'en courtiser une huitième, n'eût pas au fond de soi-même continué de sentir son âme plus triste que la mort.

... Par la suite, — très longtemps plus tard, — il eut beaucoup d'années pour méditer. Et il sut, de science certaine, que nulle époque de sa vie n'avait été plus douloureuse ni plus déchirante que cette époque-là, qui suivit la mort de Fiamma Voghera.

Il souffrait une fois de plus, et, comme ci-devant, d'une souffrance imprévue et neuve. Seulement, cette fois, c'était ensemble tellement sourd et tellement aigu qu'il n'analysait plus. Tels ces enfants qui hurlent, et qui, quand on leur demande : « Où as-tu mal ? » répondent : « Partout ! »

Il avait en effet mal à la chair, au cœur et à l'âme. Il souffrait à cause de Fiamma Voghera, morte. Il souffrait à cause de Stella de Spanheim, vivante. Il souffrait à cause des sept autres. Il souffrait même à cause de la huitième, encore-inconnue. Et il souffrait surtout d'un tas de meurtrissures indicibles, qu'il

ne démêlait pas les unes des autres, et qui, toutes, pêle-mêle, l'endolorissaient et le dévastaient...

Il souffrait à cause de Fiamma Voghera. — Non qu'il continuât de l'aimer : les amours principalement sensuelles meurent toujours tout d'un coup, sitôt leur objet mort. — Le seul poète anglais qu'on puisse égaler à Shakespeare, Kipling, a formulé cet atroce, mais indiscutable théorème : *que, dans nos rêves les plus nostalgiques, nous ne revoyons jamais le visage de nos morts.* — Et moins encore cet autre visage transfiguré que nous ont quelquefois montré nos mortes, et qui s'évanouit irrévocablement dans notre mémoire, sitôt que le tombeau s'est refermé sur elles. — Ceux qui ne sont plus ne sont plus. Et, s'ils errent parfois la nuit, ce n'est pas dans le plan des sensualités. Jamais Charles-Édouard ne fut troublé, même le temps d'un clin d'œil, par une de ces brûlantes évocations qui naguère l'avaient torturé au temps que Fiamma vivait encore, et qu'il lui supposait un autre amant. L'indéchiffrable énigme n'était plus à déchiffrer. Le Sphinx s'était pour toujours enlisé sous son linceul de sable. — Mais Charles-Édouard n'avait fait qu'échanger son bûcher pour une croix.

Fiamma Voghera était morte. Morte loin de lui. Morte sans qu'il l'eût revue, sans qu'il eût pu lui donner le viatique d'un pardon suprême, non plus qu'obtenir d'elle la suprême amnistie ; bref, sans qu'un peu de paix réciproque eût mis entre eux cette douceur inconnue des amants vulgaires : le droit commun à l'oubli sans remords...

Et elle était morte. Nul remède. Nul espoir. L'aiguillon restait dans la plaie, et rien ne l'en arracherait plus.

D'une tout autre souffrance, moins barcelante, mais plus lourde et plus insupportable, Charles-Édouard souffrait à cause de Stella de Spanheim. — Celle-ci était vivante. Et c'était sûrement pis, puisqu'elle continuait sans nul doute d'endurer elle-même un martyre : Charles-Édouard la connaissait trop bien et depuis trop longtemps pour en douter. Il est beaucoup de femmes dont le silence signifie, à ne s'y pas tromper, oubli. Il en est mille sur mille et une. Mais madame de Spanheim était la mille et unième. Or, nulle possibilité de secourir cette lointaine et muette victime. La moindre tentative n'eût été qu'une insulte. Rien à faire, sauf se taire et souffrir soi-même, par ricochet, souffrir pareillement, sans remède.

Après, ce n'était pas fini.

Charles-Édouard souffrait par-dessus tout de ceci : qu'il se sentait encore un homme, — un homme sain, vigoureux, puissant. — Oui : car ç'avait été sur son cœur et sa tête comme deux coups de massue écrasants. — Mais le corps demeurait épargné, intact, entier. Et, dans l'homme, la virilité continuait de gronder, despotique... Telle une bête qui a faim, et qui veut manger, — manger n'importe quoi ! — Déconcerté, Charles-Édouard s'était pris à calculer son âge comme font souvent ceux dont la Grande Guerre a discontinué la vie, et qui s'embrouillent dans le total de leurs saisons : — 1889... 1922 ?... Hein ? il n'avait, lui, pas encore trente-quatre ans révolus ?... Mais alors il était jeune, jeune réellement ? — Il en demeura bouche bée. — Quelle évidence ! vingt ou vingt-cinq mois de ce qu'on nomme en poésie « tendresses » pouvaient donc flétrir et friper une âme d'homme autant et pis que quarante ou cinquante mois de tranchées n'avaient usé la chair et les os ? — En tout cas, c'était cela, la pire torture : continuer

d'être adulte, à travers toutes ces lassitudes ; et continuer de sentir bouillonner sa sève dans ses reins... Sept femmes ; et en avoir besoin, réellement besoin ! avoir même besoin d'une huitième ! et cependant, n'avoir envie d'aucune... n'avoir envie de rien...

Et il enfonçait ses tempes entre ses poings et il songeait, àprement, péniblement. Loin de lui, maintenant, l'ironie dédaigneuse dont il s'était soi-même leurré tout à l'heure, en comptant pièce par pièce « la monnaie de M. de Turenne ! »

— Sept femmes, dont pas une, en somme, ne me déplait... dont trois ou quatre piquent parfois ma curiosité... dont deux, au moins, me sont des amies véritables... Et le dégoût ! rien d'autre... Pourtant de quoi pourrais-je, oserais-je me plaindre ? Combien d'hommes n'ont jamais rêvé mieux que cette réalité-là ?... Et que suis-je de plus que tous ces hommes ?

Il était orgueilleux. L'orgueil est le contraire de la vanité. Aussi acheva-t-il, de bonne foi :

— J'ai sans doute vécu davantage. Et, sans doute aussi, beaucoup d'ancêtres avant moi. Mais rien de cela n'est écrit sur mon front. A supposer que je vaille plus cher qu'autrui, qui donc peut s'en apercevoir ? — Que sept femmes, toutes très désirables, aient donc daigné me désirer, ce serait éblouissant, voire inexplicable, si toute la race femelle ne tenait des moutons de Panurge, moitié par contagion, moitié par rivalité... — Mais, inexplicable ou non, je devrais être très heureux. — Alors, pourquoi le contraire ?

Il chercha, de bonne foi toujours :

— C'est peut-être que j'ai cessé d'aimer, moi. Il semble en somme que Stella de Spanheim et Fiamma Voghera, s'en allant de ma vie, en aient emporté tout ce que j'avais de préférence et de prédilection, sentimentale et sensuelle. Il ne me reste rien, qu'une

défroque, qu'une apparence humaine. Mais pourquoi cette impuissance à recommencer tout, puisque je continue d'être jeune ? Pourquoi semble-t-il m'être interdit d'aimer à nouveau, puisque l'on m'aime encore ? Et, surtout, pourquoi cette absurde et féroce souffrance d'amour, si je dois ne plus aimer jamais ?

Il oubliait que les amputés souffrent, eux aussi, de leurs bras et de leurs jambes coupés, — et souffrent, et souffrent, sans espoir de jamais recouvrer leurs membres perdus.

III

Changer de partenaire au joli jeu d'amour, en changer cinq, six et sept fois par semaine, voilà qui eût à coup sûr enchanté le Sganarelle de Molière, puisque ce pauvre homme avouait « fort agréable et » fort divertissant de se marier tous les mois, » et « s'en fût accommodé assez, s'il n'y avait point eu » de mal. » Don Juan lui-même en tombait d'accord, affirmant avec une impressionnante naïveté que « lorsqu'on est maître une fois, il n'y a plus rien à » souhaiter. » Mais, en vérité, Molière, s'il connut bien « les grands ressorts du cœur humain », ignora tout de la « guenille » pourtant si chère au bonhomme Chrysale. Lorsqu'on est « maître une fois » en amour, on n'a guère fait que s'asseoir à la table du festin, ou passer le contrôle du spectacle. Il faut être le Démétrios de Pierre Louys pour redouter les désillusions de la seconde nuit, quand la première fut plaisante. Et quiconque sait aimer, au sens le plus précis du verbe, ne se contente pas d'une étrointe pour totalement savourer le grain d'une peau, la chaleur d'un baiser, la fraîcheur d'une haleine, le mélange toujours imprévu des parfums d'une femme et de son odeur propre, et la magie des syllabes éter-

nelles que le plaisir arrache on ne devine jamais quand ni comment d'une gorge pâmée. Rien de cela, jamais, ne se répète identiquement. Et « aucun spectacle de la nature, ni les flammes occidentales, ni la tempête dans les palmiers, ni la foudre, ni les grands soulèvements des eaux ne semblent dignes d'étonnement à ceux qui ont vu dans leurs bras la transfiguration de la femme. » M. de Thursö, amant sûrement aimé de Sa Majesté Tchèque et Morave, de mesdames de Sartène, de Jarnac et Fœrmund, de mesdemoiselles Scévola, Elsa, Laurelle... (car la mignonne Laurelle ne s'était pas marchandée à l'ami qu'elle chérissait, dès qu'elle avait senti qu'il avait envie d'elle...) M. de Thursö, candidat, pour surcroît d'ivresse, à la main d'une huitième maîtresse encore inconnue, mais par là même plus adorable, très assurément, que ses sept rivales ensemble, ne pouvait donc pas n'être pas heureux d'un bonheur sans mélange, heureux comme coq en poulailler. Tout ce qu'on a lu plus haut, à propos de cette morne tristesse dans quoi s'enlisait Charles-Edouard, ne sera donc que fariboles et bourrage de crânes au regard des gens raisonnables et rassis : congressistes radicaux, végétariens ou dévôts du suffrage universel. Ces spécimens de l'humanité moyenne, plutôt que d'admettre qu'on puisse n'être pas repu de bonheur, quand on est riche et sept fois caressé, refuseront de relire Racine, à supposer qu'ils l'aient lu à l'école. Il n'est tout de même pas bien certain qu'après la mort de Bajazet, si Roxane eût continué de vivre, Sultan Amurat, de retour au Sérail, y eût coulé des jours d'or et de soie. Il y a sultans et sultans, voire sultanes et sultanes.

Et c'est pourquoi ni Sganarelle, ni son nalf roué de maître, usurpateur d'un nom trop grand pour lui, ni le Démétrios alexandrin, moins étriqué, sans doute, mais trop sculpteur pour se tout à fait bien connaître

en marbres roses, — c'est pourquoi personne, jamais, n'entendit ni n'entendra comme il faut ce formidable mot, que la langue française a prudemment rejeté dans une imprécision totale, et que seuls Mozart et Musset tâchèrent d'interpréter, ou de rêver plutôt : « Aimer... »

Aimer. — Charles-Édouard croyait avoir aimé. — Deux fois. — Et il croyait n'être plus capable d'aimer, — plus jamais. — Peut-être ne se trompait-il pas, puisque deux passions violentes et profondes avaient coup sur coup rempli son cœur, puis l'avaient vidé, le laissant dévasté et desséché. — Tels deux raz de marée, et le Sahara y succédant. — Par le fait, regardant quelquefois en soi, l'homme aux sept amoureuses ne découvrait qu'un cimetière, tellement nu qu'un cyprès aurait eu peur d'y pousser.

Mais néanmoins, et voici qui touchait à la pathologie : cet homme qui n'aimait plus et qui tout de même souffrait sourdement de ses amours morts, tressaillait par instants comme brûlé d'un feu vif, et crispait alors ses ongles dans la chair de sa poitrine : c'était quand il songeait à Fiamma Voghera et à Stella de Spanheim, ensemble. Le sacrilège soudain l'effarait. Quoi ! le même mot pour évoquer la pure et radieuse douceur qui avait attendri toutes ses fibres, au temps que fleurissait pour lui ce lys de la vallée, Stella, — et la brûlante fureur qui le dévorait vif, au temps qu'il tenait à pleines mains cette flamme, Fiamma, et qu'elle s'efforçait d'arder davantage ?... Oh ! ce n'est pas que la tubéreuse soit indigne de l'edelweiss. — Mais les mêler, non... non ! Et malgré tout, souvent, une trouble obsession s'acharnait à confronter au fond de sa mémoire cette morte rouge et cette neigeuse vivante...

Aimer. — Mais, d'abord, qu'est-ce à dire ? On aime

avec son âme, avec son cœur, avec sa tête, sa peau, son sexe, — et le reste... oui ! — Cherchez donc un peu, là-dedans ! Un amant n'y retrouverait pas sa maîtresse... MM. Bergson et Bourget, le front dans la main, et la paix de leur cabinet de travail autour d'eux, ont toujours honnêtement avoué qu'ils n'y comprenaient rien. Et vous voudriez qu'un pauvre diable d'homme, déchiqueté vif, vît clair en soi ? Allons, allons...

Aimer, c'est le verbe philosophal. — Aimer, c'est chercher Dieu. — On n'a pas le droit de trouver.

Le jour que Charles-Edouard se fut enfin bien assuré qu'il ne comprendrait pas, jamais, il se prit à conclure, irrésistiblement :

— Les nonnes, à genoux dans leurs cellules, au fond de leurs couvents glacés, sont plus près que moi de l'impossible solution. Elles ont raison. J'ai tort.

IV

Cependant, entre les sept pouliches, la course allait bon train.

L'attelage, comme juste, avait, à peine attelé, rué dans les brancards. Dès la première semaine d'octobre l'inévitable querelle avait éclaté, entre mesdames Fœrmund et de Jarnac. Les deux ex-amies, devenues rivales féroces, avaient d'emblée perdu toute mesure, puis tout sang-froid. Simone elle-même, qui d'ordinaire contrôlait chacun des battements de ses cils ondés, s'oublia jusqu'à poser à Charles-Edouard la question de confiance : elle, ou l'autre ! Charles-Edouard, égayé, leur éclata de rire au nez, à toutes deux. Après quoi, rejetant à des calendes suffisamment grecques le couple désormais encombrant, il fut rire à son aise chez la pittoresque Scévola, qui, dans le moment même, échangeait le dadaïsme, usé, pour un cubisme de transition moins hermétique. Mademoiselle Scévola, qui ne manquait ni de talent réel, ni de savoir-faire, quoiqu'elle cachât le tout de son mieux, avait déjà tiré de la concession susdite d'importants résultats commerciaux. On ne peut plus joyeuse de la situation, — les fauves les plus chevelus, même leurs crinières coupées, n'aiment pas à vivre d'eau claire, — mademoiselle Scévola accueillit donc

à bras ouverts l'hôte de bon augure qui, pour sa bienvenue, exigeait d'acheter beaucoup de toiles. Ravie de plus en plus, mademoiselle Scévola rit abondamment de l'aventure Fœrmund-Jarnac. Sans doute n'avait-elle jamais encore mis son petit doigt panaché d'ocre, de cobalt et de vermillon, entre un arbre de fer et l'écorce de cet arbre.

Par contre la sage et défilante Laurelle, que Charles-Edouard aimait à rencontrer chez elle, gentiment, tendrement : elle habitait le plus amusant petit nid, avenue Niel, à l'entresol d'une grosse maison bien grave, s'inquiéta des complications à venir :

— Charlie... ne vous fâchez surtout pas !... Vous savez que je vous aime bien fort... Mais c'est justement pourquoi... Ces Jarnac, ces Fœrmund, d'abord, c'est peste, gale et choléra... Et vous allez vous faire assassiner, j'ai très peur... Et puis, et puis... Charlie, quand il s'agira d'autres créatures, de celles qui ont un cœur, un cœur qu'on peut égratigner, — est-ce que vous n'avez pas peur, à force de jouer comme cela, toutes griffes dehors, que votre cœur à vous n'ait mal, un jour... ou même un autre cœur que le vôtre ?... celui d'une pauvre gosse comme moi, par exemple ?...

Par la suite, des cœurs, en effet, furent éraflés...

La Reine Noire avait cédé à son cousin de bonne amitié, et sans y attacher d'importance exagérée. Dès l'instant que son trône avait rejoint l'Empire des Vieilles Lunes, Noire de Hohenstaufen pouvait bien se laisser aller à ses caprices, pourvu seulement qu'ils fussent dignes d'elle. La Reine n'existait plus. La femme qui avait été reine continuait d'exister. Celle-ci n'avait pas envie de déchoir. Mais Charles-Edouard était un partenaire avouable. Alors, comme elle était

belle et qu'il plaisait, nulle difficulté n'intervint. Tout de même, le soir du premier contact, Noire redit à Charles-Edouard à fort peu près ce que Laurelle lui avait dit déjà. Et la toute petite fille et la grande princesse se rencontrèrent pour toutes deux conseiller à leur ami quelque prudence :

— Charlie, très cher, prends garde !

— Encore ! mais à quoi ?

— A mille choses. Tiens ; je m'en suis rendu compte, tu n'aimes pas à aimer très fidèlement. Or, figure-toi que certaines femmes exigent qu'on les aime ainsi.

— Quelle drôle d'idée ! Et que cela est donc vulgaire !

— Tout à fait. Tu as raison, on ne peut plus raison. — Que veux-tu ! le vulgaire est vulgaire, et les gens tels que toi et moi sont l'exception. — L'ennuyeux, c'est qu'une balle de browning ne fait pas la moindre distinction entre l'exception et le vulgaire. Tâche d'y songer !

Charles-Edouard prit la Reine par la main, referma la porte qu'elle avait ouverte et regarda gravement Noire de Hohenstaufen dans les yeux.

— Très chère, veux-tu dire quelque chose ? ou parles-tu philosophiquement ?

Sa Majesté de Lusace, de Moravie et de Bohême éclata de rire.

— Ne sois pas impoli ! ce n'est pas tout à fait ne rien dire que philosopher. Mais ne discutons point... Tu m'as très bien comprise. — Non, je ne sais rien de tes affaires. Mais je présume tout de même qu'entre huit ou dix maîtresses tu connaîtras divers arias. Que les réactions de toutes ces dames te soient bénignes !...

Elle s'en allait. Elle fit une révérence :

— A très bientôt, l'espère ? Sais-tu que je te dois

dix ou douze secondes particulièrement *exciting* ? Et il ne me déplairait pas du tout de « remettre ça », comme on dit aux Halles... Après quoi, et ces bêtises mises à part, un peu de solidarité ne nuirait pas, entre nous deux... Je dis ça pour toi surtout, car tu me sembles filer le plus dangereux des cotons. Compte donc sur moi. Voilà.

Elle descendit quatre marches. Puis, remontant tout à coup :

— Que c'est comique ! — elle risait de plus belle : — au temps jadis, au cours d'une affaire comme ça, c'est-à-dire quand Ta Majesté aurait daigné donner congé à la Mienne, nous aurions eu sur nos talons douze gentilshommes de la Chambre et quatorze dames d'honneur... C'est bon, tout de même, de n'être plus que des Rois de carton !... Charlie, vivent les Républiques !...

— Fascistes surtout ! — riposta Charles-Édouard riant comme elle. Il avait fait la guerre, et ne croyait plus à cette niaiserie préhistorique, la politicaille. Surtout, comme tous ceux de sa génération, il haïssait le fétichisme de cette urne où tous les bulletins sont égaux, celui de Pasteur et celui de l'alcoolique ou de l'enragé guéri par Pasteur...

Et, fort peu plus tard, tout commença de se compliquer, comme afin de donner raison à la Reine Noire.

Il y eut pourtant des exceptions, voire des grâces d'état. Deux des plus chères passionnettes de Charles-Édouard s'appelaient madame de Sartène et la fille d'icelle, Elsa. — Madame de Sartène était sans conteste une des plus savantes amoureuses de Paris. Un corps à corps avec elle avait affolé pas mal d'hommes jusqu'à l'exil, ou jusqu'à la conversion religieuse. Charles-Édouard, qui commençait à se bien con-

naître en étreintes, sortit pour la première fois du lit de la belle Ida tout étourdi, et ses moelles tintant creux dans ses vertèbres. Trop de plaisirs trop aigus lui avaient été prodigués dans trop peu de minutes. Lui-même, plus tard, résuma comme suit son impression première :

— Il m'a semblé que cette femme-là, dès qu'elle m'eût pris entre ses cuisses et ses bras refermés, me tenait à tout jamais, et que je ne sortirais de cet étai que vidé ou mort. Au fait, il ne m'importait plus beaucoup... Et, l'étreinte dénouée, il n'y avait plus sous mon crâne qu'une seule idée, très fixe : le désir d'un recommencement immédiat, exaspéré...

Elsa de Sartène, elle, n'imagina jamais que sa mère fût sa rivale. Il existe encore d'adorables piétés, çà et là. Et rendons à chacun la justice qui lui est due : ni madame de Sartène, ni Charles-Édouard n'épargnèrent rien pour que la fille ignorât tout, comme il se doit, des gestes intimes de la mère. Une maman, même en plein *xx^e* siècle, cela doit continuer d'être, pour les yeux d'une fillette, un marbre toujours blanc, sur socle inaccessible. Le marquis de Sade était surtout un malotru.

Et rien n'arriva entre Ida de Sartène, sa fille, et Charles-Édouard de Thursö... sauf quelques difficultés, — qu'on surmonta... Aujourd'hui même encore, Elsa de Sartène, mariée, — elle épousa le propre fils du corrupteur Saint-Genis Laval — parle encore, avec des yeux très humides, de sa tendre maman, qui ne lui a fait, tout le temps qu'elle a vécu, qu'un chagrin, le chagrin de la quitter un jour...

Un soir très pluvieux de la fin de novembre, Charles-Édouard, qui peut-être se souvenait des inquiétudes de la Reine Noire, et qui, sûrement, commençait d'être las, sinon des pittoresques bagarres Zibelino-Fœrmond, du moins du péril Ida-Elsa, et d'autres, vaguement révélés çà et là, Charles-Édouard donc, un soir qu'il pleuvait très fort et qu'il sentait tous ses muscles comme dissous, oublia beaucoup d'autres chemins, et s'en fut, muet et lourd, vers cet entresol très paisible de l'avenue Niel où la douce Laurelle nichait.

Il fut reçu avec tant de joie vraie, tant de naïve tendresse, tant de sage et pudique douceur que, toute une heure, il en fut à se demander ce qu'il avait bien pu jamais chercher ailleurs. — Ici, n'y avait-il pas tout, et mieux que tout ? — Oui ! — Mais, quand il eut goûté l'heure entière, on ne sait quoi lui manqua... C'était trop doux, trop totalement doux, ce tête-à-tête ouaté, sans heurt et sans angle... Il songea, le temps d'un éclair, aux vieilles voitures de déménagement, celles qui proclamaient, en lettres dorées, tout le long de leurs deux flancs : « Je suis capitonnée ! » C'était capitonné tout pareillement,

chez Laurelle. — Trop capitonné, qui sait ! — Et il tressaillit, sous le regard de Laurelle, un regard indulgent, mais perspicace... Elle avait compris.

Il commença tout de même de mentir, bravement :

— Mon Tout Petit, je dois vous expliquer...

Mais, du bout de ses doigts très retroussés, un peu fuselés, — des doigts parisiens, spirituels comme Fantasio, — Laurelle arrêta l'explication, net :

— Vous devez exclusivement ne pas entasser d'inutiles couleurs, mon cher ami... Je ne suis pas votre femme, n'est-ce pas ?... Et je vois très bien qu'il vous manque quelque chose... je ne sais pas quoi, par exemple l..., mais quelque chose que je ne puis vous donner...

Elle s'arrêta net. Un sourire gamin vint sur sa bouche fine :

— ... Que je ne puis vous donner, que les autres non plus ne peuvent vous donner l... et Dieu sait pourtant que nous sommes quelques-unes, à nous ingénier tant que nous pouvons, pour vos distractions l... Mais le cœur a ses raisons que nulle raison n'a jamais connues. Alors... alors, je vous aime beaucoup, beaucoup, beaucoup, vous le savez... peut-être même plus encore que ça l... tellement enfin que je voudrais vous savoir heureux... ou moins malheureux ; n'exagérons jamais... Et je ne sais pas du tout comment m'y prendre.

Alors, elle vit que, machinalement, il avait regardé la porte.

— Ah ! — reprit-elle, tout d'un coup soucieuse : — voilà que vous vous ennuyez déjà chez moi ! Oui, malgré mon thé vraiment chinois, malgré mon armagnac vraiment vieux, et malgré moi, vraiment gentille, et qui vous aime... Chut, chut l... ne niez rien, ça ne prendrait pas avec moi ; vous n'avez pas même la belle imagination de M. Georges Ohnet, qui inventa

le Maître de Forges... Chut encore ! je sais ce que je dis : vous avez regardé vers la porte. J'ai donc définitivement perdu ma pauvre partie. Il vous faut autre chose, mieux que la pauvre Laurelle. *De Profundis*, et n'en parions plus...

Il avait eu un sursaut de tendresse vers elle :

— Ah ! non, — cria-t-elle, presque violente, — pas de pitié, mon ami ! d'homme à femme, c'est trop insultant. — La roulette de la vie tourne comme elle veut. Dix, noir, pair et manque ne fera jamais vingt-trois, rouge, impair et passe. Alors, alors... Taisez-vous !... et, surtout, ne bougez plus...

Il ne bougea plus. Il la considérait, assez respectueusement.

— Je sais ! — prononça-t-elle tout à coup. — J'ai mon auto en bas, allons.

— Où ? — objecta-t-il : — il est minuit bien passé...

— Où je veux ! — affirma-t-elle... elle recommençait à rire : ce ne sera, naturellement, ni à l'Élysée, ni aux Halles...

Il se laissa conduire.

VI

Et cela fit presque un changement à vue, car l'auto de Laurelle allait vite. — Une rue montueuse fut avalée, jusqu'à l'énorme illumination qui semblait en obstruer le dernier quart ; telle une oblique écluse, mi-romane, mi-assyrienne ; rien n'y manquait, sauf le bon sens ; et on s'y serait cru partout, sauf à Paris. C'était l'entrée du cabaret-dancing mondialement célèbre, « *L'Avion dans la Cave* ». — Étonné, Charles-Edouard hésita avant d'offrir la main à Laurelle pour qu'elle descendit :

— C'est là, que ?...

— C'est là. — fit Laurelle, paisible. — Oh ! je ne dis pas qu'avant la guerre je ne vous aurais pas trouvé une crèmerie moins abominable. Le cher vieux Maxim's, tenez, était beaucoup moins laid. Mais le temps marche, ce qui ne signifie nullement que demain ne sera pas beaucoup plus abominable encore qu'aujourd'hui. — Très cher, nous avons ensemble décidé tout à l'heure qu'il vous manque quelque chose, ou quelqu'un. Ici, on trouve à peu près tout, même de l'inédit.

— Ah ! il reste encore de l'inédit ?

— Très peu. Mais davantage ici qu'ailleurs. Aux

temps passés, les jeunes filles eussent été déplacées dans un bar de nuit. Mais, aux temps présents, les bars de nuit s'appellent dancings. Et le dancing, mon Dieu, c'est peut-être moins inconvenant que ne fut l' bal de MM. Joseph Delorme et Victor Hugo... Alors viennent ici les jeunes filles, bref, l'inédit...

— Mais pourquoi voulez-vous que je me soucie, moi, d'une...

Laurelle, sans transition, devint grave :

— Pourquoi ? parce que, Charlie, je ne prétends pas qu'une jeune fille vous sauverait à coup sûr... Mais je prétends qu'à coup sûr, si une jeune fille ne vous sauve pas, personne...

Elle se tut net, et regarda en rond, avec cette magnifique indifférence que les femmes affectent toujours en public, et si parfaitement. Ils étaient entrés dans l'étrange établissement, — mi-palace, mi-bouge. Des valets en livrée rutilante s'empressaient à les débarrasser, et deux maîtres d'hôtel, échappés du Savoy de Londres, les guidaient, d'un pas d'ambassadeur, vers la meilleure des tables réservées, tout au fond du vaste hall, trop bas de plafond, mais tout entier décoré à fresque par l'un des plus absolus d'entre les maîtres modernes. Seulement les tables et les bancs n'étaient que d'ignobles planches d'un bois tout juste raboté, dont chacune posait sur deux tréteaux. Il y a des tables pareilles dans les pires guinguettes d'arrière-faubourgs. *L'Avion dans la Cave* s'était choisi cette originalité, parmi d'autres. Et c'était peut-être cette insulte permanente à toute une clientèle de haut luxe, forcée de s'asseoir et de s'accouder sur des planches rugueuses, sans nappe ni coussins, c'était peut-être ce mépris étalé d'exploiteur pour exploité qui avait déclenché le succès de la « boîte », comme jadis et naguère Bruant et Fursy gagnèrent leurs batailles à force d'insulter ou

de railler triomphalement quiconque entraît chez eux. — Seulement Bruant et Fursy avaient eu pour eux l'esprit, qui ne souffle qu'où Dieu permet. Et faute de pouvoir prodiguer cette monnaie d'or pur, les tenanciers de *L'Avion dans la Cave* se rattrapaient sur la grossière vulgarité d'accessoires divers. Cela n'eût probablement pas suffi aux Français d'avant le grand massacre. Mais c'était assez pour les Parisiens récemment importés de 1922. Et ceux qui auraient sans doute protesté étaient morts.

— Eh bien ? — questionna Charles-Edouard, en regardant Laurelle.

— Eh bien ?

Laurelle répétait fort paisiblement la question en regardant, elle, la salle.

— C'est tout ça, cet « à peu près tout » qu'on trouve ici ?

Elle haussa doucement sa jolie épaule ; puis, le toisant :

— Charlie, Charlie !... ne soyez pas injuste... surtout envers moi, qui vraiment ne mérite pas... Je fais honnêtement tout ce que je peux pour que vous trouviez... Et soyez-m'en reconnaissant... Car, si vous ne trouvez pas, je ne serai pas tellement, tellement triste... Charlie, il ne faut jamais demander l'impossible, même à... même à moi...

Elle avait un peu perdu son sang-froid. Elle le recouvra brusquement, se rappelant à temps qu'on les regardait, des femmes surtout : Charles-Edouard était laid, mais de cette laideur singulière qui attire et qui retient. A supposer que personne ne l'eût encore reconnu dans l'assemblée, — qui était touffue, — nul doute que déjà bien des yeux ne l'eussent remarqué. Car il était encore assez tôt pour qu'on s'examinât les uns les autres. Et si l'on dansait

déjà, comme on dansa tous les jours et toutes les nuits au cours des années qui suivirent 1918, le parquet central n'était pas encore encombré et le second des deux jazz n'avait pas encore occupé son estrade. La souriante Laurelle le fit observer à Charles-Édouard, tandis qu'elle étendait nonchalamment la main pour goûter son premier verre d'extra-dry :

— Par-dessus le marché, vous voyez à quel point vous aviez tort de vous plaindre : l'heure de la grande cohue n'a pas encore sonné, et les coccinelles ne sont donc pas couchées. Vous avez les plus sérieuses chances d'en voir, hélas !... Tenez ! qu'est-ce que je disais ?...

D'un signe du menton, elle désignait un groupe qui entrait dans l'instant même : deux femmes du monde, trop fardées, très élégantes ; un homme âgé ; une jeune fille, brune, longue, fine, qui ouvrait sur l'Avion dans la Cave des yeux gravement étonnés.

— Province, — prononça Charles-Édouard, après un coup d'œil.

— Province ? — répéta Laurelle, riant de toutes ses dents : — Oh ! Charlie, que vous êtes... Écossais !... Province ! que non pas ! — Dites rue de Varennes ou rue de Grenelle. La jeune fille que vous voyez là est Parisienne depuis dix siècles au moins. Pariez-vous ?

— Non. Vous savez qui sont ces gens-là ?

— Charlie, si je savais, parierais-je ? Vous êtes un sauvage, et vous méritez de finir dans une île déserte... Mais demandons au maître d'hôtel...

Le maître d'hôtel ne savait pas. Le gérant s'informa. L'instant d'après, en grand mystère, un chasseur vint révéler :

— C'est l'ancien ambassadeur, M. de Chagarde... Avec sa dame n... et l'autre dame, c'est sa belle-

sœur, madame Fresnaye... avec mademoiselle Fresnaye, mademoiselle Isabelle...

— Inconnus, — murmura Laurelle, qui écarta légèrement ses paumes ouvertes.

— Non, pas absolument, —¹ rectifia Charles-Edouard : — c'est-à-dire que... je ne connais pas les visages, mais je connais les noms ; je les connais même très bien. — Et je vous fais dix mille excuses : vous avez des yeux de sorcière ! Rue de Varennes, avez-vous dit ? c'est exactement cela ! — madame Fresnaye y a son hôtel, une des belles maisons de Paris... beaucoup de millions : c'est la veuve du Fresnaye des automobiles... Et l'ambassadeur habite aussi tout près. Les deux femmes sont, je crois, jumelles... Des Laroche-Thulon, si je me souviens bien... une vieille, vieille famille du Poitou, ou de la Marche... Il y a même un Laroche-Thulon, tué à Culloden, en 1745...

— Pays de connaissance ! — jeta Laurelle, qui regardait par terre.

Mais Charles-Edouard la regarda, elle. Et, soudain, — car il n'y avait jamais eu ni petitesse, ni ingratitude en lui :

— Mon Tout Petit, — dit-il, — je me sens las, et je ne m'amuse pas. Vous non plus, il me semble ? Alors, voulez-vous que je vous ramène chez vous, et que je vous dise bonsoir à votre porte ?

Elle rougit de plaisir, accepta. Et ils s'en furent. Pas une fois, ce la table à la porte, Charles-Edouard ne sembla s'apercevoir qu'à six pas de lui, une jeune fille brune, longue, fine, aux grands yeux large ouverts, avait soudain levé la tête, et considérait avec attention l'homme indifférent et singulier qui s'éloignait.

Et, toute raisonnable qu'elle fût, et sans illusions trop tenaces, la mignonne Laurelle, s'éloignant avec

cet homme, goûtait une joie secrète. Mais mademoiselle Isabelle Fresnays, elle, qui avait à peine aperçu la mignonne Laurelle, continuait d'attacher son regard à la porte qui venait de se refermer derrière le comte de Thursø.

VII

Par la suite il n'arriva jamais rien, sauf de strictement correct, entre mademoiselle Fresnaye et M. de Thursø. Mais, contrairement à ce que pensent les mères de famille, ce ne sont pas les petites fleurs les plus bleues qui font pour les jeunes filles le plus inoffensif bouquet. Isabelle Fresnaye, ayant par grand hasard rencontré dans un monde où pourtant il n'allait guère Charles-Edouard qui peut-être l'y cherchait, perdit toute contenance en reconnaissant l'homme qui avait attiré ses regards, à *l'Anion dans la Cave*. Et quoique Charles-Edouard, infiniment honnête homme, n'eût pas l'habitude d'entraîner les jeunes filles hors des sentiers les plus permis, il arriva que, dès cette rencontre-là, qui n'était que la seconde, Isabelle sut que Charles-Edouard avait un logis très secret rue de Rohan, et accepta d'y venir, très secrètement.

Elle y vint, — fort peu de jours plus tard... — Et elle y fut respectée plus encore qu'elle n'espérait ou n'imaginait : l'imagination des plus pures jeunes filles est quelquefois beaucoup moins pure qu'elles-mêmes ne sont. Ce néanmoins, Isabelle Fresnaye aima Charles-Edouard de Thursø, et l'aima plus

profondément peut-être que s'il avait fait, lui, tout ce qu'il fallait pour être aimé, y compris les choses qu'on n'a pas le droit de faire aux jeunes filles...

C'était une étrange enfant que cette Isabelle. Nullement la petite oie blanche trop classique, et d'ailleurs reléguée dans les brumes du passé depuis que les demi-vierges américaines donnent impérieusement le ton à la vieille Europe. Mais moins encore quelqu'un qui, de loin ou de près, ressemblât à ces demi-vierges-là. Mademoiselle Fresnaye avait lu tous les livres ; c'est-à-dire qu'elle les avait tous ouverts ; mais il en était beaucoup qu'elle avait aussitôt refermés, non par sottise effarouchée, mais par vraie et simple pudeur. Et quoiqu'elle sût fort bien que les enfants ne se font pas par l'oreille, elle n'était pas curieuse de savoir tous les détails de cette fabrication-là par le menu. Une fille de vingt et un ans, normale et gravement élevée, ne connaît pas encore les tentations qui assiègent un garçon, même plus jeune. D'où, parfois, de celle-là à celui-ci, des incompréhensions, voire de malentendus. Certain jour, rue de Rohan, Isabelle, rappelant à Charles-Edouard leur première rencontre, à *l'Avion dans la Cave*, demanda tout à coup, sans presque y songer :

— Il m'a bien semblé, ce soir-là, que vous étiez dans la compagnie d'une petite dame ?...

— Oui, — répondit Charles-Edouard, sans d'ailleurs y songer davantage : — j'étais dans la compagnie d'une jeune personne qui s'appelle Laurelle et qui est ce que j'ai trouvé dans tout Paris de plus noble et de plus délicat, vous seule exceptée, et aussi peut-être ma cousine, la Reine Noire...

— Oh ? — fit Isabelle Fresnaye, stupéfaite : — ce que vous avez réellement trouvé de plus noble et de plus ?...

Elle n'acheva pas. Et ils ne se comprirent point du tout l'un l'autre dans cet instant.

Ce fut, tout de bon, un flirt extraordinaire, encore qu'absolument chaste, que celui de mademoiselle Fresnaye et de M. de Thursø. Ils s'étaient vraiment épris l'un de l'autre. Mais ils n'eurent garde de s'en jamais souffler mot. Elle arrivait toute secrète, entrait, s'asseyait. Il lui baisait le bout des ongles, s'asseyait aussi, en face d'elle ; et tous deux dévidaient, parmi mille banalités indispensables, les nouvelles du jour, d'abord, puis leurs opinions à tous deux sur la littérature d'à présent. De tendresse, pas une syllabe. De projets d'avenir, moins encore s'il se peut. Une fois pour toutes, mademoiselle Fresnaye avait estimé que, le ventre n'anoblissant pas en France, la fille d'un simple fabricant d'automobiles, — même riche comme elle serait, — ne pouvait clairement pas épouser un comte de Thursø, dont personne dans Paris n'ignorait la vraie race. Charles-Edouard, lui, n'imaginait aucun mariage possible pour les hommes à son image : — ceux qui en savent trop long sur la vie, sur les femmes, sur eux-mêmes, sur tout. — Il n'en était pas moins souvent saisi d'une sourde émotion, à regarder de si près ce visage vraiment jeune qui s'offrait à lui, avec la plus naïve audace, ce visage tout ensemble si clair et si mystérieux. Traverser la vie avec, auprès de soi, ce mystère et cette clarté, cela ne valait-il pas qu'on fit l'effort suprême d'oublier toutes les sciences superflues, par ailleurs tellement, tellement vénécuses ?

VIII

... Seulement, voilà belle lurette que les philosophes ont déterminé que le libre arbitre n'est qu'une illusion. Et, avant eux, — ou après, que sais-je ? — les théologiens se sont plu à nous assurer que l'homme ne fait que proposer, Dieu seul disposant.

Alors, — décembre n'était pas encore commencé, — l'imprévu intervint.

Un soir, d'abord, — Isabelle Fresnaye sortait à peine de la rue de Roban — Charles-Édouard, sortant après elle, pour baguenauder d'abord et pour dîner ensuite où le hasard voudrait, acheta par désceuvrement les journaux du soir, et déploya le premier venu, tandis qu'il traversait la place du Carrousel. Soudain, un fait divers (il n'en lisait jamais, à l'ordinaire,) arrêta net ses yeux :

VITRIOL. — Deux dames, appartenant au monde le plus choisi, la comtesse P... et M^{me} Simone de J..., ont échangé hier après-midi, deux bols d'acide sulfurique en plein Bois de Boulogne. M^{me} de J... fut à peine effleurée. Mais la comtesse F... a été littérale-

ment défigurée, et l'on craint pour ses yeux. Il serait délicat de préciser ici la cause de cette impressionnante recontre, sur laquelle la police enquête.

— Oh ! — fit Charles-Édouard, bouche bée.

Nul doute : les initiales étaient trop transparentes : la comtesse F... ne pouvait être que Frédérique Fœrmund et madame Simone de J... ne pouvait pas n'être pas Zibeline de Jarnac. — Mais pourquoi ce dénouement, qui allait évidemment beaucoup découvrir de cette vie jusque-là tant bien que mal dissimulée, la vie des Zibeline et des Fœrmund, cette vie mal orthodoxe, à laquelle Charles-Édouard s'était un temps mêlé?... Il ne redoutait rien pour lui-même de l'enquête en cours, d'abord parce qu'il redoutait peu de choses au monde, et s'estimait assez pour dédaigner les gens, ensuite parce que, depuis trois ou quatre semaines, ni la Fœrmund ni la Jarnac n'avaient assurément rien eu de lui, ni mot, ni signe... Il n'était toutefois rien moins que sûr de n'avoir pas quelque responsabilité dans l'aventure. Il voulut se renseigner, et le fit très simplement, en allant droit au préfet de police, homme courtois et averti, et, en lui révélant d'emblée tout ce qui se pouvait révéler sans inconvénient. Le préfet comprit vraisemblablement plus qu'on ne lui disait, et ne fit pas difficulté de compléter lui-même le récit un peu schématique des journaux. Oui, mesdames Fœrmund et de Jarnac s'étaient la veille rencontrées allée des Acacias, et un peu de vitriol avait été de la recontre. Mais, deux bols, c'était trop dire. Il n'y avait eu qu'un flacon, d'ailleurs apporté par madame Fœrmund, laquelle, sans explication, en avait voulu arroser le visage de madame de Jarnac. Celle-ci, des plus souples, avait évité le jet corrosif, saisi et tordu le poignet de son assaillante, puis vidé ce qui restait de l'acide « n'importe où » avait-elle ensuite affirmé.

Par malheur ce « n'importe où » avait coïncidé avec le front, le nez, les paupières et la bouche de la comtesse Fœrmund.

— L'agression n'est pas discutable. La légitime défense peut être admise. Mesdames de Jarnac et Fœrmund sont d'accord en ceci qu'elles refusent l'une comme l'autre de porter plainte. L'affaire n'aura donc pas de suites, et je regrette vivement qu'une indiscretion ait permis à la presse de colporter cette bagatelle.

Le préfet de police, concluant en ces termes, maniait un coupe-papier, le plus innocemment du monde.

— Bagatelle ? — protesta Charles-Édouard, assez vivement : — une femme défigurée, aveuglée peut-être...

— Oh ! monsieur de Thursō, — objecta le préfet très froid, — j'ai quotidiennement, dans mes rapports de commissariats, des faits divers à peu près identiques : toutes les pierreuses de Paris règlent leurs différends comme mesdames Fœrmund et de Jarnac ont réglé le leur... Pourquoi voudriez-vous que nous attachions plus d'importance à ceci qu'à cela ? Si je regrette l'indiscretion commise, ce n'est qu'en raison du scandale possible. Mais j'ai tout lieu de croire que les bavardages en resteront là. Auquel cas permettez-moi de hausser les épaules.

Charles-Édouard hochait la tête :

— Monsieur le préfet, je ne puis pas envisager la question tout à fait de votre point de vue.

— Monsieur le comte, — riposta le fonctionnaire, — je vous certifie que vous le pouvez et que vous le devez. Excusez-moi de vous parler si net : mais j'ai le double de votre âge, et la vieillesse a ses privilèges. Vous imaginez bien que je sais qui vous êtes, et, n'importe comment, la France, honorée

du choix que vous avez fait d'elle pour seconde patrie, vous eût rendu courtoisie pour courtoisie : vous ne pouviez pas être troublé par un scandale très quelconque dont vous êtes d'ailleurs rigoureusement irresponsable... Je ne regarde donc pas votre intérêt. Je regarde seulement le nom que vous portez, et aussi cet autre nom que vous ne portez pas. Telle est ma seule raison d'oser vous donner un avis, que voici : il ne faut pas que, plus tard, quand vous aurez à votre tour mon âge, vous puissiez rien regretter de votre passé. — Cela dit, n'en parlons plus, voulez-vous ? Un conseil, même de vieillard, n'est acceptable qu'à condition de n'être pas répété...

Hors la Préfecture de Police, Charles-Édouard avait marché tout à fait au hasard. Quai des Grands-Augustins, il songea, tout haut :

— Il faudra que, demain, je voie L'Isle Rhodes...

Après quoi, il entra dans un restaurant qu'il connaissait bien, dîna, rentra chez lui...

Mais, dans l'instant qu'il refermait sa porte palière, il vit, posé sur le plateau de l'antichambre, un télégramme à son nom, le prit sans inquiétude, en déchira la bande, lut, — puis demeura très longtemps immobile, le papier bleu entre ses doigts qui ne remuaient plus...

Il y avait, sur ce papier bleu, les mots que voici :

Grand deuil sur moi. Vous demande instamment vous rappeler autrefois et venir toute hâte me secourir par votre présence ici château Spanheim, à Slavkov près Brünn, Moravie, Tchéco-Slovaquie. Trois jours seulement. Impérieuse nécessité. Merci. — Baronne Stella de Spanheim.

À la grille du tout petit hôtel, hameau de Bou-lainvilliers, M. de Thursö sonna, exactement comme il avait fait deux ans plus tôt. Et la même soubrette à frimousse gentiment poudrée, carminée, parfumée, s'en vint ouvrir : M. de L'Isle Rhodes n'aimait plus, depuis belle lurette, à changer ses vieilles habitudes. Il bruinaît comme jadis. Et les mêmes mar-ronniers égouttaient l'eau du ciel, du bout de leurs dernières feuilles mortes. Mais cette fois, par une exception dont Charles-Edouard s'étonna, Louis-Christophe de Varades, duc de L'Isle Rhodes et Ville-Paris, ne vint pas recevoir au bas de son perron son hôte, — qu'il n'avait pourtant jamais renoncé de bon cœur à traiter en prince royal. Et la coquette servante fit une mine soucieuse, quand le visiteur eut demandé :

— Monsieur le duc n'est pas souffrant ?

— Souffrant, non, monsieur le comte... Mais... Elle hochait la tête. Charles-Edouard entra.

Non, M. de L'Isle Rhodes n'était pas souffrant. Mais, comme il arrive souvent aux hommes demeurés très longtemps jeunes et vivaces, la vieillesse lui était

venue d'un seul coup, et le faix de ses soixante-quatorze ans pesait maintenant sur ses épaules. Charles-Edouard, du premier regard, comprit : L'Isle Rhodes, comme le comte entrant, avait essayé de se lever de son fauteuil ; et l'effort des deux bras sur les Jeux accoudoirs n'y avait pas suffi.

— Je vous en prie, — s'écria Thursö, — je vous en prie, mon cher vieil ami...

Mais, cette fois, il n'osa pas ajouter, comme deux ans plus tôt :

— ... Mon cher vieil ami, toujours si jeune !

Mieux valait, d'ailleurs, ne rien dire. M. de L'Isle Rhodes avait des yeux et des miroirs, nets les uns comme les autres. Et il se voyait soi-même clairement.

— Monseigneur, — prononça-t-il, en souriant, — ceci est le commencement de ma fin. C'est pourquoi je prie Votre Altesse Royale de pardonner à un homme désormais proche du cercueil, s'il lui prend fantaisie de se souvenir que vous êtes un vrai Roi, un Roi *de-jure*... J'espère au moins que votre visite dans ma petite maison n'a pour cause nul événement fâcheux ?

— Sais-je ? — fit Charles-Edouard : — nous parlerons de cela tout à l'heure. Commençons par vous ? Vous avez des façons de parler auxquelles je ne m'habituerai pas, je vous en prévient tout de suite : « cercueil », par exemple, est un mot...

L'Isle Rhodes, oubliant peut-être qu'on n'interrompt pas le Roi, interrompit :

— Monseigneur, « cercueil » est un mot. Mais ce mot figure une chose dont je n'ai pas peur. Ladite chose sera bientôt ici même, dans ce cabinet où j'ai l'honneur de recevoir Votre Altesse. Il n'importe d'ailleurs en rien : tous les hommes ne sont faits que

pour devenir des cadavres. Passons donc... D'autant que je ne prétends pas du tout que ma mort soit imminente : nul ne sait le jour, ni l'heure. Je ne suis pas encore mort, pour l'instant : je suis seulement vieu.... ce que je n'étais pas, il y a trois semaines. — Au fait ? c'est peut-être à merveille puisqu'on dit que les vieux possèdent la sagesse. Et je me trompe fort si Votre Altesse n'est pas venue jusqu'à ma pauvre maison dans l'espoir que je saurai, moi, ce qu'elle ne sait pas... Voyous, monseigneur, laissons cette vieille carcasse-ci, et parlons de ce qui vous préoccupe ? de cet événement, dont vous ne savez même pas s'il est ou non fâcheux ?...

Charles-Édouard s'était assis. Il chercha son porte-cartes, y prit le télégramme de madame de Spanheim, et le tendit au vieillard.

L'Isle Rhodes lut, puis songea...

— Somme toute, — concluait-il un peu plus tard, après que Charles-Édouard lui eut tout dit, — vous prenez ce soir l'Orient-Express de 19 heures 50... l'Orient tri-hebdomadaire... Est-ce le bon jour au moins ? oui : mardi, jeudi... et c'est aujourd'hui jeudi. — Fort bien. — Rien de plus simple, en effet : votre ancienne amie crie au secours, vous accourez. — Un simple gentilhomme, moi, par exemple, n'aurait pas eu le droit de faire moins. Vous, par conséquent !... — Ce n'est donc pas sur ce point que Votre Altesse Royale a jugé nécessaire de consulter son vieu serviteur...

— Son vieil ami !

— Soit, soit ! — Mais j'ai prié respectueusement Votre Altesse de m'éclairer : puisque, sans nulle hésitation, la question du départ est résolue, puisqu'un sleeping est retenu, puisque les valises sont faites, et puisque je suis excusé, n'est-ce pas ? de ne pouvoir

accompagner monseigneur jusqu'au quai de départ...

— L'Isle Rhodes, vous plaisantez ?

— C'est comme il plaira à Votre Altesse... J'achève en tout cas : puisque tout est d'avance réglé, oserai-je demander pourquoi...

— Pourquoi je suis ici, et pourquoi je vous importune ? Oh ! cher, très cher L'Isle Rhodes... il ne faut tout de même pas m'en demander trop long... Je n'ai pas eu d'intention précise en venant à vous. J'ai seulement voulu me rapprocher du seul de mes amis qui m'aime vraiment... A peu près comme, il y a trois ans, à peine débarqué à Paris, je suis pareillement venu à vous, pour y chercher une raison de vivre, et un but à ma vie...

— Ah ! — fit le vieux duc, qui songea encore.

Charles-Edouard cependant racontait à L'Isle Rhodes, qui en ignorait jusqu'au plus petit mot, le fait divers Jarnac-Fœrmund, et ce qu'en avait dit le Préfet de police.

— Heu ! — grogna le duc, le menton sur le poing, — ce rond-de-cuir n'a peut-être pas tort... Mais il juge d'un point de vue strictement égalitaire, qui ne saurait être le mien, ni surtout le vôtre. Que diable importerait jamais à Votre Altesse la qualité des dames qu'il a, çà ou là, honorées de son choix ? Ce n'est pas d'avoir trouvé la Dubarry désirable que Louis XV eut sujet de se repentir : c'est d'avoir oublié la France pour une putain... Excusez le mot précis, Monseigneur ! Je suis trop las, ce soir, pour chercher des euphémismes... et j'en oublie le respect. — Cela dit, votre vieux brigand de la Tour Pointue et moi-même, quoique différant d'opinion quant aux causes premières, sommes à peu près d'accord quant aux nécessités qui en découlent. Monseigneur, je vous vois étonné. Je l'ai d'abord été moi-

même. Il me souvient à merveille de vous avoir, ici même, voilà tout au plus vingt-cinq mois, donné le conseil de faire, tant qu'il vous plairait, et comme il vous plairait, l'amour, — l'amour étant la seule carrière que vous pussiez, en ce temps-ci, parcourir sans déroger. — Eh bien ! je n'ai pas changé d'avis. Mais le mot « amour » a, pour moi, changé de signification.

M. de L'Isle Rhodes s'interrogeait, à bout de souffle. Il toussa même, assez longtemps. Et Charles-Édouard, qui écoutait, muet, entendit les poumons trop creux du vieillard résonner comme une caisse de sapin mince.

— ... Pardon ! — fit M. de L'Isle Rhodes, après un temps.

Puis il reprit :

— « Amour », Monseigneur... j'ai longtemps cru que ce vocable-là désignait exclusivement l'attraction bien connue, et tout de même bien mystérieuse, qui entraîne tel homme ou telle femme vers telle autre femme ou vers tel autre homme, à l'exclusion de mille objets quelquefois plus séduisants, mais que le Grand-Maitre du Grand Jeu réserve sans doute pour des partenaires différents. — C'est dans cette croyance que j'ai cru pouvoir encourager Votre Altesse à aimer. Aimer, c'est-à-dire chasser et traquer les femmes qu'on aime jusqu'à l'hallali, jusqu'à la possession consentie, acceptée, désirée, — il y avait là motif à vivre. — Et il y aurait eu motif, en vérité, si ç'eût été vraiment cela aimer. — Mais voici : je ne crois pas, à cette heure, que l'amour soit ce que j'avais cru jadis.

— Oh ! — objecta Charles-Édouard, — il m'est apparu déjà que cela devait être plus compliqué.

— Monseigneur, — affirme le duc, qui tentait de se redresser, — que Votre Altesse me pardonne ! mais

je suis certain du contraire : cela n'est pas plus compliqué ; cela est au contraire plus simple ; plus simple infiniment !

Dans cet instant, M. de L'Isle Rhodes toussa encore. Tout de bon, cette toux valait un glas. Charles-Édouard tressaillit douloureusement.

Mais déjà le vicillard repartait, péremptoire :

— J'ai pris le temps d'y bien songer, Monseigneur, j'ai fait mieux : j'ai médité. Oh ! pour vous... car du diable si jamais la fantaisie m'avait pris de creuser ma sèche cervelle tant qu'il ne s'était agi que de mes propres aventures ! Mais il s'agissait des vôtres, et j'ai ratiociné tant que j'ai pu, — Voici le résultat, bien incomplet, certes ! J'ai d'abord tâché de me résumer votre vie, — c'est-à-dire ce que j'en suis, ce que vous avez bien voulu m'en confier, — depuis quelque deux ans... Au commencement, vous étiez fort épris de cette baronne de Spanheim, dont nous reparlions tout à l'heure... fort épris, n'est-ce pas ?... et devant même que d'en avoir, si j'ose dire, tâté !... Pardon encore ! je ne peux vraiment plus choisir mes mots. — Par la suite, il m'a semblé que votre amour, sitôt satisfait, commençait de décroître ?... Oh ! rien n'était d'ailleurs plus logique : tout chacun l'affirme ! avant d'aimer, il faudrait connaître... au sens biblique de ce verbe... et vous aviez aimé d'abord, pour ne connaître qu'après. — Faute ! — Faute ? heu ?... qu'en savons-nous, au fait ? puisque, après la baronne de Spanheim, vint pour vous la princesse Voghera ! Or, la princesse Voghera, Monseigneur, vous l'avez connue d'abord, pour ne l'aimer qu'après. — Tout de même, ceci n'a pas beaucoup mieux fini que cela...

Charles-Édouard, muet, avait baissé la tête. L'Isle Rhodes, ses deux poings crispés aux bras de son fauteuil, parvint à se redresser à demi :

— Monseigneur ! — cria-t-il : — je témoigne ici, devant Dieu, que Votre Altesse n'en fut nullement coupable ! Vous avez fait de votre mieux. Et, sans doute, fallait-il que vous fissiez ainsi, puisqu'il fallait le même que vous fussiez coup sur coup labouré par ces deux douleurs inexprimables : quitter une femme qu'on n'aime plus, et qui vous aime encore ; quitter une femme qu'on aime encore, et qui ne vous aime plus...

Charles-Édouard continuait d'écouter en silence. L'Isle Rhodes détourna les yeux avant de poursuivre :

— Évidemment, pour quiconque souffre trop, les piqûres de morphine s'imposent. Ce pourquoi, dès notre retour de Dinard, il vous a bien fallu, Monseigneur, essayer, presque désespérément, de repousser toutes chimères sentimentales ou sensuelles, toutes folles du cœur ou de la chair... Et, comme dérivatif, vous n'aviez que l'éparpillement : au lieu d'une passion, huit caprices ; en place de l'amour, une hygiène, une gymnastique sexuelle, variée comme sont toutes les gymnastiques. — Rien de meilleur assurément. Rien de plus ennuyeux, par surcroît. Tellement que vous n'étiez pas plus tôt entré dans ce nouveau chemin que vous désiriez d'en sortir, fût-ce par le pire des sentiers : celui d'une mésalliance, d'une mésalliance officielle, et par conséquent publique... Mon Dieu ! Monseigneur... je vous l'ai déjà dit, j'ai pesé tout le pour et tout le contre... et même une mésalliance n'eût pas été pour beaucoup m'effrayer... mais à condition que vous ; trouviez le bonheur ! — Croyez-vous que vous l'y auriez trouvé ?

— Sais-je ? — fit Charles-Édouard, pensif. — J'ai longtemps cru qu'un homme ayant vécu ma vie, — éducation isolée, guerre isolante, — et ces dernières années, — n'était fait pour aucun mariage. Et puis,

quelqu'un récemment, m'a tout de même conseillé... ou à peu près...

Il se tut. L'Isle Rhodes, ayant attendu trois secondes, se laissa retomber au creux de son fauteuil.

— Monseigneur, — reprit-il alors, parlant presque à voix basse, — n'écoutez jamais aucun conseil !... et pas même le mien... s'il vous déplaît... surtout pas le mien ! — Au fait, mieux vaut peut-être que je me taise, à moins que Votre Altesse ne me commande de parler...

— Parlez !

Charles-Édouard avait vraiment commandé. Et le vieux duc ne retint pas son sourire de joie : allons ! le comte de Thursø se souvenait encore de ses ancêtres. Vite, L'Isle Rhodes repartit :

— Mon conseil n'est qu'un conseil... pas même : une suggestion... Monseigneur, je vous le disais tout à l'heure : l'amour n'est pas ce que nous avons cru, vous et moi jusqu'à ce jour... l'amour est autre chose... chose plus simple, plus grande aussi. — Nous nous sommes trompés : nous avons confondu le moyen et la fin ! — L'amour, ce n'est ni l'émotion des sens, ni l'émotion du cœur ; l'amour ce n'est pas le désir fugitif non plus, cette flambée de serments qu'on appelle caprice ; et pas davantage ce goût qui vous vient aujourd'hui d'un repos tendre et sans fièvre, au côté d'une enfant toute neuve, laquelle d'ailleurs succomberait à la tâche de vous retenir près d'elle. L'amour, que nous subissons sans le comprendre et sans pouvoir y résister, nous aurions tort d'en chercher la cause et le germe en nous-mêmes. Je vois plutôt dans ce mystère-là la manifestation d'une volonté toute-puissante et tout obscure, extérieure, d'un dieu, si vous préférez, du dernier de tous les dieux, du seul dieu que les hommes ne tueront pas, parce qu'il est la vie même, l'instinct de vivre et l'instinct de mul-

tiplier. — Car c'est cela, la fin ! et tout ce qui a précédé, du premier regard au spasme, moyens seulement ! rien d'autre. — Monseigneur, réunir dans une seule partenaire tendresse, volupté, pureté, jeunesse et la réciprocité de tout, — oui ! cette somme de coïncidences presque impossibles, — ce ne serait probablement pas encore assez pour vous offrir dix chances sur cent d'un vrai bonheur vraiment durable. Songez-y donc ! Est-il admissible que le dieu vous prodigue de telles faveurs sans contre-partie ? Gardez-vous toujours des revanches ! Le dieu n'a souci que de faire de la vie, de la vie neuve... Et vous ignorez ses lois essentielles : qui sait si vous ne l'offensez pas, si vous n'attirez pas sa colère, quand vous continuez d'aimer qui ne vous aime plus ? Le désir n'a de justification que dans son aboutissement. — Voulez-vous apaiser le dieu ? — Point de serments, toujours vains ; point de romans, toujours stériles : des enfants, rien que des enfants...

En gars de l'Est, ce même soir, Charles-Edouard, près de monter dans son sleeping, avança d'abord sur le quai de départ, le long du train, jusqu'à la machine. Au delà, les rails de toutes les voies parallèles étincelaient dans la nuit sous les rayons multicolores des lampes et des signaux. La bruine de l'après-midi s'était changée en pluie. Des halos scintillants flottaient autour de chaque feu blanc, vert, rouge, bleu...

Face à cette immensité noire qui s'ouvrait devant la locomotive fumante, Charles-Edouard eut soudain froid, non pas à la peau, mais à la chair. Et il se souvint d'avoir eu déjà froid pareillement, un soir des temps passés. Il chercha, il trouva : ç'avait été

quatorze mois plus tôt, avenue d'Éna, le soir qu'il avait vu pour la dernière fois Stella de Spanheim, et qu'une lourde porte de bois et de fer, sans glace, avait battu...

A pas lourds, Charles-Édouard s'en revint jusqu'à son wagon, monta, gagna sa cabine. La machine siffla. Les roues tournèrent...

LIVRE CINQUIÈME

LA PRIÈRE SUR L'ACROPOLE

Nous estimons les gens qui vont jusqu'au bout de leur devoir, de leur passion ou de leur fantaisie.

H. DE REGNIER.

L'auto roulait maintenant dans la nuit sombre, sur une grand'route assez médiocre. Et, tout alentour, ce n'était qu'horizons très plats.

— Moi qui me figurais, — songea Charles-Edouard, — que la Moravie était pays montagnoux !...

A la gare de Brünn, il avait trouvé, sitôt descendu de son wagon, un interprète et un valet qui avaient tout aplani pour lui. Une Rolls attendait, rangée devant la sortie. Et, tout de suite, ç'avait été, les faubourgs de Brünn à peine dépassés, la solitude.

— Et je n'aurais jamais cru, — songea Charles-Edouard encore : — qu'il pût y avoir, si près d'une grande ville, un tel désert...

De Brünn à Slavkov, on ne compte pas six lieues de France.

Il faisait, cette nuit-là, quoique décembre eût déjà deux jours, assez beau. Mais la lune, à son premier quartier, argentait à peine le ciel. Cependant, il ne pleuvait pas, et les nuages s'espaçaient, ronds et distants, dans un firmament raisonnablement étoilé. Sur

la terre, à droite, à gauche, des feux scintillaient faiblement, au loin. Feux de hameaux, sans doute.

— Du diable, — songea finalement Charles-Edouard, — si je sais dans quelle partie du monde je suis ! Ceci ressemble à tout et ne ressemble à rien...

La Rolls, cependant, qui avait couru d'abord à l'est, suivant la route Brünn-Olrouitz (Brno-Olomouce, pour parler tchèque), prit une traverse à main gauche, fort avant le carrefour de la Maison de Poste, d'où part le grand chemin qui mène à Slavkov.

Charles-Edouard, qui ignorait tout de Slavkov, sauf le nom, ne s'étonna pas. Mais l'interprète, assis respectueusement sur l'un des sièges d'avant, tourna la tête, le temps d'expliquer :

— Que Monsieur le comte ne soit pas surpris : Spanheim n'est pas exactement à Slavkov, mais entre Blazovice et Jirikovice...

— Ah ? — fit le voyageur, incompréhensif.

Par chance, l'interprète insista :

— Monsieur le comte ne doit d'ailleurs s'inquiéter de rien : Monsieur le comte arrive largement à temps !... les funérailles ne seront célébrées qu'après-demain.

Thursø, brusquement, comprit :

— Les funérailles du baron de Spanheim ?

— Oui, Monsieur le comte, — confirma l'interprète, empressé : — il a fallu beaucoup attendre à cause des parents lointains. Mais madame la baronne est une femme de fer : elle continue de veiller toutes les nuits, à côté du cercueil !... Et Monsieur le comte l'y trouvera sûrement tout à l'heure...

Dans l'instant, l'auto tourna court, et s'engagea dans une seigneuriale avenue de grands chênes...

Un perron ancien accédait au château de Spanheim. Au bas de ce perron, la Rolls stoppa. Charles-Édouard, mettant pied à terre, vit une large porte en ogive entre deux arcs-boutants, lesquels supportaient une première terrasse à balustrade de pierre. Une tour carrée crénelée se haussait par-dessus, étagée en deux autres terrasses, dont la supérieure était moitié moins large que l'inférieure. A main gauche, ce donjon s'appuyait à tout un corps de logis dont l'architecture rappelait notre Renaissance. A main droite, une manière de courtine, crénelée comme la tour elle-même, la reliait à d'autres bâtisses, qu'on distinguait mal dans la nuit maintenant opaque.

L'interprète, officieux, tendit un doigt :

— Ici, au milieu, style moyen âge... xiv^e siècle. Là, aile gauche, xvi^e. Là-bas, aile droite, rococo, Louis XV, 1767. La date est au-dessus d'une petite porte...

Mais il s'interrompit net. Dans la porte en ogive, deux valets en livrée de deuil, venaient d'apparaître, précédant un vieillard de haute mine, à longue barbe blanche, qui descendit tout le perron au-devant de Charles-Édouard.

— J'ai l'honneur de parler au comte de Thursö ? — demanda-t-il.

Il parlait un très bon français, mais le parlait lentement et avec un accent qui chantait.

Charles-Édouard s'inclina en silence :

— Monsieur, je suis le comte Podol, cousin germain du feu baron de Spanheim. Madame la baronne, qui n'ignore pas le long et pénible voyage que vous venez de faire pour la servir, m'a prié de vous souhaiter en son nom la bienvenue à Spanheim, malgré les tristes circonstances qui vous y amènent, et insiste pour que vous preniez d'abord quelque repos avant

de songer à la saluer. Madame la baronne serait elle-même venue vous remercier d'avoir si gracieusement obéi à son désir de vous voir ici, s'il n'était pas tellement tard, et si elle ne s'était fait un pieux devoir de ne pas quitter la chapelle ardente. Je vais donc, Monsieur, si vous y consentez, vous faire conduire à votre appartement. Vous pourrez, j'espère, y dormir un peu. Et je prendrai la liberté de vous y retrouver, par exemple aux environs de midi. Nous verrons alors ensemble madame de Spanheim. Et je vous nommerai ensuite aux parents et aux amis du feu baron, tous venus ici comme vous-même pour ses funérailles solennelles...

Charles-Édouard s'inclina encore, et remercia, bref. La courtoisie du comte Podol était d'assez mauvais aloi. On y sentait une morgue héréditaire tenace, que bridait tout de même un respect mal dissimulé, quasi craintif. Charles-Édouard devina que la vraie personnalité du comte de Thursö n'était pas un mystère au château de Spanheim. Mais, ce nonobstant, « les parents et les amis du feu baron » semblaient peu soucieux de favoriser aucun tête-à-tête à la veuve du mort et à celui qu'elle avait appelé, de Paris à Slavkov, « à son secours »...

— « A son secours », — se répéta, bouche fermée, Charles-Édouard, tandis qu'il suivait un majordome, après que le comte Podol, sur un très profond salut, l'eût quitté.

Les valets, maintenant, ouvraient son sac et sa valise, et s'empressaient. Lui, Charles-Édouard, son manteau jeté, ouvrit largé une des fenêtres de sa chambre, et s'accouda, face à la nuit.

Sans doute le parc, si parc il y avait, s'étendait-il de l'autre côté du château. Les fenêtres de l'appartement réservé au comte de Thursö s'ouvraient sur

un parterre assez étroit, au delà duquel s'étendait seulement la campagne. Des champs, des prés, jusqu'à l'horizon. Et nulle montagne. Un plateau, à peine haussé de quelques toises au-dessus de la plaine, rompit seul la monotonie de l'horizon. Charles-Edouard, considérant ce plateau, dont il n'imaginait pas le nom, crut y distinguer quelques arbres et quelques maisons. La lune, maintenant plus haute, jetait N.-bas un peu de nacre. Charles-Edouard, s'orientant sur les étoiles, nombreuses parmi les nuages qui s'espacèrent de plus en plus, remarqua, sans y songer, qu'il tournait le dos à la Polaire, et que le plateau inconnu « gisait », comme disent les marins, légèrement à l'ouest du sud vrai. — « dans le sù-suroît »... Le soldat Thursø, de 1914 à 1918, avait connu très familièrement des pêcheurs bretons, engagés comme lui-même dans des régiments de choc...

Il faisait presque doux, quoiqu'on fût en décembre. Mais, tout d'un coup, la fatigue du voyage aidant, Charles-Edouard eut froid. Il quitta la fenêtre. Les valets avaient achevé leur besogne. L'un d'eux se hâta de fermer. L'autre déshabilla l'hôte. Charles-Edouard se coucha...

Mais le sommeil fut long à venir.

II

Dans la haute salle aux solives peintes, un lustre de fer, énorme, pendait du milieu des maîtresses-poutres, entrecroisées en étoile. Charles-Edouard, quand il entra, précédé du comte Podol, vit d'abord ce lustre, où le soleil de midi, très oblique, allumait des reflets brutaux. Ce ne fut qu'un moment. Tout de suite, le comte Podol s'étant effacé pour découvrir le nouvel arrivant, Charles-Edouard découvrit « les amis et les parents du feu baron », groupés au fond de la haute salle.

Le programme du comte Podol s'était ponctuellement exécuté. M. de Thursö n'avait point encore été admis à saluer madame de Spanheim. Les valets qu'il avait sonnés l'avaient aidé avec la plus respectueuse lenteur. Si bien que, de coups de brosse en coups de fers, ses vêtements ne lui avaient été remis que passé dix heures. C'est à dix heures qu'on servait à Spanheim le second déjeuner. Charles-Edouard avait donc dû accepter d'être servi chez lui, ce qui n'avait rien abrégé. Mais le comte Podol s'était du moins montré exact. Et Charles-Edouard, assuré maintenant

qu'il allait enfin revoir Stella, cessait d'être impatient.

Les parents et les amis, salués, saluèrent. Ils étaient trente au moins, et valaient qu'on les regardât. La plupart portaient l'uniforme, ou mieux, beaucoup d'uniformes fort variés : il y avait là d'assez nombreux seigneurs qui se souvenaient d'avoir servi ou commandé sous les anciens drapeaux austro-hongrois, et qui, sans doute, le regrettaient, même à présent que la grande guerre avait libéré Prague, Brunn et Kosice. Parmi ces dolmans, ces tuniques, ces pelisses et ces brandebourgs, les redingotes et les vestons civils n'étaient que quelques taches noires. Au demeurant, le deuil était partout, chaque uniforme montrant ses crêpes, tant au bras qu'à l'épée. Et l'ensemble prêtait sans doute à sourire, mais à réfléchir aussi.

— Et maintenant, monsieur de Thursö, s'il vous plaît de venir saluer madame la baronne...

Tout au bout d'une galerie très longue, deux cabinets étroits, seulement ornés de vieilles peintures religieuses, assez noircies pour que le sujet en demeurât mystérieux, une porte basse, d'ancien chêne noir, s'ouvrait sur la chapelle ardente...

III

La chapelle seigneuriale de Spanheim n'était éclairée que par deux vitraux peu lumineux. Mais elle était de dimensions médiocres ; et la profusion de cierges et de cires qu'on y avait allumés pour rendre l'hommage dû à la dépouille mortelle dont le catafalque était là ajoutait à l'insuffisante clarté du dehors. Charles-Edouard entrant, embrassa du premier regard l'autel, pesamment sculpté et doré, le cercueil, enfoui sous des flots de velours noir, deux rangs de nonnes, alignées à droite et à gauche, du narthex à l'abside, et, seule, détachée en avant d'un groupe agenouillé de femmes en deuil, Stella de Spanheim sous ses longs voiles de veuve, prosternée sur un prie-Dieu si grand qu'il la faisait plus frêle et plus tragiquement désarmée.

Au bruit de la porte, Charles-Edouard vit qu'elle tressaillait. Toutefois, elle ne se leva pas, ni ne se détourna, jusqu'à ce que l'une des religieuses fût venue lui parler à l'oreille. Tout semblait prévu et d'avance arrêté. Madame de Spanheim, sans répondre ni ciller, prit le temps d'achever sa muette oraison, se signa, et enfin céda son prie-Dieu à la nonne. Alors elle traversa la nef, vint jusqu'à la porte latérale sous

laquelle se tenaient Charles-Édouard et son guide, et les précéda dans le premier des deux cabinets adjacents, — qui figuraient la sacristie de la chapelle. — Une des dames en deuil tout à l'heure agenouillées derrière elle vint aussi, telle une suivante de tragédie. Et Charles-Édouard s'entendit nommer à la comtesse de Kruh, qui était mi-contrefaite et dont la bouche aux coins trop bas, sous un nez en bec d'aigle, méprisait visiblement le monde entier, sans du tout excepter les personnes présentes.

— Hein ? — fit en soi-même Charles-Édouard, qui se pinça, doutant s'il était éveillé : — la comtesse de Kruh et le comte Podol ont-ils, par hasard, rêvé que Stella de Spanheim ne me parlerait qu'en leur présence ?

La comtesse de Kruh et le comte Podol avaient en effet très bien rêvé cela. Et la chose fut d'emblée manifeste, car tous deux, déployant un sang-froid à renverser les murs, se mêlèrent ensemble à l'entretien, dès le premier remerciement de madame de Spanheim à Thursö, et dès la première réplique de Thursö à madame de Spanheim.

Ils tombaient malheureusement sur un homme peu fait aux insolences, et qui pâlit excessivement dès qu'il eut réalisé celle qu'on avait ici calculé de lui infliger.

— Oh ! — gronda-t-il tout à coup, trop haut.

Mais il se contint dans l'instant même :

— C'est à son secours qu'elle m'a appelé. Saint André ! je ferai ce qu'il faudra, mais elle ne m'aura pas appelé en vain.

Il feignit donc un temps d'accepter la situation. Puis, jugeant avec raison qu'il fallait pourtant trancher le nœud gordien, il opéra à l'improviste, avec une décision de chirurgien :

— Madame, — dit-il sans préambule, après qu'il

eût tout à loisir débité toutes les banalités d'usage, — j'ai laissé à Paris l'un de vos plus anciens amis, dont la santé m'inquiète douloureusement : je parle du duc de L'Isle Rhodes et Ville-Paris. Or, sachant que je me rendais ici, à vos ordres, M. de L'Isle Rhodes m'a chargé pour vous d'une manière de testament verbal, que je ne puis délivrer qu'à vous, et seul à seule. J'entends bien que le moment est mal choisi. Mais la voix des mourants a toujours droit de se faire entendre, n'importe où et n'importe quand. M. de L'Isle Rhodes est, hélas ! beaucoup plus âgé que n'était M. de Spanheim. J'ose donc insister pour obtenir de vous une heure, sans témoin, soit aujourd'hui même, soit après-demain... car la triste cérémonie de demain exigera assurément toutes vos forces...

Il regardait Stella et scrutait son visage. Rien n'était plus poignant que le regard traqué de ces beaux yeux d'or bruni, que Charles-Édouard jadis avait si passionnément chéris. Les deux sourcils en accents circonflexes remontaient légèrement, comme aux minutes d'émotion suprême, — le sourcil gauche d'une ligne plus haut que le sourcil droit. — Charles-Édouard se souvint et tressaillit.

Avant que Stella n'eût répondu, le comte Podol osa, assez impudemment, élever une objection :

— Soit aujourd'hui, soit après-demain, madame la baronne aura grand'peine à trouver...

Glacial, Charles-Édouard trancha la phrase au couperet :

— J'espère que madame de Spanheim trouvera néanmoins le temps qu'il me faut. Car, dans le cas contraire, j'attendrai. Et je ne retournerai d'où je viens qu'après m'être acquitté de ma mission.

Les yeux d'or remercièrent d'une étincelle. Et, tandis que les deux témoins exclus gardaient un

silence blessé, mais impuissant, madame de Spanheim, reprenant sa voix nette d'autrefois, fixa l'heure qu'exigeait Charles-Édouard :

— J'ai toute une dette de reconnaissance envers M. de L'Isle Rhodes, et je ne saurais la payer trop tôt, si j'en suis capable. Aujourd'hui vaut mieux qu'après-demain. Je vous enverrai donc chercher chez vous ce tantôt, vers quatre heures, si vous le voulez bien, monsieur de Thursø...

IV

— Ainsi donc, on vous tient en chartre privée ! Et, si je n'étais pas qui je suis, vous m'auriez même pas eu licence de me recevoir tête à tête ! Mais, par Dieu, pourquoi ?

— Mon ami, parce qu'à Paris j'étais la bersonne de Spanheim, et qu'ici je ne suis plus que la veuve du principal seigneur de la contrée. Traditions, préjugés, que sais-je ! Au fait, cela m'est à peu près égal... J'ai crié vers vous, c'est vrai, dans le premier instant. Vous comprenez : la peur... Tant qu'il a vécu, M. de Spanheim, quelques torts qu'il eût eus jadis envers moi et quelque folie que fût la sienne, m'aidait à vivre, et me défendait, par accès et par crises, mais efficacement, contre tous ces parents et tous ces amis que vous avez vus, et qui représentent la Tradition, la Race, le Passé... Moi, qu'étais-je ? Le contraire ! le Caprice et la Fantaisie. Avais-je pas jadis déserté Spanheim, y laissant mon mari, maniaque ? — J'avais d'ailleurs eu tort, et je me repens : M. de Spanheim ne manquait ni d'honneur ni d'équité. Quand je revins, il me reçut. Quand je pleurai, il sut ne pas voir mes larmes. Et je fus respectée, tant qu'il vécut. — Tant qu'il vécut... Parce que, depuis...

— Depuis ?...

— Depuis, nul n'a plus le droit de me défendre.

— Mais qui vous attaque ?

— Tout le monde.

— Pourquoi ? — Votre héritage ne vous est pas contesté, j'imagine ?

— Oh ! non ! Il ne s'agit pas d'argent... Et je suis riche. — Mais je suis la dernière des Spanheim... le baron n'a pas d'enfant, aujourd'hui... (un grief de plus contre moi, cela...) Alors les parents et les amis exigent que la dernière des Spanheim vive à Spanheim, y vive dans le deuil et la solitude, jusqu'à ce qu'elle meure... Et tous m'assiègent et m'obsèdent. — Vous comprenez bien : ce n'est pas affaire d'intérêt, c'est affaire de religion, si j'ose dire. — Évidemment, du point de vue des lois, je suis libre de m'en aller...

— Pourquoi ne retourneriez-vous pas à Paris ? Qui s'y opposerait ?

— Personne. — Mais à Paris, moi ? Oh ! Charles ! croyez-vous que je reverrai jamais Paris, dussé-je vivre mille ans ?

Ils étaient l'un et l'autre, Charles-Édouard et Stella, seul à seule, dans le boudoir de la baronne de Spanheim, où une camériste avait tout à l'heure introduit le comte de Thursø.

Et Charles-Édouard, soudain, revint à la charge :

— Stella, Stella ! vous êtes prisonnière... et vous ne voulez pas sortir de prison ?... Pourtant, vous avez crié vers moi, il n'y a pas encore trois jours ! N'était-ce pas un secours que vous appeliez ?

Madame de Spanheim hésita :

— Non, — dit-elle enfin : — c'était seulement un réconfort. Car la route s'ouvre bien sombre devant

moi. Mais j'y marcherai tout de même jusqu'au bout. — Certes, je pourrais m'évader de cette prison, comme vous la nommez très bien. Et ceux-là mêmes qui s'efforcent de me garder à vue, — la comtesse de Kruh, tenez ! ou le comte Podol, — ne feraient que s'incliner si, demain, après les funérailles, je prenais avec vous la correspondance de l'Orient-Express à Brünn. Mais, si je partais, où arriverais-je ? Voulez-vous que je reprenne ma vie d'autrefois, ma vie du temps que je ne vous avais pas encore rencontré, et que j'essayais d'oublier ma jeunesse perdue et ma vie gâchée ? C'était possible alors, puisque... puisque je ne savais pas tout ce que vous m'avez enseigné... Mais, aujourd'hui, comment voudriez-vous ? — Mon ami, vous partirez seul. Et je resterai. Ils n'ont pas besoin d'avoir peur, tous ces gens inquiets, tous ces amis, tous ces parents : la baronne de Spanheim accomplira leur désir, non pas pour eux, ni pour leur idéal, mais pour elle-même, pour avoir au moins un semblant de but vers quoi diriger ses pas. C'est encore mieux que de marcher à l'aventure. Si j'ai crié vers vous, Charlie, c'est que j'avais besoin de vous dire tout cela avant de m'ensevelir à jamais dans ce château pareil à une tombe, où, d'ici à huit jours, je serai seule, et seule sans fin : car ma porte ne s'ouvrira plus pour personne... et pas même pour vous.

Elle parlait si net qu'il n'essaya même pas de discuter. Elle s'était levée. Il crut qu'elle voulait qu'il partît, et il en sentit un pincement au cœur. Mais elle allait seulement vers la fenêtre ouverte, et elle s'y accouda. La fenêtre était large. Charles-Edouard put s'y accouder aussi. Et tous deux, muets, regardèrent l'immense campagne, déjà mauve, car le soleil venait de se coucher. Le salon de madame de Spanheim, comme la chambre de Charles-Edouard, s'ouvrait sur

la façade sud du château, Charles-Édouard reconnut les champs, les prés, et le plateau qu'il avait devinés plutôt qu'aperçus, lors de son arrivée nocturne. Deux hameaux, proches, l'un à droite, l'autre à gauche, groupaient quelques maisons parmi des bouquets d'arbres. Un troisième hameau, coiffé d'un clocher campagnard, couronnait le plateau. Plus éloigné que les deux autres, on le distinguait pourtant mieux, dominant la plaine, et vivement éclairé par les reflets du ciel occidental. Sud quart sud-ouest, c'était bien cela. A quelque deux lieues, un peu plus à l'est, un grand village, presque une ville, découpait sur l'horizon des silhouettes confuses, mais hautes... des ou châteaux.

— C'est Slavkov, — murmura Stella de Spanheim, qui suivait des yeux les yeux de Charles-Édouard.

Il répéta :

— Slavkov ?

— Slavkov, — expliqua-t-elle, — c'est le nom slave d'Austerlitz. Vous ne saviez pas ? Je croyais vous l'avoir dit, autrefois ?

— Oh ! — fit-il, se souvenant : — oui, je savais ! mais j'avais oublié... Vous habitez au plein milieu du champ de bataille ?

Elle sourit :

— Oui. C'est à peu près ici qu'était le prince Murat, quand il lança — là-bas, à gauche, vers ce hameau, Blazovice, les cavaleries de Walther et de Beaumont, et, plus à gauche encore, vers Holubice, celle de Kellermann... Et c'est là, tout à droite, derrière l'autre hameau, Jirikovice, qu'était l'Empereur Napoléon... Le plateau que vous voyez droit devant vous, c'est Prace, ou, en allemand, Pratz. C'est là que Napoléon poussa Soult, Vandamme, Saint-Hilaire, Bernadotte, Duroc, Oudinot, et gagna la bataille. — Oh ! le baron de Spanheim, aux premiers

temps de notre mariage, m'apprit tout cela par le menu...

Dans l'instant, sous les yeux de Charles-Édouard, le paisible paysage venait de se transfigurer.

Il n'y avait jamais songé. Elle habitait au plein milieu du champ de bataille, — du champ de bataille le plus célèbre de tous les champs de bataille de toute l'Histoire. Marathon, Waterloo, Rocroy, Lutzen, Denain, Pultawa, Valmy, Sedan, Pharsale, Salamine, Iéna même, qu'est-ce, auprès d'Austerlitz ? Il y songea, puis comprit que même une baronne de Spanheim pouvait achever de vivre en contemplant Austerlitz, comme faisaient les clarisses d'autrefois, en contemplant un crucifix...

Elle-même, en quatre mots, confirma ce qu'il pensait :

— Et le baron avait raison. On peut vivre et mourir ici.

Un peu plus tard elle ajouta :

— Ici, sans regarder ailleurs. Des hommes qui valaient mieux que nous sont morts obscurément pour des causes qu'ils connaissaient très mal. Tout de même, du sacrifice muet et inconscient, une gloire énorme est née. Je tâcherai d'imiter les soldats d'Austerlitz. Un but, n'importe lequel... et tendre vers lui, jusqu'à l'atteindre... et mourir pour y pénétrer !... Somme toute, en ce pauvre monde, seuls méritent d'être estimés ceux qui vont jusqu'au bout de leur devoir, de leur passion ou de leur fantaisie.

— Les trois ne font qu'un, — prononça Charles-Édouard : — une fantaisie conduit à une passion, une passion implique un devoir.

— Oui, — dit-elle. — C'est ainsi que moi j'eus jadis une passion... vous savez peut-être laquelle ?... puis une fantaisie... celle de me réfugier ici... Et moi

devoir en est résulté. J'irai jusqu'au bout de ce devoir.

— Faut-il aller jusqu'au bout ?

Elle le regarda, puis affirma :

— Oui.

Elle s'était, ce disant, retournée vers le champ de bataille :

— Oui, répéta-t-elle, — il faut aller jusqu'au bout, toujours. Nous n'avons pas le droit d'en douter. Si vous aviez là-dessus la moindre hésitation, — oh ! regardez ici, regardez !

Il regarda. Elle poursuivit :

— Ceci est Pratzen. C'est-à-dire le vrai centre et le vrai cœur de la prodigieuse bataille. Austerlitz, en vérité, n'est pas là-bas, à Slavkov : Austerlitz est ici. Eh bien ! quand on s'accoude à cette fenêtre, et qu'on voit Pratzen, savez-vous ce qu'on découvrirait par delà l'horizon, en continuant d'aller tout droit ?

— Non ?...

— On découvrirait d'abord Wagram. — Oui : Wagram, qui est à cinq lieues de Vienne. — Wagram, par où passa Napoléon, quatre ans après qu'il eût passé par Austerlitz.

— Réellement ?

— Très réellement. Il n'y a d'ailleurs rien là que de tout simple. Cette ligne droite d'Austerlitz à Wagram rencontre à coup sûr, bien des châteaux comme celui-ci. Mais ce que je vais vous dire est plus extraordinaire : cette même ligne droite, qui joint le plateau de Pratzen à la plaine de Wagram, savez-vous, prolongée vers le sud, où elle nous mènerait ?

— Dites ?

— D'abord au-dessus de l'Adriatique; puis au-dessus de l'Italie, de la Sicile, de la Méditerranée, et de l'Afrique enfin, qu'elle traverserait de la Tripolitaine au Dahomey... Après quoi...

— Eh bien ?

— Après quoi, franchissant quinze cents milles d'Atlantique Austral, la ligne droite Austerlitz-Wagram aboutirait à une île perdue, dont tous les hommes savent le nom, quoi que bien peu l'aient vue de leurs yeux : Sainte-Hélène.

— Ho ? C'est vrai ?

— C'est vrai.

Il faisait maintenant presque nuit. Toujours accoudés côte à côte, Charles-Édouard et Stella, ensemble hallucinés par le mystère de cette ligne fatale, — la ligne droite Austerlitz-Wagram-Sainte-Hélène, — ne parlaient plus. Et ce ne fut qu'après un long silence, que le murmure de la campagne près de s'endormir semblait ouater davantage et faire plus solennel, que Stella de Spanheim, à voix très basse, conclut :

— Celui-là, Napoléon, qui est l'Homme par excellence, ne s'est certes pas trompé en poussant d'Austerlitz à Wagram et surtout de Wagram à Sainte-Hélène. — Pas plus que le Christ ne s'est trompé en allant de Genezareth à Jérusalem et de Jérusalem à Gethsémani. — Il faut aller jusqu'au bout. Surtout quand la ligne droite aboutit au Calvaire et à la Croix.

Elle se tut un moment. Puis, faisant face à Charles-Édouard, elle se pencha vers lui. Et il sentit tout à coup, sur sa bouche anxieuse, la caresse chaste du beau front qui s'appuyait à lui, gravement.

— C'est le viatique, — dit-elle, sans bouger, et comme dans un souffle : — j'en avais besoin, besoin, Charlie ! car j'ai trouvé mon île déserte ici ; mais la fin sera longue à venir.

Il baisa le front religieusement. Elle se redressa :

— Vous aussi, — affirma-t-elle, souriante, — vous aussi, vous trouverez...

Peut-être trouva-t-il...

Mais, s'il trouva, Paris n'en fut pas informé. Car le comte de Thursō qui avait quitté Spanheim comme prévu et comme annoncé, le soir même des funérailles du baron, prit bien à Brünn le train de Vienne, — sous les yeux du vieux comte Podol, qui avait tenu à le mettre lui-même en wagon, — mais, ce nonobstant, ne débarqua pas en gare de l'Est, trente-six heures plus tard, de l'Orient-Express correspondant: Et, dans Paris, nulle nouvelle n'arriva...

Nulle nouvelle n'arriva, jamais plus.

De Vienne, pourtant, cinq lettres avaient pris, elles, l'Orient-Express dédaigné par M. de Thursō. Et l'une de ces lettres-là, la plus longue, avait sans doute appris beaucoup, beaucoup de choses au duc de L'Isle Rhodes et Ville-Parisis. Mais le duc, qui maintenant vieillissait très vite, recevait peu de gens et ne sortait plus, avait, après les avoir longuement lues, relues et relues encore, déchiré par tout petits morceaux les douze ou quinze pages que lui avait écrites Charles-Edouard. Et il n'en souffla jamais mot, jusqu'à son dernier jour.

La Reine Noire de Hohenstaufen eut une lettre

aussi, et de même la mignonne Laurelle et mademoiselle Fresnaye encore. Lettres courtes, graves, douces, mélancoliques, — l'une plus grave, l'autre plus douce, la dernière plus mélancolique ; — mais lettres qui ne disaient rien, sauf ceci : adieu.

La cinquième missive avait, elle, bouleversé la quiétude d'un gamin de seize ans, du petit page Gilles, que Charles-Edouard, depuis déjà longtemps, employait à beaucoup de fins compliquées ou secrètes. L'esprit des enfants est autrement délié que celui des hommes. Et Gilles savait en outre parler tant qu'on voulait pour ne dire que ce qu'il voulait. Il n'eut pas à se taire longtemps, d'ailleurs. Car, les deux logis vidés, sous-loués, — oui : la rue de Rohan elle-même, — l'auto vendue, les gens congédiés, et tels et tels ordres transmis aux banques, notaires, que sais-je... bref, la dernière clé sous la dernière porte, Gilles disparut aussi...

VI

Lors, des années passèrent. Dix, quinze, vingt...
Ou davantage...

VII

En ce temps-là, Arthur Andrews Poe, le milliardaire, jadis familier du salon Roncefeu, lors de ses passages à Paris, tomba brutalement du haut de sa santé, florissante la veille, dans une torpeur atone que les médecins prirent au sérieux. Appelés par câbles, Sersa, le neurologue de Rome, Delphin, le psychiatre de Lausanne, et le grand Bréval, le thaumaturge parisien, avaient sauté ensemble dans le premier avion Londres-New-York. Et tous trois s'accordèrent, cas rare, pour prescrire le repos le plus immédiat. Arthur Andrews Poe touchait à ses soixante-six ans ; et le cap est dangereux à doubler pour un boss dont la vie n'a été que surmenage, fièvres frigides et surmenage. L'ordonnance fut précise : cure d'isolement, six mois au moins, dans un cercle d'amis très intimes, entre le ciel et l'eau ; et point de T. S. F. Mieux : point de courrier, point de journaux. Un yacht à voiles, de préférence : gare les trépidations, gare les vibrations, gare le moindre étrangement physiologique ou psychologique ! Et, tout cela, tout de suite, sous peine de mort, ou pire. Arthur Andrews poussa les hauts cris, puis s'effara, puis s'inclina : la peur n'est pas toujours si mauvaise conseillère.

Bref, le yacht fut frété, — la plus belle des goélettes américaines, à quatre mâts égaux, longue, large et creuse assez pour héberger somptueusement un empereur et sa cour, — puis les amis mandés : un milliardaire n'en manque jamais. Arthur Andrews en avait d'ailleurs sa grande part, ayant toujours été bon homme, voire, capable d'aimer autrui.

Il n'empêche que des amis qu'on emmène sur l'eau pour six mois, à dessein d'en user comme de garde-malades, cela se frie sur le volet. Arthur Andrews Poe avait bel et bien dû, pour compléter sa douzaine d'hôtes, — quatre ladies, huit gentlemen, — chercher par delà la mare aux harengs, les États-Unis ne lui ayant guère fourni que la moitié de son contingent. L'Angleterre et la France avaient offert le reste ; la France surtout, car Arthur Andrews était féru de Paris : il y avait vécu, au temps de sa jeunesse, et y était fidèlement retourné chaque printemps, pour quelques semaines ou quelques jours, vingt bonnes années durant. Si bien qu'à bord de la goélette, près d'appareiller de Frisco pour une féérique flânerie océanique, deux Françaises et deux Français avaient accepté d'embarquer. Et ces deux Françaises s'appelaient l'une la comtesse de Presles, veuve depuis dix ans, et que ses intimes nommaient Laurelle, parce qu'elle était nette et fraîche comme la fleur du laurier-rose, et l'autre, madame Saint Genis Laval. Madame Saint Genis Laval, née Elsa de Sartène, avait épousé le fils du formidable polémiste, mort depuis bien longtemps ; et son mari, la chose va de soi, l'accompagnait. Quant au quatrième Parisien qu'Arthur Andrews avait prié, et qui s'était en tout bien tout honneur constitué le cavalier servant de la comtesse de Presles, il n'était rien de moins que l'ambassadeur Bertrand Fontenoy, celui-là même qui, dans les circonstances historiques que pas un

homme au monde n'oubliera de longtemps, sauva la paix de la planète, en arbitrant presque miraculeusement l'immense conflit du Pacifique (1)...

Or, un soir du voyage, la goélette américaine avait quitté Frisco depuis trois mois et plus, et visité déjà quinze ou vingt de ces îles autrefois plus belles que les jardins de Mahomet, et belles encore aujourd'hui, malgré l'effort abominable de tous les hommes blancs pour les enlaidir peu à peu, — ce soir-là, donc, le soleil était encore haut dans le ciel quand le capitaine s'en vint parler au propriétaire. C'est que l'océan blanchissait à perte de vue, tant l'alizé du sud-est fouettait rudement la houle longue, et l'écrétait, et la voilait d'une furieuse dentelle d'embruns. Le mal de mer était certes inconnu à bord du yacht d'Arthur Andrews Poe. Mais un tangage trop saccadé n'en fatigue pas moins les marins les plus amarines, et le navire lui-même. Or, la goélette tirait bord sur bord au plus près serré, pour gagner Papeete de Tahiti. Ce pourquoi nul ne se plaignit quand le capitaine exposa sa requête :

— Monsieur, — dit-il, nous avons en vue Maupiti, Boru-Bora, Tahaa, Rafatée et Hua-Hiné. C'est dire que Tahiti nous reste à deux cents milles au vent, et que nous n'y pouvons arriver que demain soir ou qu'après-demain. Eh bien ! la nuit qui vient sera dure... Au lieu de tenir le large, pourquoi ne pas mouiller tout de suite sous Tahaa, par exemple ? A l'abri du récif nous serons comme dans un bassin.

(1) L'auteur, forcé d'anticiper ici, entend bien expressément ne pas se poser en prophète, et ne garantit point du tout que le conflit du Pacifique puisse jamais être arbitré si résolu.

Et si vous avez envie de vous dégourdir les jambes sur la plage, qui n'est pas vilaine, le motor-boat vous y mettra en cinq minutes ?...

— Mouillez où vous dites... et débarquez le motor-boat, — commanda Arthur Andrews, mélancolique.

Il se souvenait du temps que personne n'eût osé lui suggérer quoi que ce fût...

Une heure plus tard, quand la goélette américaine fut à poste derrière les puissants morues de Tahaa et de sa sœur Ralatée, il descendit le premier dans la barque à pétrole, précédant la moitié à peu près de sa douzaine d'invités : le restant, blasé, avait jugé suffisant d'admirer la terre à distance. Mais mesdames de Presles et Saint Genis Laval comptaient parmi les excursionnistes, et aussi l'ambassadeur Fontenoy. Saint Genis Laval, lui, paresseux autant que son père avait été cérébralement actif, ne s'était pas même soulevé de sa chaise-longue. Le motor-boat poussa, fit route. Tahaa se rapprocha...

— A propos ? — interrogea tout à coup Arthur Andrews Poe : — Li Kouï, dites à ces dames ce que c'est que Tahaa ?

On vit alors paraître, tout au bout de la chambre du motor-boat, un Chinois aux yeux très minces, vêtu d'un complet à carreaux tout occidental. M. Li-Kouï, homme à faire beaucoup de choses, avait été embauché, un mois plus tôt, aux Iles Samoa, en qualité de pilote et de guide à la fois. Marin médiocre, de son propre aveu, il s'était par contre révélé le plus souple, le plus adroit et le mieux informé des factotums. Rien de la Polynésie ne lui était étranger, rien surtout des ressources de la Polynésie. Hommes, femmes, marchands, marchandises, vivres, victuailles, logis, curiosités, il connaissait tout. Et, s'il

ignorait la route la plus courte et la passe la plus sûre, il savait toujours découvrir le pêcheur ou le pratique idoine à le remplacer en pareille occurrence. Par surcroît, toutes les îles, presque sans exception, lui étaient familières ; il en pouvait raconter chaque histoire et chaque légende ; et sa mémoire était une bibliothèque de folklore toujours prête à se laisser feuilleter.

M. Li-Koui salua d'abord avec toute la courtoisie céleste, puis, parlant un anglais irréprochable, et presque sans accent :

— Tahaa, — commença-t-il, — est une île très fertile, avec beaucoup de gibier dans les bois. Des cochons sauvages, comme partout en Océanie, naturellement. Et l'on trouve des chasseurs et des rabatteurs. La montagne n'est guère cultivée, on ne lait que du coprah. Les indigènes sont de belle race.

— Il y a des blancs ?

— Aujourd'hui, il n'y en a qu'un. Mais autrefois, il y en eut jusqu'à trois. Des Français. Et l'un était un peintre célèbre, qui a fait beaucoup, beaucoup de grands tableaux. Il a vécu trente ans ici, et puis il est reparti.

— Morillot ? — demanda madame de Presles.

— Oui, c'est ce nom-là.

— Comment, — s'écria madame Saint Genis Laval, — c'est ici que Morillot a peint son œuvre ? Voilà qui est passionnant ! et vous le saviez, Laurelle ? mais vous savez-toujours tout !...

Le motor-boat venait d'atteindre, au fond d'une crique étroite que bordaient deux coteaux splendidement boisés, une plage de sable très fin, couleur de citron. Et, six mètres plus loin, une pelouse véritable précédait la forêt, toute fleurie d'hibiscus et d'orchidées.

La forêt n'était nullement une forêt vierge. Les arbres en étaient magnifiques mais accueillants ; et des sentiers couraient de clairière en clairière. Le sol s'élevait à la pente douce. Et, quand on se retournait vers la mer, on distinguait au loin, bordant le rivage de la crique, trois ou quatre petites cases de chaume, à toit pointu, posées sur pilotis, qui peuplaient joliment le paysage.

Arthur Andrews Poe et ses hôtes avançaient maintenant sous bois et ne parlaient plus, pris par le charme indicible de cette nature polynésienne à la fois tropicale et tempérée, exubérante et sage. Il fallut la rencontre d'un ruisseau qui coulait par menues cascades pour que, tout à coup, Bertrand Fontenoy, l'ambassadeur, se rappelât une des paroles du guide Li-Koui, et, l'appelant à lui, l'interrogea :

— Li-Koui, vous nous avez dit tout à l'heure, qu'il y avait encore un homme blanc, à Tahaa ? Est-ce aussi un Français ?

Le Chinois s'empressa, respectueusement :

— Oui, Excellence, c'est un Français. Et je l'ai vu, car'il est ici depuis longtemps, longtemps. Mais je ne lui ai jamais parlé.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne veut pas qu'on lui parle. Quand il est arrivé, les deux autres Français étaient encore là. Il leur a rendu visite, — il paraît, — à tous les deux, une seule fois. Et puis plus jamais. Et il a bâti sa maison très loin des deux autres maisons, — précisément de ce côté de l'île : les autres maisons étaient là-bas, là-bas...

— Voilà qui est au moins singulier...

L'ambassadeur s'était arrêté, et l'on faisait cercle autour du Chinois.

— Mais vous dites que vous l'avez vu ?

— Oui, mais de loin. Dès qu'il aperçoit quelqu'un, il s'en va.

— Alors, comment vit-il ?

— Ses femmes font ce qu'il faut. Il m'a souvent acheté beaucoup de choses, et il paie bien. Mais ce sont ses femmes qui apportent l'argent et prennent les marchandises, — des fusils, des cartouches, des choses à manger, des étoffes, de tout.

— Ses femmes ? comment ?

— Oh ! ses femmes indigènes. Il en a deux, trois, quatre. Il vit tout à fait à la mode du pays. Il a aussi beaucoup d'enfants.

— Et il habite près d'ici ?

— Oui, à une demi-heure de marche. Sur la colline, celle-ci, à mi-hauteur...

Tout le monde écoutait maintenant, bouche bée. Arthur Andrews Poe, soudain, traduisit l'envie générale :

— Allons, — dit-il.

— Oh ! — fit le Chinois, — vous le verrez peut-être de loin, mais vous ne lui parlerez pas...

Ils commençaient la petite ascension, quand Bertrand Fontenoy s'avisa d'une dernière question

— Li-Koui, savez-vous le nom de cet homme ?

— Oui, Excellence : c'est M. Thursö.

— Thursö ?

— Thursö... T-h-u-r-s-ö...

Alors, le Chinois ayant épelé, Arthur Andrews cria le premier, et mesdames de Presles et Saint Genis Laval après lui. Fontenoy lui-même ne retint pas une exclamation...

— Thursö ! le comte de Thursö ! Charles-Edouard Stuart !... Nul doute, c'est lui. — Et voilà donc comment il avait disparu ! — Disparu depuis si longtemps !...

— Je m'en souviens très bien, j'étais toute petite fille, — affirma madame Saint Genis Laval, avec sang-froid.

— Allons ! — répéta Arthur Andrews.

Ils montaient maintenant plus vite. Autour d'eux, la forêt éclaircie se changeait en savane.

— Si c'est Thursö, et il serait extraordinaire que ce ne fût pas lui, il nous recevra bien probablement, — murmura au bout d'un temps l'ambassadeur.

— Peut-être, — murmura madame de Presles.

— Non, — fit le Chinois, souriant.

Ils arrivèrent à une sorte de plateau dominant le premier mamelon, pareil à une acropole. Et ils virent, à cent pas d'eux, une maison de bambous, assez vaste, qu'entourait une vérandah un peu surélevée.

Autour, des enfants jouaient, nombreux. Tous étaient nus, et très beaux. Le soleil couchant allumait sur leur peau lustrée des reflets de cuivre rouge. Deux femmes, vêtues d'étoffes éclatantes, étaient assises face à face, et s'occupaient à tresser en couronnes des fleurs de pandanus. L'une d'elles, en apercevant les étrangers, se leva d'un bond et courut à la maison où elle s'élança comme on fuit.

L'instant d'après, ceux qui venaient, virent un homme sortir du logis. Il demeura quelques secondes sur sa vérandah, et on put l'examiner. Il portait des vêtements d'Europe, mais simplifiés. Il était grand et bronzé, et son visage, rasé de près, éveilla sur-le-champ des souvenirs dans la mémoire de tous ceux qui avaient autrefois connu le comte de Thursö. Nul doute que ce ne fût lui. Déjà on pensait à le saluer de son nom. Mais dans le moment on ne le vit plus.

— Il a passé derrière la maison en suivant la vérandah, — dit Fontenoy.

— Allons tout de même, — dit Arthur Andrews.

Une des femmes, celle qui, tout à l'heure, avait couru vers la maison, revenait maintenant. Elle vint au-devant des étrangers et les salua courtoisement, dans un français barbare.

— Nous aurions voulu voir votre mari, — fit l'ambassadeur.

— Il vient de sortir, — expliqua-t-elle, moitié gestes et moitié mots.

— Mais il rentrera ?

— Non. Pas aujourd'hui.

Madame de Presles interrogea à son tour.

— Vous êtes sa femme ? Et celle qui est là ?

— Elle aussi, comme moi.

— Et tous ces enfants ?

— Nos enfants, à elle, à moi, et à la troisième femme qui n'est pas là.

Deux jeunes hommes venaient d'apparaître sur la véranda, sortant à leur tour du logis. La femme les désigna :

— Eux aussi, enfants d'une ancienne femme, morte.

— Mais tous enfants de votre mari ?

— Oui.

— Combien en a-t-il, alors ?

Elle compta sur ses doigts, se trompa, recommença, s'embrouilla encore et se mit à rire :

— Beaucoup ! — dit-elle : seize, dix-sept, dix-huit...

Et, toujours courtoise :

— Vous voulez voir la maison ?

Ils la suivirent.

Ce n'était qu'une vaste case, à la fois primitive et confortable. Du bois partout, des nattes à terre, des kégofa japonais. Plusieurs cloisons isolaient des

— Allons tout de même, — dit Arthur Andrews.

Une des femmes, celle qui, tout à l'heure, avait couru vers la maison, revenait maintenant. Elle vint au-devant des étrangers et les salua courtoisement, dans un français barbare.

— Nous aurions voulu voir votre mari, — fit l'ambassadeur.

— Il vient de sortir, — expliqua-t-elle, moitié gestes et moitié mots.

— Mais il rentrera ?

— Non. Pas aujourd'hui.

Madame de Presles interrogea à son tour.

— Vous êtes sa femme ? Et celle qui est là ?

— Elle aussi, comme moi.

— Et tous ces enfants ?

— Nos enfants, à elle, à moi, et à la troisième femme qui n'est pas là.

Deux jeunes hommes venaient d'apparaître sur la véranda, sortant à leur tour du logis. La femme les désigna :

— Eux aussi, enfants d'une ancienne femme, morte.

— Mais tous enfants de votre mari ?

— Oui.

— Combien en a-t-il, alors ?

Elle compta sur ses doigts, se trompa, recommença, s'embrouilla encore et se mit à rire :

— Beaucoup ! — dit-elle : seize, dix-sept, dix-huit...

Et, toujours courtoise :

— Vous voulez voir la maison ?

Ils la suivirent.

Ce n'était qu'une vaste case, à la fois primitive et confortable. Du bois partout, des nattes à terre, des kégofs japonais. Plusieurs cloisons isolaient des

chambres, pourvues de lits à moustiquaires. L'eau d'un ruisseau voisin, dérivée, coulait largement dans une grande vasque.

Mais, au fond de la plus grande pièce, entre deux petites lampes d'argent, dont les mèches brûlaient sous des verres rouges tronconiques, les visiteurs s'étonnèrent soudain d'apercevoir une haute idole de pierre, sculptée comme d'autres pierres antiques à la ressemblance d'un phallus géant.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
DÉDICACE	5
LIVRE PREMIER : Sentiments	7
LIVRE DEUXIÈME : Sensations	77
LIVRE TROISIÈME : Fureurs	155
LIVRE QUATRIÈME : La monnaie de M. de Turenne	213
LIVRE CINQUIÈME : La prière sur l'Acropole	261

DERNIÈRES PUBLICATIONS, DANS LA MÊME COLLECTION

ALANIC (MATHILDE)	GYP
Le devoir d'un fils, roman. 10 »	Mathématiselle Ève, roman (17 ^e m.). 10 »
ARISHIMA (TAKERŌ)	HENRY-MARX
Cette femme-là, roman japonais	Sous un visage d'homme, roman. 10 »
contemporain, traduction inédite de	HERNANT (ABEL)
M. Yoshitomi et Albert Maybon. . . 10 »	Serge, roman. 9 »
BARBUSSÉ (HENRI)	HIRSCH (CHARLES-HENRY)
Le Feu, roman (120 ^e mille). 12 »	M ^{lle} Plaisir, roman. 10 »
Les héroïnes (12 ^e mille). 10 »	INSŪA (ALBERTO)
Force (Trois Émas) (12 ^e mille). . . . 10 »	Les fleches de l'amour, roman de
BATAULT (GÉORGES)	mœurs castillanes (traduit de l'espagnol
Le colloque avec l'an, roman. 10 »	par Ricardo Lafont). 9 »
BEAUNIER (ANDRÉ)	LEMONNIER (LÉON)
Le cruel amour, roman. 10 »	Le passé des autres, roman. 10 »
BINET-VALMER	LEFY-COUMBIÈRE (ALEXANDRE)
Quand ils furent nus. 10 »	Un drame, la-bas. roman de
BLASCO-IBÁÑEZ (Y.)	Marc d'aujourd'hui. 10 »
Donnien la courtisane, roman.	LORENZI DE BRADI
Traduit de l'espagnol par Jean	La vraie figure de Bonaparte
Carayon (12 ^e mille). 12 »	en Corse. 10 »
BORDEAUX (HENRY), de l'Acad. française	MARGUERITE (LUCE PAUL)
La peur de vivre, roman. Nouvelle	Les caprices du hasard. 10 »
édition illustrée. 10 »	MARGUERITE (PAUL)
BRIGN (VINCENT)	Le printemps tourmenté. 8 50
Ribouldingue, roman (10 ^e mille). 9 »	MARGUERITE (VICTOR)
CAILLAUX (JOSEPH)	La garçonne, roman (225 ^e mille). 12 »
Ma doctrine (10 ^e mille). 10 »	Le compagnon, roman (225 ^e m.). 12 »
CAMI	Le couple, roman (160 ^e mille). . . . 12 »
Vendetta ! ou une aventure	Jean-Jaques et l'amour (30 ^e m.) 10 »
corsée. 12 »	MAURRAS (CHARLES)
GARRETERO (J.-M.) (El Caballero Ansel)	Les amants de Venise (George
La réponse du destin, roman	Sand et Musset) (15 ^e mille). 12 »
espagnol contemporain. 10 »	MAXINE-DAVID (JEANNE)
CHAFFURIN (LOUIS)	Un homme comme quelques
Un homme seul, roman. 9 »	autres, roman. 12 »
COLETTE	OSSENDOWSKI (FERDINAND ANTONI)
La fin de chéri, roman (45 ^e m.). . . 7 50	L'ombre du sombre Orient. (Les
CORGAY (MICHEL)	Russes et la Russie d'aujourd'hui et
En Tricogue, roman (12 ^e mille). . . 10 »	de toujours.) Trad. de R. Renard. 10 »
DAUDET (LÉON), de l'Acad. Goncourt	QUINEL (CHARLES)
La femme et l'ombre, roman	Pour amuser le percepteur. 10 »
(10 ^e mille). 9 »	RACHISE
DEKORRA (MAURICE)	Monsieur Vénus, roman (42 ^e mille) 9 »
Le rire dans le brocaille (12 ^e m.) 10 »	RENÉL (CHARLES)
DUVENNOIS (HENRI)	L'Oncle d'Afrique, roman. 10 »
Morte la bête. 12 »	ROSNY AÏNÉ (J.-H.), de l'Acad. Goncourt.
FARRÈRE (CLAUDE)	La juive, roman de mœurs Israélites
Le dernier Dieu, roman (50 ^e mille) 12 »	modernes (25 ^e mille). 10 »
Mes voyages. Tome II. En Médi-	ROSTANG (MAURICE)
terranée (20 ^e mille). 10 »	L'ange du suicide, roman. 10 »
Une jeune fille voyageuse. roman. Nouvelle édition illustrée. . . 12 »	SOBRERO (MARIO)
FORT (PAUL)	La famille déchirée, roman traduit
Les fleurs de lys (Bibliothèque fran-	de l'Italien par Alfred Mether. . . . 10 »
çaise V). Edition définitive. 10 »	SOULAINÉ (PIERRE)
GASQUET (MARIE)	Jouer, roman de la Bourgeois et des
Une enfance provençale. 9 »	cercles. 9 »
GONCOURT (EDMOND ET JULES DE)	TITAYNA
Charles Demailly, roman (Édition	Voyage autour de mon amant,
définitive). 12 »	romans. 10 »
	TRILEY (T.)
	Le mauvais amour, roman. 10 »